

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CLAIRE  
SUIVI DE  
DE LA MORT À LA VIE

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
CLAUDINE AUGER

OCTOBRE 2009

## UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

### Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement n°8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Avant tout, je remercie ma directrice, Louise Dupré, pour sa patience et sa générosité durant ce parcours qui s'est prolongé jusqu'aux limites possibles. Lectrice attentive et critique, elle a guidé mon écriture et ma réflexion avec justesse, discernement et lucidité. Comme femme autant que comme écrivaine, elle demeure pour moi une véritable inspiration.

Merci à François pour son soutien indéfectible et inconditionnel, quels que soient mes projets. Merci à ma mère pour son support quotidien. Merci à mon père, dont l'*effet de vie* est aussi fort que celui de sa mère, ma grand-mère. Merci à Henri et à Evelyne, qui, par leur vision du monde encore neuve, me permettent de redécouvrir l'intensité des mouvements anodins de la vie. Merci à Judy, qui a su me révéler la force de mon rêve.

Merci à toutes ces femmes qui m'ont ouvert leur mémoire avec générosité et confiance : Georgette, Gisèle, Françoise, Albertine, Blanche. Merci à Roland, complice dans la recherche du passé.

Merci à Clara, qui a donné à mon enfance magie et lumière. Si elle me manque toujours autant, elle est pourtant bien vivante, là, quelque part en moi.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	iv
CLAIRE .....	I
DE LA MORT À LA VIE .....	106
BIBLIOGRAPHIE .....	148

## RÉSUMÉ

Ce mémoire en création littéraire comprend deux sections : la première partie d'un roman, qui en comptera deux, et un dossier d'accompagnement.

Le roman, *Claire*, comporte deux niveaux narratifs, correspondant à ce que Gérard Genette, dans *Figures III*, appelle les niveaux extradiégétique et intradiégétique. En effet, certains chapitres, à la première personne, attirent l'attention sur l'acte narratif lui-même. Une femme adulte raconte des souvenirs d'enfance avec sa grand-mère, Clara. Quant au niveau intradiégétique, il relate à la troisième personne l'histoire d'une femme, Claire, de son enfance à sa vie d'épouse et de mère. Les deux niveaux alternent en mettant en relief des éléments qui concordent dans les deux narrations, de sorte qu'on établit rapidement un lien entre Clara, la grand-mère du récit à la première personne, et le personnage de Claire, dans la narration à la troisième personne. De même, il s'établit un jeu entre une posture qu'on suppose autobiographique et une autre, qui prend ses distances avec la réalité et accepte une fictionnalisation des événements. Les deux narrations adoptent aussi deux tons différents. La narration au *je* crée un effet de proximité qui donne au texte des accents émouvants, presque lyriques à certains moments. Dans la narration à la troisième personne, le roman privilégie une écriture qui montre les faits au lieu d'entrer dans les réflexions ou les sentiments de Claire. Mais si l'on sent une retenue, l'émotion passe dans le rythme, dans le travail de la phrase, souvent courte, saccadée.

Le dossier d'accompagnement, *De la mort à la vie*, propose, sous forme de fragments, une réflexion sur la mort et, plus particulièrement, sur le deuil, ce qui suppose de mettre ce concept en relation avec celui de *mélancolie*, selon la distinction qu'en fait Freud. Partant de sa propre démarche, l'auteure de l'essai aborde le travail créateur comme participant du travail du deuil, le favorisant même chez l'écrivain, à une époque où l'on assiste, dans la civilisation occidentale, à un déni de la mort, et même de la mortalité, selon le mythe de l'éternelle jeunesse. En ce sens, les rituels de l'écriture deviendraient des rituels de deuil. Car si écrire à partir d'un deuil permet d'introjecter la personne aimée, cet acte favorise aussi un passage aux autres, une transmission du legs de la personne disparue, de lui redonner une existence symbolique. Et, comme le soutient Madeleine Gagnon dans *Le deuil du soleil*, l'acte d'écrire conduit au deuil de soi, à l'acceptation de sa propre condition de mortel, même si, comme en convient Nicolas Lévesque dans *Le deuil impossible nécessaire*, le deuil parfait n'est pas possible, de sorte que l'écriture d'un livre ne peut « clore » un cycle de deuil. Enfin, il faut constater que l'on n'est jamais seulement le produit de son histoire familiale, mais aussi de l'histoire littéraire, et le legs des auteurs qui ont marqué un écrivain devient aussi important que celui d'une

personne aimée. Voilà pourquoi l'auteure s'inscrit dans la lignée des femmes qui écrivent, surtout celles qui appartiennent au « métaféminisme », selon le terme de Lori Saint-Martin.

Mots clefs : ÉCRITURE, ROMAN, MORT, DEUIL, TRANSMISSION, FEMME.

CLAIRE

!

« 'La mort commence lorsqu'on accepte de mourir'. Alors, je me suis dit que si cela est vrai pour nous aussi, tu n'es pas morte, tu vis. Car sans révolte aucune, tu n'a jamais accepté. Pour accepter, il faut croire, et tu n'y as jamais cru. Jusqu'à la fin, jusqu'à la lie de l'absurde agonie, tu ne t'es pas vue morte, jusqu'à l'utlime, tu t'es vue en vie. »

Madeleine Gagnon, *Le deuil du soleil*.



*Je pousse la lourde porte de la chambre d'hôpital. Je suis intimidée. Je ne sais pas trop par quoi. Par la mine sérieuse de mon oncle Gaston, assis, tranquille. Un air qui ne lui va pas, lui, toujours prêt à la blague. Par sa femme, ma tante Yvonne, tellement bruyante d'habitude, elle qui a besoin de tant d'espace pour bouger son gros corps. Même sa voix, une voix forte, hurlante, s'est tue. Je suis intimidée aussi par ce blanc qui ne reflète aucune lumière. Par le silence de la mort qui s'annonce, un silence que je ne veux pas entendre, que je refuse. Je me sens toute petite, paralysée. Je voudrais mettre mes mains sur mes oreilles. Le silence insiste, s'impose. Il me rentre dedans.*

*Mon oncle me fait un signe discret. Tout est feutré. Même la chaise berçante ne réussit pas à grincer. Je tourne la tête, je la vois. Ma grand-mère.*

*Elle est là, étendue sur le lit blanc, dans la chambre blanche, avec tout ce personnel en blanc. Au fond de la pièce nue, il y a une fenêtre, mais presque pas de lumière. C'est un après-midi de temps sombre.*

*Elle est assoupie. Les bras allongés sur le drap, près du corps. Des bras fripés, tachés, mais encore blancs. Un vieux corps dans une jaquette pâle avec des fleurs minuscules. Ses cheveux blancs avec des restes de boucles. Ils ne prennent presque pas de place sur l'oreiller. Elle a rapetissé. Elle semble si frêle. Elle s'accroche à la vie, je le sais. Sa résistance diminue, mais elle est immortelle. Ma grand-maman est immortelle.*

*Je m'approche du lit de métal, je reste droite, je n'ose pas bouger. J'attends. Mon oncle me chuchote quelques politesses, de l'autre côté du lit. Lui aussi, il voudrait chasser le silence. Je réponds par un murmure. On ne sait pas quoi dire. Alors on attend.*

*Je ne pense à rien. Je ne veux surtout pas penser. Grand-maman est là. Et je la regarde. Elle est belle, avec ses joues roses, un peu délavées peut-être. Je respecte son sommeil. Il faut qu'elle reprenne des forces. Après, elle pourra ouvrir les yeux. Des yeux gris qui contiennent tant de malice, tant de tendresse, tant de magie. Elle me regardera avec ces yeux-là.*

*J'attends. Sa poitrine se soulève lentement. Il faut être attentif pour le voir. Je m'approche un peu plus. Avec une délicatesse particulière, j'ose prendre sa main. Alors elle ouvre les yeux. Mais ses yeux sont éteints. Plus de lumière. Elle cherche et elle ne voit pas. Elle me scrute. Je lui souris, je serre sa main : « Grand-maman ». J'attends, elle va me sourire à son tour. Elle ne me reconnaît pas. Elle est affolée. Et moi aussi. Elle se tourne vers mon oncle. Il me dit qu'elle est confuse, à cause des médicaments. « Ben oui, môman, c'est Isabelle, la fille d'Ivanoé, qui est venue vous voir. »*

*Elle referme ses yeux gris. J'écrase une larme sur ma joue. De l'index, le plus discrètement possible. Puis elle tourne la tête vers moi à nouveau. Un instant, elle me regarde. Et là, elle me sourit. Toute la lumière est revenue.*

Il fait bon, ce matin. Le soleil est chaud. Claire marche vers l'école. Au loin, elle remarque un attroupement, des enfants qui s'agitent sur le perron de l'église. C'est étrange. D'habitude, les soeurs ne les laissent pas traîner. Tout le monde doit entrer dans la cour d'école, juste en face. Oui, en général, ils s'amusent en attendant le début des classes. Claire, elle, adore jouer à la marelle avec ses petites camarades.

Elle plisse les yeux pour mieux voir, intriguée. Elle croit distinguer certains élèves. Le grand Ignace et son frère Émilien. Les Proulx, faciles à reconnaître avec leurs casquettes vertes, identiques. Élise Bédard doit se tenir dans les environs. Elle ne rate jamais rien, toujours à l'affût des commérages. Une vraie colporteuse. Il y a peut-être Lucette. Elle pourra expliquer à Claire tout ce remue-ménage.

En pressant le pas, elle s'imagine toutes sortes de choses. C'est le printemps. Peut-être que quelqu'un a découvert un insecte gelé sur une feuille craquelée. Une grosse mouche qui aurait pris froid, attrapant son coup de mort. Plus sinistre, un animal frappé par les duretés de l'hiver. En début de décomposition.

Claire sait très bien ce que c'est, la décomposition. Il y a un an, elle en avait à peine huit, elle est allée au cimetière avec sa mère et ses tantes. Pour une

raison qu'elle n'a pas comprise, il fallait identifier la grand-mère, morte depuis des lustres. Elle n'arrivait même plus à se souvenir de son visage. Elle a eu un peu peur du vieux monsieur rabougri qui les a accompagnées. Il n'était pas très solide; il aurait pu tomber dans le trou. Claire s'est penchée, pour évaluer la profondeur. Une chance, sa mère l'a retenue. Elle a serré très fort le bras de la petite, puis l'a grondée, lui rappelant qu'elle lui avait interdit de regarder.

Dans le néant, Claire a vu la mort. Elle l'a fixée, des milliers de vers grouillants dans les yeux. La mort a des idées mauvaises. Ça ne peut pas faire autrement. Ce serait difficile de l'oublier.

Aujourd'hui, Claire porte sa robe bleue. Les poignets, longuement boutonnés de mille perles, se terminent par une fine dentelle. Bon, ce n'est pas du satin. Et alors? C'est de la percale, un coton fin et soyeux. Elle l'a portée pour le grand dîner de Pâques. La vieille tante Adeline l'a complimentée avec son sourire édenté. Un peu bizarre avec ses dizaines de chats autour d'elle, la tante Adeline. Mais elle est gentille. Elle a dit à la petite que sa robe donnait un bel éclat à ses yeux. Claire a promis à sa mère de faire très attention.

À chaque pas qui la rapproche de l'école, Claire se sent un peu plus mal à l'aise. Toutes ces mains qui brassent l'air, brouillant l'écho des voix qui s'intensifie. Il y a peut-être une bagarre. Des blessés même. Pourvu que l'incident ne perturbe pas l'horaire de cette journée spéciale : la visite de monsieur le curé. Avec quelques autres, Claire a été choisie pour réciter un psaume. Et elle est très excitée.

Elle est assez près maintenant. Un des Proulx sort du groupe. Il appelle ses frères en pointant Claire du doigt. Ils en font une tête! Qu'est-ce qu'ils ont à la dévisager comme ça? Parce que c'est la première fois qu'elle a une si jolie

robe? Pas la peine de se mettre dans cet état. Elle est un peu courte, Claire a tellement grandi ces derniers mois. Sa maman a refait l'ourlet, en ajoutant du ruban, pour qu'elle puisse la porter plus longtemps. Ils ne peuvent quand même pas l'avoir remarqué de si loin.

« Eh! C'est la Bilodeau! C'est Claire Bilodeau! C'est *elle*, c'est *sa fille*! »

Il y a des millions de papillons dans son estomac. Cette histoire de psaume, sans doute. Claire continue d'avancer. Quelques pas de plus. Tout le monde se tait, se retourne vers elle, comme si elle avait la poisse. Les plus gentils ont l'air gêné, les autres la regardent avec un dédain évident. Lucette a baissé la tête et fixe le pavé.

Dans une chorégraphie parfaite, ils s'écartent tous pour lui ouvrir la voie. Une à une, relevant subtilement sa jupe, elle grimpe les marches du perron de l'église. Droit devant, il y a une masse étendue sur le sol, inerte, puante, au pied des majestueuses portes de Dieu. Le souffle court, Claire s'arrête. Elle reconnaît son père. Les millions de papillons meurent sur le coup.

« Claire Bilodeau, la fille de l'ivrogne! La fille de l'ivrogne! La fille de l'ivrogne! »

Les enfants hurlent. Dans la tête de Claire, tout se brouille. Elle se met à courir, il faut fuir. Mais aller où? Sur tous les murs de la ville, leur couplet martelle la brique, le bois, les tuiles, les pierres. Ça résonne jusque dans le ciel. « Claire Bilodeau, la fille de l'ivrogne! » Elle court. Plus vite encore. Le bruit de son corps atténue le chant terrible qui lui fait éclater le cerveau. Ses jambes sont molles, sa peau, moite. Elle vomit dans un fossé. Encore et encore, elle

vomit. Mais il en reste toujours plus. Sa poitrine se contracte, elle a du mal à respirer. Elle tombe dans le fossé. Boueux, gluant. Elle se laisse engloutir.

Recroquevillée, Claire caresse sa robe bleue. Elle regarde les perles minuscules qui se suivent bien en rang, sur chaque manche. De toutes ses forces, elle en arrache une, puis une autre. Elle les arrache toutes. Le poignet se défait, la dentelle pendouille. Claire récite le psaume qu'elle a appris par coeur.

Lorsqu'elle est entrée, sa mère avait les yeux gonflés. Oh! à peine, habituée qu'elle est à cacher son humiliation. Mais Claire connaît cette douleur sèche : c'est aussi la sienne. Les forces de résistance qui maintiennent encore madame Bilodeau, elle les concentre sur ses petits.

Le père. Son odeur empeste ce retour indésirable. Une sorte de poussière à peine perceptible qui vous prend à la gorge, qui marque son passage. Claire déteste ce relent de misère qui va les étouffer pendant les prochains jours. Elle le déteste, lui. Si seulement la terre pouvait l'engloutir une fois pour toutes, si une poutre pouvait l'écraser dans son trou profond.

Dans la cuisine, on se fait minuscule. Madame Bilodeau prépare le repas avec Grégoire dans les bras et Rose dans ses jupes. Jeanne et Berthe pèlent des légumes sans dire un mot. Le père fait semblant de s'intéresser à Eugène, le fils aîné, à qui il raconte le gouffre de la mine en prenant un ton héroïque et mystérieux. Le garçon a les yeux écarquillés. On ne sait trop si c'est à cause du suspens pâteux ou de l'intérêt éphémère que lui porte en cet instant son père. Ou peut-être simplement parce que, d'instinct, il sent le danger approcher. Claire aurait envie de serrer Eugène, de détourner son regard de cet être méprisable. Sale robineux! Claire voudrait les en protéger, le petit, elle-même et les autres.

Elle dépose ses paquets sur le comptoir. Libère sa mère de Grégoire qui gazouille, tout mouillé. Madame Bilodeau lui dit, de cette voix qu'elle veut

enjouée : « Claire, pâpâ est là. » Pour la rassurer, la jeune fille lui sourit. Avec des yeux de vitre, « pâpâ » continue de raconter n'importe quoi. Il surveille surtout son verre. S'assure qu'il est toujours plein. S'il se lève, il perdra pied. Le reste de la famille attend, aux aguets. Pourtant, c'est l'humeur la moins nocive, celle qui porte la joie grivoise. Son rire assourdissant n'augure rien de bon. Claire connaît par coeur ce qui s'en vient.

Grégoire langé, Claire le met à l'écart dans sa chaise avec du lait. Il est très agité, le petit. Sans bruit, la jeune fille s'active avec sa mère et ses soeurs : on met le repas sur le feu, on place les couverts. Mais il y aura inévitablement cet anicroche, un agacement futile. Une fourchette échappée, un plat trop chaud, une patate mal coupée. Le père s'énervera. Sa violence éclatera au beau milieu de la cuisine, entre les casseroles sales et le repas qu'on n'aura pas eu le temps de terminer.

Pour le moment, il reste là, avec Eugène assis en face de lui, qui l'écoute sans bouger. Claire entend le gin s'écouler, imbiber l'homme, le noyer. Lorsque pour détourner la nausée, elle lève la tête vers Jeanne, sa soeur la regarde avec calme. Frêle, audacieuse, droite, Jeanne se tient toujours debout. Elle sait que Claire compte sur elle pour mettre les autres à l'abri.

Madame Bilodeau brasse le ragoût en jetant un regard au père avec autant de subtilité que possible. Lance quelquefois un sourire discret. Elle ne réussira pas à l'amadouer. Mais elle essaie. Elle voudrait probablement savoir pourquoi il est revenu, si son salaire est déjà liquéfié, quand il repartira. Sa curiosité la mène toutefois en terrain dangereux. Mais elle a du mal à se contenir. Claire serre les dents. D'un sourire, elle encourage Eugène à rester attentif, dévoué.

Avec une minutie extrême, madame Bilodeau prépare l'assiette de son mari. Claire la voit qui place un morceau de viande généreux. La jeune fille se dit que les autres en seront privés alors qu'ils en ont tant besoin. Cette nourriture



risque d'être perdue, tout le monde le sait, l'alcool coupe l'appétit. Le geste de sa mère n'a rien de tendre ou de gratuit, il vise à enjôler ce minable époux. Elle ajoute une portion de légumes, juge le plat un instant. Puis le sert, le coeur battant si fort que ses doigts tremblent en posant l'assiette. Claire a de la peine à la regarder.

Le pire, c'est l'attente. Connaître ce danger imminent, inévitable, d'autant plus terrible qu'imprévisible. Le père trône là, au milieu de la cuisine, au milieu du reste de la famille. Sans contrôle sur ce qui les menace. Les respirations sont plus lentes, contenues. Même un souffle discret peut tout faire chavirer.

Claire voudrait se poster devant lui. Le provoquer, pour que le mal éclate. Pour en finir, cette fois encore. Oh oui! elle s' imagine qu'elle lui crache à la figure en l'injuriant. S'ouvrir la poitrine pour qu'il voie enfin de ses yeux sales l'âme brisée, déchirée, déshonorée. Elle souhaite un face-à-face violent, qui les libérerait à jamais.

Immobile, elle picore son assiette. Dans la cuisine, le silence est tombé, la tension s'épaissit. Six petites bouches se concentrent sur leur assiette. Madame Bilodeau mange debout, comme souvent, elle veille aux besoins de tous. Elle l'observe, lui. En le toisant du bout de la table, elle cherche ce qu'elle a bien pu lui trouver jadis. Elle essaie de se rappeler son charme blond de poète, son rire doux, ses danses dans la nuit.

D'aussi loin que Claire se souviennne, elle n'a connu que ce vaurien qui arrive à l'improviste pour posséder sa femme. Claire n'est pas sotte, elle a vu sa mère enfler après son passage.

Le tonnerre va bientôt résonner. Claire voudrait mettre ses mains sur ses oreilles. Le père se lèvera, prendra son assiette. Il fera une pause dans un rire malade. D'un regard fou, il la lancera à deux mains sur le poêle.

Il arrachera madame Bilodeau à sa torpeur, il la collera au mur ou la coïncera au sol. Il lèvera ses jupons, s'enfoncera brutalement en elle. Blême, la pauvre femme se laissera broyer, sans aucune force. Puis il poussera un râle, se lèvera en titubant, laissera sa femme par terre, complètement vidée.

Claire ne pourra pas sauver sa mère. Mais du haut de ses onze ans, elle se tiendra bien droite dans le cadre de la porte, pour ne pas abandonner sa mère, pour s'opposer à son père, pour éviter que ses frères et sœurs n'assistent à la scène. Si elle tremble, c'est le froid. Elle n'a pas peur.

Ma colocataire est sortie. Je suis seule dans notre grand appartement. Elle a rencontré un garçon, elle est toujours avec lui. Je feuillette un livre dans le salon. Les fenêtres sont ouvertes, il fait chaud. Je n'ose pas bouger. Il n'y a presque pas de vent, seulement tous ces bruits de la ville. Le vacarme de la circulation, l'impatience des klaxons, les autobus qui s'arrêtent et repartent dans un grand fracas. Tous ces bruits qui s'empilent les uns sur les autres et se fondent en un vagissement persistant.

Le téléphone sonne, je me lève pour répondre. À l'autre bout du fil, mon père. Je suis surprise. Quand il m'appelle, c'est toujours pour quelque chose d'important. Pour le quotidien, la pluie et le beau temps, ma mère s'en charge. Mais ce soir, c'est papa, sa voix à peine enrouée. Une manière à lui, malgré tout, d'être chaleureux, surtout avec ses filles et son fils. Il y a entre nous une complicité faite d'humour. Habituellement, au téléphone, on rigole de ces blagues qui nous appartiennent.

Ce soir, ce n'est pas pareil. Il me dit, sans détour, comme il le fait dans ce genre de situation grave : « Ta grand-mère est morte ». Instantanément, je m'effondre. Il y a, encore, ce terrible silence, incrusté comme une bête. Tremblante, je demande : « Grand-maman, elle savait que je l'aimais ? » Et mon père me répond : « Oui, fille, elle le savait ». Mais la peine est aussi grande.

*Il me laisse pleurer un peu. Je n'arrive plus à dire quoi que ce soit. Alors il me donne les coordonnées du salon funéraire. Je réussis à articuler, dans un sanglot, que j'attraperai l'autobus de neuf heures demain matin. Lui et maman viendront me prendre au terminus. J'ai le coeur gros. Il le sait, mais il ne peut rien faire. Il faut que je me débrouille avec ma peine. Il raccroche.*

*L'appartement a soudainement l'air démesuré. Dans quelle pièce déballer mon chagrin? Je reste debout, dans le portique vide, à côté du téléphone, frissonnante dans cet air de canicule où rien ne bouge. La mort prend toute la place, même la ville semble tout à coup silencieuse. La mort. Je ne la connaissais que de loin, à cause de vieux oncles ou de vieilles tantes partis sans que je m'en aperçoive. Voilà qu'elle m'interpelle. Elle est là, tout près de moi. Tout près.*

Comme tous les matins, Claire aide les petits à se préparer. Sur sa chaise, dans la cuisine, Rose, la cadette, qui pleure. Rose a toujours porté en elle un chagrin venu d'on ne sait où. Elle est plus fragile. C'est sa nature. Rose aimerait suivre Jeanne, Eugène et Berthe à l'école. Claire le comprend bien. Elle-même est triste d'avoir dû quitter ses compagnes de classe. « Bientôt, très bientôt », explique-t-elle à Rose en séchant ses larmes. Pour l'instant, elle et Grégoire doivent accompagner leur mère. Encore une fois, Claire fait promettre à sa petite sœur de ne pas nuire à leur maman pendant qu'elle lave les planchers chez les grandes madames. Rose l'assure qu'elle jouera gentiment avec son frère. Pour la consoler, Claire se promet de lui rapporter un biscuit.

C'est malgré elle que Claire a quitté l'école. Soeur Marthe, qui lui enseignait, trouvait qu'elle apprenait vite, avec facilité. Élève studieuse, elle adorait assembler les lettres et les transformer en mots, les entendre chanter, les laisser raconter des histoires. Elle a tout juste eu le temps de comprendre le principe et de remplir quelques tablettes. Puis sa mère a eu besoin de son aide : elle comptait sur Claire. Ses jeunes frères et sœurs aussi. L'aînée de la famille a de lourdes responsabilités. Mais le soir, en veillant aux devoirs, elle continue d'apprendre.

Dans la noirceur matinale de novembre, l'humidité saisit Claire sous sa cape de flanelle grise. Elle accélère le pas sur le trottoir mouillé. En tournant sur la

rue Arago, elle aperçoit au loin Léonie, avec ses grands cheveux blonds noués en nattes sous son béret rose crocheté. Elle aussi l'a vue, l'attend pour continuer son chemin. Souvent, au hasard, elles arrivent du même pas devant la bâtisse de briques des Biscuits Ladouceur. Parfois, Yolande les rejoint juste à temps, la démarche vive dans son long manteau vert.

Léonie Gervet vit avec sa mère et ses sept soeurs. Comme Claire, c'est l'aînée d'une famille sans père. Le sien, au moins, se fait discret, elle peut même chérir son nom et son souvenir. Un luxe. Monsieur Gervet est mort il y a trois ans, emporté par les flots de la petite rivière Saint-François.

Claire et Léonie sont devenues amies instantanément, elles ont toutes deux l'humeur espiègle. Dès leur arrivée aux Biscuits Ladouceur, elles avaient été directement envoyées aux biscuits guimauves, bien dodus, bien ronds, la plus récente invention du jeune fils Ladouceur. Les bras jusqu'aux coudes dans la sauce au chocolat, les deux jeunes filles ont développé une complicité à toute épreuve. De temps à autre, pour sucrer la routine insipide de la manufacture, elles aimaient bien exagérer les éclaboussures de chocolat... qui pouvaient s'incruster à des endroits inusités. Claire a fait rire la maisonnée un soir où elle est rentrée avec des restants jusque dans le fond de l'oreille.

Quelques mois plus tard, elles ont été mutées aux biscuits crème citron. Les préférés des Anglais, heure du thé ou pas. Des biscuits sans goût, selon Claire. Par contre, le travail, moins barbouillant, rythmé par la cadence abrutissante du geste répété, exigeait peu de concentration une fois qu'on avait appris. Il y avait déjà là Yolande Lamarche. Elle était folle de la crème citron. Selon elle, on aurait dû mettre le biscuit sec, d'un grand ennui, entre deux bonnes couches de cette crème onctueuse.

Yolande habite un modeste logement de la rue Saint-Vallier avec sa famille. Un peu plus âgée que Claire et Léonie, cadette de cinq filles, elle a six frères dont quatre plus jeunes qu'elle. Sans y être tout à fait obligée, elle a abandonné l'école. Elle n'arrivait pas à s'y adapter. Ses parents n'ont pas insisté, soulagés peut-être qu'elle rapporte un salaire de plus à la maison pour supporter l'éducation des garçons.

Yolande fabrique des biscuits en rêvassant aux fils Ladouceur, le plus vieux surtout. Il paraît bien, il ferait un bon parti. Mais les ouvrières ne l'intéressent pas. Chaque fois qu'il passe dans les couloirs de l'usine, il ne regarde que les biscuits, on dirait qu'il les compte. Peut-être qu'il en a trop mangés, même si Claire en doute. En lui, aucune trace de gourmandise.

Debout sur le trottoir, Léonie tend la main à Claire avec affection. Elle lui demande si elle va bien. Claire répond que oui : elle a passé la nuit à rêver aux biscuits. Des biscuits bizarres, avec des têtes de monstres. Ils attaquaient son père.

Hier après-midi, Claire est allée chercher sa paie, comme toutes les semaines. En baissant les yeux, on lui a répondu que son « père » était déjà passé. Elle a perdu le contrôle. Elle a hurlé : « Je n'ai pas de père ! ». Soutenue par Léonie et Yolande, elle est sortie, sans forces, sans recours.

Ce n'était pas la première fois que son père venait lui voler son dû. Elle n'était pas étonnée. Elle en a eu assez. Assez d'être l'aînée de dix ans qui a quitté l'école pour s'occuper de la marmaille de sa mère. Assez, à douze ans à peine, de jouer l'adulte responsable qui cuit des biscuits à longueur de journée pour que ses frères et soeurs ne meurent pas de faim. Assez que son patron remette sa paie au premier ivrogne qui passe.

Claire elle-même est encore déconcertée de sa réaction. Mais elle ne ressent aucun regret. Plus calme, elle n'en est pas moins furieuse contre le monde entier. La colère, elle le sait, pourrait la gruger, la dévorer, la tuer. Elle a peur.



Ils habitent la maison d'à côté, les Harvey. Les voisins des Bilodeau. Probablement pas pour très longtemps, pense Claire. Le temps qu'elle, sa mère et le reste de la famille Bilodeau filent en douce. Parce que, comme d'habitude, il n'y aura plus d'argent pour payer le loyer. Claire sera déçue d'être obligée de partir, les Harvey sont des gens bien. Elle croise régulièrement madame Harvey avec ses plus jeunes. La dame n'est pas très bavarde, mais la salue toujours d'un signe de tête. Une de ses filles, Florence, vient souvent lui faire la conversation.

Les Harvey ont toujours habité le quartier, dans une maison de briques sur la route qui se rend à la petite école en bas de la côte. C'est une famille que tout le monde connaît. Depuis quelques semaines, monsieur Harvey et ses fils ont entrepris de grands travaux pour agrandir la maison. Florence a expliqué à Claire qu'il y aurait une nouvelle chambre pour elle, Angélique, Marcelle et Marie-Madeleine. Ils commencent à être à l'étroit, la famille ne cesse de s'agrandir, mais ce remue-ménage fatigue sa mère, qui ne se plaint pourtant jamais.

Les dernières fois où elle l'a vue, Claire a perçu son accablement. L'autre matin, elle était dehors à secouer le tapis. Voyant madame Harvey arriver lentement avec Marie-Madeleine qui hurlait dans ses bras, elle est allée

consoler la petite. La pauvre femme a pu entrer ses paquets et souffler un peu avant d'affronter le reste de la marmaille.

Hier, à la messe, les Harvey étaient assis pas très loin des Bilodeau, derrière, sur le côté gauche. Claire se concentrait sur le chemin de croix qui longe le mur dans des couleurs fades lorsque qu'elle a aperçu la série de têtes drues et foncées, entre le patriarche Harvey et son épouse au ventre rebondi.

Roméo Harvey a une grosse tête ronde soutenue par une nuque courte et massive. Deux mentons, le teint basané, quelques dents encore saines et plus grand-chose dans le fond de ses yeux légèrement bridés. Ses mains, surtout, ont marqué Claire. Des mains foncées, épaisses, immenses. Des mains faites pour broyer le lourd travail manuel. Roméo Harvey est journalier dans une boulonnerie. Il part chaque matin accomplir sa besogne, sans aucun changement à sa routine. Pour s'évader un peu, il aime bien la bouteille.

La vieille commère du village se plaît à raconter que Roméo est un homme mauvais. En fait, il a été forcé de se marier avec la jeune fille qu'il avait engrossée. On en parle à voix basse. Il avait à peine seize ans, et la Germaine, un peu moins. Elle a gardé son secret aussi longtemps que possible. Quand son ventre a joué contre elle, la noce a rapidement eu lieu, en octobre, un jour de grand soleil et de petite rancoeur. Une histoire ordinaire. Quelques semaines après, la jeune madame Harvey a donné naissance à un vigoureux garçon, potelé et rieur. Roméo ne voyait en lui que la faute qui l'avait enchaîné. Alors le petit Gilles a appris à se faire tranquille. Dans l'ombre de son frère cadet, Léopold, arrivé une quinzaine de mois plus tard, il a regardé son père de loin, étudiant avec soin tout ce qui pourrait l'en différencier.

Gilles est devenu un homme de belle stature, droit, solide. Immobile et sérieux, il était assis à côté de son père à l'église. Aucune tension palpable, rien qu'une distance qui flotte en permanence. Physiquement, on voit bien une ressemblance, une silhouette costaute, un regard sombre. Mais cette ombre épaisse qui obscurcit leur visage n'est pas de même nature. Dans l'oeil vieilli de Roméo, il ne reste plus rien, ou si peu, car avec le temps la colère a tout dévoré. Quant à Gilles, cet air distant n'a rien à voir avec le vide. Au contraire. Il y a en lui des forces soutenues, qui voudraient vibrer, crier. Mais s'il consentait à libérer cette puissance, il ne pourrait plus la contrôler. Il s'y perdrait. Il y a autre chose encore que la jeunesse cultive sans trop de remous. Il y a l'espoir, le désir d'être aimé et de se construire simplement, au quotidien. Mais pas de rêves. Ils auraient dissipé cette aura rigide, autoritaire.

Assis entre Florence et Angélique, Léopold. Il taquinait ses soeurs. Madame Harvey a fait quelques signes réprobateurs, sachant que c'était vain. Toujours prêt à faire des blagues, Léopold a les yeux doux, d'un brun presque jaune. Des yeux d'amour et de fête. Même pendant la messe, le bon Dieu ne va pas lui en vouloir pour ça. Claire lui a parlé à quelques occasions. Elle l'a trouvé d'une étonnante gentillesse, le genre de personne qui vous met à l'aise dès le premier regard et qui a toujours une anecdote amusante à vous raconter. Elle a beaucoup ri de l'histoire de sa vieille tante qui repart toujours des soirées de famille avec deux bottes différentes.

Claire a finalement repris conscience du curé Bélanger, tout blanc près de son autel. Dans son sermon, il soulignait encore une fois l'importance de la famille, du respect que chacun se doit selon le rang qu'il tient. Claire aime bien le curé Bélanger, c'est un homme généreux. Mais il lui est arrivé de se demander s'il connaissait ce qu'il prêche à ses paroissiens. De certains sujets,

selon la jeune femme, il n'a pas l'expérience. Elle a eu du mal à l'écouter jusqu'à la fin.

À la sortie de l'église, madame Bilodeau s'est dépêchée, la tête légèrement penchée, comme à l'habitude, s'esquivant, invisible, pour éviter ces bavardages du dimanche. Elle les juge inutiles, déplacés, sans intérêt, quand ce ne sont pas de purs ragots. Elle a bien assez à faire avec ses six enfants. De loin, Claire suivait sa mère. Elle avait renoncé à la rattraper vu le rythme que lui imposait le petit Grégoire.

C'est à ce moment-là que monsieur et madame Harvey l'ont rejointe. Elle était un peu étonnée de les voir se diriger vers elle, s'arrêter pour la saluer. Intimidée, elle n'a pas dit grand-chose. Elle a regardé les mains de monsieur Harvey, puis ses pieds; elle a pensé que les proportions étaient justes. Elle a écouté sa voix neutre, une voix qui ne dit pas les choses avec conviction, une tonalité qui s'étouffe. Claire croit que c'est pour cette raison qu'il baisse toujours la voix d'une note. Pour y mettre un poids de virilité. Il lui a expliqué qu'avec l'enfant à venir, sa femme aurait besoin d'une aide supplémentaire, pour les relevailles surtout. Après, il faudrait voir. Depuis que Claire et sa famille avaient aménagé à côté, ils avaient eu le temps de les côtoyer; lui et sa femme trouvaient Claire vaillante et avenante. Ce qu'il essayait de lui faire comprendre, c'est que si elle était intéressée, le coup de main qu'elle pourrait donner serait le bienvenu. Elle serait rémunérée pour ces services. Elle pouvait prendre le temps d'y penser quelques jours.

Elle les a remerciés, sans savoir pourquoi. Tranquillement, elle est rentrée avec Grégoire qui lui racontait tout ce qu'il y avait dans sa tête d'enfant heureux. Sa mère n'avait rien vu, c'était bien ainsi. Claire ne voulait pas lui donner de soucis, elle aurait le temps d'envisager tous les détails avant de lui

annoncer la nouvelle. Rose et Grégoire viendraient avec elle, pendant que Jeanne, Berthe et Eugène seraient à l'école. Elle serait juste à côté lorsqu'ils rentreraient. Ce revenu supplémentaire leur offrirait peut-être, enfin, un peu de répit.

*C'était un pur délice que personne d'autre ne savait réaliser. Une tradition qui n'appartenait qu'à grand-maman. Un grand secret culinaire. Pourtant, d'une incroyable simplicité. Et j'y avais toujours droit dans les mêmes circonstances: quand j'arrivais de dehors. Quand j'avais joué un long moment dans le carré de sable, à côté, chez oncle Gaston. Ma tante Yvonne me faisait souvent un brin de jasette de son balcon, avec sa grosse voix : « Ton père va bin? Pis ta mère aussi? »*

*Grand-maman me surveillait par la fenêtre, celle sous l'escalier qui montait haut, très haut chez oncle Camilien. On s'envoyait la main. J'avais beaucoup de travail avec mes plats de plastique et ma cuillère. Quand elle me voyait revenir, grand-maman se dépêchait à préparer la collation. Pendant ce temps, je traversais en gambadant l'espace en gravier qui séparait les deux maisons. J'entrais par derrière, par une porte en bois qui donnait sur une espèce de large corridor. Ce n'était pas vraiment un corridor, plutôt une longue pièce étroite, avec des fenêtres du côté de chez oncle Gaston, avec beaucoup de plantes. Très vertes, à cause de tout ce soleil et de tante Maryse qui en prenait soin. Sur l'autre mur, des armoires montaient jusqu'au plafond. Encore aujourd'hui, je suis intriguée, je n'ai jamais su ce qu'elles pouvaient bien contenir.*

Au bout, il y avait une porte lourde, avec une poignée ancienne. Grand-maman avait une clé de fer avec laquelle elle venait verrouiller la porte pour la nuit. Ce passage prenait des allures de conte.

J'apparaissais alors dans l'embrasure. Grand-maman était là, toute ronde, avec ses robes fleuries, son tablier blanc, et sa générosité. Elle m'accueillait à chaque fois avec un plaisir sincère. Je me sentais privilégiée. Le plus communicatif, je crois, c'étaient ses yeux. Comme si tout, de son âme, passait par là : son amour de la vie, son envie de jouer des tours, son émerveillement. Ses yeux bleu gris qui me disaient : « Viens, fille, on va bien s'amuser. » Une magicienne, grand-maman. J'en étais sûre.

Sur la table, la tartine était prête. Du pain blanc bien frais, une épaisse couche de beurre et du sucre blanc, avec un verre de lait. Sans dire un mot, je prenais un carré à la fois, en laissant le sucre se dissoudre tranquillement dans ma bouche.

Il n'y avait que grand-maman qui préparait des tartines au sucre. Il n'y avait qu'elle qui pouvait les faire. Sinon, certain, ça n'aurait pas eu le même goût. Curieuse, je lui ai un jour demandé où elle avait appris ça. Elle m'a raconté une histoire de « grande crise ». Je n'ai pas trop compris ce qui avait bien pu causer une crise pareille. Mais ça n'avait pas d'importance, c'était tellement bon!

Madame Harvey vient d'entrer avec l'immense pile de linge sale : les robes de semaine en toile épaisse, les jupons lourds, les tabliers qui portent tous les restes du travail accompli, les chemisiers de coton blanc usés sous l'empesage hebdomadaire, les bas de laine chaude, les pantalons des hommes. Cette semaine, on ne lave pas les vêtements du dimanche, on s'occupe de tous les lits. La petite Marie-Madeleine s'est encore échappée la nuit dernière. Ses soeurs, avec qui elle partage le lit, sont vraiment fâchées.

Madame Harvey revient avec la grosse barre de savon et la planche à laver qu'elle dépose sur la table de la cuisine. Puis elle va chercher les draps. Ensuite, elle met l'eau à bouillir sur le poêle pour remplir la cuve de métal.

Claire termine la vaisselle du déjeuner, mouche un nez au passage, distribue aux grands leur dîner enveloppé dans du papier journal. Ils s'habillent en se chamaillant, ils ne semblent pas pressés de partir pour l'école. Dehors, il fait très froid. En les pressant un peu, Claire se dit que ce soir, elle devra penser à reprendre le manteau de Béatrice, la couture du côté s'effiloche. Il en a connu, des hivers!

Claire lève la tête discrètement, regarde du coin de l'œil madame Harvey. Celle-ci s'affaire, ne sourit pas. On ne le lui a jamais appris. Malgré cet air sévère, Claire sait voir la bonté sur ce visage flétri.



Madame Harvey ne parle pas beaucoup. Ses mots sont toujours pesés. Elle en utilise quelques-uns pour ramener à l'ordre sa marmaille, de sa voix un peu rêche, étonnamment grave pour une femme de sa petite stature. À chaque fois, ces mots-là cassent d'un coup sec l'atmosphère. Claire ne manque jamais d'être troublée par la peine qu'ils semblent lui coûter. Sa patronne préfère les hochements de tête, par-ci, par-là, comme si leur silence était plus efficace dans le tourbillon du quotidien.

Lorsqu'elle joue aux cartes, le samedi soir ou parfois le dimanche, madame Harvey s'anime. Mauvaise perdante, elle prend le jeu au sérieux, comme tout le reste d'ailleurs. Les enfants trichent juste pour qu'elle s'agite et devienne *maline* : elle est alors capable de déverser d'un trait un flot d'injures. C'est sa manière à elle de reprocher au Bon Dieu toutes les misères de la vie, de la sienne en particulier. Du moins, c'est ce que Claire se dit.

Malgré sa taille menue, madame Harvey est robuste. Elle a mené à terme onze grossesses. L'été dernier, sa quatrième fausse couche a failli l'emporter. On a dû appeler le docteur Anctil, qui lui a suggéré avec fermeté de laisser les autres femmes, plus jeunes, se charger de peupler le monde. Claire a bien aimé son humour. Mais on n'empêche pas la famille. Quant à madame Harvey, étendue dans son lit, elle l'a regardé du fond de ses yeux noirs, les sourcils froncés, comme toujours, par les soucis. Puis elle a tranquillement tourné la tête vers sa progéniture. Les enfants attendaient dans la pièce d'à côté, intimidés. Un instant, Claire a vu les lèvres de madame Harvey vaciller. Oh à peine ! c'était quasiment imperceptible. Les muscles de ses joues tiraient de toutes leurs forces vers le haut dans un effort soutenu. Ses sourcils ont remué. Son visage s'est détendu. Pour la première fois, Claire l'a vu sourire. Presque sourire. Claire s'est approchée. Elle a passé la main dans les cheveux encore

noirs de madame Harvey, puis l'a aidée à se lever, à enfiler son tablier. C'en était fini des sensibleries, le travail attendait.

Claire prend la pile de linge, en fait quelques tas. Assise sur une chaise près de la fenêtre, elle se met au travail. Elle commence toujours par les vêtements les plus lourds, ils sont si longs à sécher en hiver! Elle frotte, elle frotte les étoffes sur la planche de zinc, contre les côtés de bois rugueux. Des restes de suif et de vieille résine se dégagent de la grosse barre de savon. De temps en temps, Claire se lève, réchauffe l'eau du grand bassin de métal. Les ongles s'effritent au bout de ses mains rougies. Elle fredonne un air à la mode, suivant le tempo répété de ses gestes.

Tout à l'heure, lorsque les vêtements seront lavés, rincés, égouttés, madame Harvey ira les étendre sur une des cordes suspendues près du poêle. En hiver, à la fin d'une journée de lavage, la maison a une allure étrange. Les pantalons, les robes, les chemises encombrant les pièces de la cuisine au salon, passer devient une aventure. Les fenêtres s'embuent. Les enfants choisissent le lundi exprès pour jouer à cache-cache. Claire aime beaucoup les entendre rire, même si elle finira par les gronder. C'est inévitable, un d'entre eux va s'empêtrer dans un bout de manche. Ça entraînera tout le contenu de la corde sur le plancher.

Claire apprécie la routine hebdomadaire des Harvey : la journée du lavage, celle du repassage, des courses, du ménage. Les tâches domestiques, les odeurs familières, les chamailles et les bruits lui donnent un profond sentiment de sécurité. La soupe mijote tranquillement en attendant les ventres affamés. À l'orge, au chou, aux pois, peu importe, ça sent tellement bon! La vapeur, les jours de repassage. La brosse, quand elle décrasse le plancher à quatre pattes.

Le savon de *castic*, si fort qu'il vous brûle les doigts; mais après, tout est propre, même le linge le plus sale. Parfois, Claire inhale de grandes bouffées. Sa gorge s'enflamme, elle s'étouffe.

Elle est l'abri chez les Harvey.

Claire embrasse sa mère en sautant de joie, elle la serre à l'étouffer. Parce qu'elle est adorable. Où les a-t-elle trouvées? Claire n'en sait rien. Elle devait les amasser secrètement depuis longtemps. Peu importe, il y en a vingt! Vingt enveloppes de *Sweet Mary*, vides et propres, pliées avec précaution.

La jeune fille part en courant chez les Harvey. Ce matin, elle est en retard. Elle espère que Léopold est encore là. En entrant, essoufflée, elle le voit qui termine son déjeuner. Assis au bout de la table, plongé dans une conversation animée avec ses frères Raoul et Gilles, il ne l'a pas vue arriver. Elle range son trésor dans une poche de son tablier, affiche un air calme, mais ses yeux sont rieurs.

Un clin d'oeil à Florence, une caresse sur la joue du petit Edmond. Claire rejoint madame Harvey dans la chambre du fond. Marie-Madeleine, déjà sage pour ses deux ans, aide sa maman à langer le bébé. Béatrice, sept mois, ne fait pas encore ses nuits et sa mère est de plus en plus cernée. Avec son air toujours coquin, impossible de la gronder, cette petite. En laissant madame Harvey retourner à la cuisine, Claire se demande si elle pourra prendre Léo à part avant qu'il n'aille travailler.

La mère de Claire sent toujours le bon moment, Claire a tellement envie d'aller aux vues cette semaine! À l'affiche, le dernier film de Buster Keaton. Une moue légèrement accablée, des yeux immenses et rêveurs qui lui donnent cet air naïf, tout ce qui lui arrive prend un ton comique... Léo et Claire ont ri

pendant des semaines en se remémorant une scène de son dernier film : il tombe bêtement à l'eau en pédalant sur sa bicyclette. Il se débat, encore et encore, continue de s'agiter avec son guidon à bout de bras jusqu'à être emporté au fond du lac boueux. Depuis, chaque fois que la jeune fille croise monsieur Sanguinet sur le pont, toujours monté sur sa vieille bécane rouillée, le fou rire la prend!

Léopold va être ravi. Avec toutes ces enveloppes de *Sweet Mary*, ils auront une entrée aux vues pour cinq cents au lieu de trente! Quelle belle idée! Tous les producteurs de tablettes de chocolat devraient suivre cet exemple!

Dégoulinante de lait, Béatrice s'est endormie dans les bras de Claire, qui continue de la bercer un peu. La petite respire régulièrement, fragile, vulnérable, sans défense aucune. Pas de tourment, nulle résistance dans le sommeil d'un nourrisson, seulement une confiance absolue. Cet abandon bouleverse Claire. Avec une grande douceur, la jeune fille la remet dans son berceau de bois usé, emmaillottée d'une couverture de laine.

La voix de Léo rebondit sur la porte. Il s'en va. Claire se demande si elle devrait l'attraper ou garder son secret dans la poche de son tablier? Non, elle ne tiendra pas le coup! D'un pas assuré, elle traverse la cuisine, franchit la porte. Léopold est parti seul. Elle le rejoint au tournant de la rue. Il l'accueille, à peine surpris, d'un sourire enjôleur, un peu moqueur. Claire l'entend penser : « Qu'est-ce que tu fabriques encore? » Elle lui tend son précieux paquet. Il est éberlué. Là, elle l'a bien eu, il n'en revient pas! Il les compte, séparant les enveloppes une à une, il la regarde. Deux passeports inespérés pour les vues, comment a-t-elle réussi ce tour?

Ils décident d'une sortie pour demain soir. Claire se perd dans le sourire de son ami. Lui, il reprend son chemin d'un pas léger. La jeune fille adore devoir attendre deux journées entières. Le plaisir qui s'étire. Ce soir, elle dormira

peut-être chez les Harvey. De temps à autre, elle le propose à sa patronne, qui semble apprécier. Claire veillera Béatrice. Quand la petite se réveillera, elle la prendra dans ses bras, lui fera traverser la nuit paisiblement. Sa mère profitera de quelques heures d'un sommeil ininterrompu.

Claire retourne au travail. Elle chantonne. Dans la cuisine, madame Harvey range les restes du déjeuner. Elle lève brièvement les yeux vers Claire. La jeune fille la connaît bien. Elle sait tout ce que peut contenir ce regard subtil. Mine de rien, elle a tout vu. Elle a cet air tranquille, un peu sombre. Dans le fond de ses pensées, toujours une pointe de gravité.

Florence et Edmond arrivent avec leurs cris stridents, se chamaillant pour une cuillère de bois. Il y a une soupe à préparer. Il reste quelques légumes dans la dépense. En se penchant dans l'armoire pour prendre un chaudron, elle voit le trou qui n'a pas été colmaté dans le mur, c'est même encore humide. Il n'y a que Léopold pour faire des bêtises pareilles!

L'autre soir, Claire est restée plus tard puisque monsieur Harvey et sa femme étaient sortis. Le repas terminé, elle lavait la vaisselle avec Florence et Angélique. Marcelle, l'aînée, pratiquait avec sérieux son rôle de grande en préparant Marie-Madeleine et Béatrice pour la nuit. Edmond, concentré sur quelques morceaux de bois dénichés on ne sait où, n'embêtait personne. Léopold flânait quelque part dans la maison, ses deux frères ailleurs. La soirée s'annonçait calme.

En un éclair, un épouvantable grognement est sorti des entrailles du mur, un son gras et suintant, qui ne laissait aucunement présumer de sa force. À peine Claire a-t-elle eu le temps de s'étonner. Elle n'a rien vu venir : déjà, elle se faisait asperger d'eau glaciale. D'un saut, Florence et Angélique ont reculé. Dans ce vacarme, à travers les hurlements déchaînés des enfants, Claire a réussi à percevoir un rire indistinct, outrageusement fluide.

Son tablier détrempé roulé en boule, Claire a freiné le jet dont elle était la cible. Du coup, les petits se sont tus, la suivant dans leurs vêtements détrempés jusqu'à la salle de bain, de l'autre côté du mur.

Léo était assis par terre dans une marre d'eau, il restait l'écho de son rire dans le silence. Voyant Claire arriver, escortée par sa horde de petites bêtes mouillées, son rire s'est amplifié, l'emportant elle aussi sans qu'elle ne sache résister. Léo avait vraiment fait exprès! Il cherchait toujours de nouvelles blagues.

Puisque le mal était fait, ils ont continué de plaisanter avec le tuyau brisé. Puis ils ont tout nettoyé, tout séché. Monsieur Harvey et sa femme sont revenus sans soupçonner la moindre tempête de pluie. Les enfants ont promis de ne rien dire. Il y a bien Florence, l'autre matin, qui est venue chuchoter quelques secrets à l'oreille de Claire, pour noyer les vagues souvenirs, peut-être. Satisfaite, elle est retournée à ses jeux. L'histoire était classée.

Onze heures, la soupe mijote. En raccommmodant quelques robes avec Florence qui lui tient compagnie, Claire songe à Léopold, sa présence enjouée, son humeur taquine. Claire se demande comment il arrive à traverser ainsi les tracasseries du quotidien. Il ne semble jamais affecté par quoi que ce soit. Sa mère, la douce madame Bilodeau, aime bien Léo, c'est certain. La pauvre femme doit se douter qu'il profitera des enveloppes de *Sweet Mary*. Elle l'accepterait volontiers comme gendre. Mais c'est un peu compliqué, Claire n'est que la bonne.

À deux heures, son émission commençait. Au moins quinze minutes avant, on allait s'installer. Il fallait être prêtes. On passait au salon. Grand-maman s'assoyait dans son fauteuil, au fond de la pièce. C'était sa place à elle. Je ne me souviens plus de quelle couleur il était. Gris ou beige, en velours. Bien moelleux. Quand je venais la voir, juste quelques heures, je m'installais par terre, à sa gauche, sur le tapis, à genoux ou les jambes croisées, assez près pour mettre ma main sur le bras du fauteuil.

Mais quand je passais quelques jours en « vacances », je m'assoyais sur le divan pour regarder la télévision avec elle. Le téléviseur était juste en face de nous, directement à côté de la porte d'entrée. Plus tard, il a dû être mis ailleurs. On l'a remplacé par un immense bouquet de roses en plastique épais, fuchsia et vert forêt. Le rosier devait mesurer au moins un mètre et demi. Ce bouquet-là, je l'ai toujours vu chez grand-maman. À une certaine époque, il était à l'autre extrémité de la pièce, dans le petit coin entre la porte de chambre de grand-maman et celle de la salle de bains.

Au-dessus des fleurs, la photo de grand-maman dans le cadre rond bombé. Elle est jeune. À peine vingt ans. Elle est assise légèrement de profil, le regard devant. Malgré le sourire vague, les yeux ne peuvent s'empêcher de pétiller. Elle porte une robe semblable à une tunique grecque, drapée, nouée à la taille, qui lui donne un



effet intemporel, comme si elle avait toujours existé. Oncle Raymond, qui a hérité de cette photo des années plus tard, me l'a donnée. Avec beaucoup d'émotion dans la voix, il a dit qu'elle me revenait. Je l'ai accrochée chez moi, grand-maman veille sur nous.

Lorsque ma grand-mère était bien calée dans son fauteuil, tante Maryse apportait le marchepied, puis s'asseyait avec nous. Grand-maman étendait ses jambes, qui la faisaient parfois souffrir. De plus en plus. Pendant ce temps, j'apportais mes affaires. En regardant l'émission d'après-midi, j'avais quelque chose à tricoter ou à broder. C'est à cette époque que j'ai fabriqué la fameuse poupée de laine. Tout en tricot : le corps, la tête, les vêtements. J'y ai travaillé pendant des semaines. Des années plus tard, elle a dû s'égarer dans un de nos nombreux déménagements.

L'émission de variétés commençait. C'était un divertissement d'après-midi, avec plusieurs invités et des chansons. Je me souviens surtout de l'animateur, un grand monsieur mince, le front dégarni. Si je ne l'avais pas vu à travers le regard de grand-maman, je ne l'aurais probablement pas remarqué. Car ma grand-mère adorait Fernand Gignac. Durant l'émission, on passait nos commentaires. Grand-maman trouvait Fernand Gignac très beau dans son costume. Tante Maryse faisait les éloges de l'orchestre, les musiciens étaient extraordinaires. Moi, j'examinais le public qu'on voyait parfois en gros plan. Toutes les trois, on applaudissait avec lui.

Quand il se mettait à chanter, tout s'arrêtait dans le salon. Je fixais le visage de ce monsieur qui me parissait si vieux. Je levais la tête de mon ouvrage, j'étais moi aussi captivée par ce moment tout à la fois réconfortant, solennel, émouvant. Il y

*avait un échange sincère, réel, entre grand-maman, tante Maryse, Fernand Gignac et moi. Une complicité, une tendresse.*

Claire a ravalé sa colère. En revenant de l'école, encore essoufflée, Florence l'avait prévenue: Léo avait invité une fille pour la danse de samedi. Sa petite alliée l'avait entendu en parler à Raoul, derrière la porte du salon. Ils discutaient entre garçons, à voix basse, alors elle n'avait pas entendu le nom. Une inconnue. D'un clin d'oeil, Claire avait remercié son amie. Discrète comme d'habitude, Florence est retournée à ses occupations.

Certains événements, certaines attitudes s'éclairent soudain. Des regards fuyants, à la limite de l'embarras, une manière imperceptible de l'éviter au moment opportun pour ne pas avoir à répondre à une invitation, ou tout bêtement à un sourire complice. Un détour dans une conversation pour mieux s'esquiver. Elle ne s'en était même pas sentie agacée, ça ne valait pas la peine de s'en formaliser. Léo semblait tout juste distrait, depuis deux ou trois semaines, peut-être. Claire pourrait parier que madame Harvey, même elle qui voit toujours tout du fond de son regard austère, n'a rien remarqué. La jeune fille se demande où il l'a rencontrée, cette inconnue. Elle n'est pas du quartier, Claire aurait su quelque chose. Qu'est-ce que Léopold peut bien lui trouver, à cette fille? Pourquoi a-t-il besoin de brouiller les cartes ?

Avec son chagrin, Claire reste debout, droite, dans la cuisine des Harvey. Elle ne comprend pas. Ce n'était pas sérieux entre eux, mais ils s'amusaient bien, tous les deux. Elle aime sortir avec lui, c'est un cavalier charmant. Voilà le danger avec Léopold Harvey : sa gentillesse. Une gentillesse qu'il distribue volontiers à tout le monde, une gentillesse qui atteint toujours ses buts, mêmes

ceux qui ne sont pas planifiés. Il vous offre un de ses adorables sourires, sans raison. Gratuitement. Tout ce qu'il raconte se transforme en bonne humeur, c'est un homme de fête. Il vous transporte ailleurs, sans détour, par l'étincelle de ses yeux dorés.

Madame Harvey arrive les bras chargés, Claire lève la tête, sa patronne ne sait rien. Claire ouvre la bouche, laisse s'échapper un flot de futilités. Son bavardage lui change les idées. Sans contrôle, elle s'écoute, étourdie. Madame Harvey ne sait que répondre, elle qui compte ses mots. Quelque chose ne va pas, elle le voit bien. Elle attendra, de toute cette patience qui est la sienne.

Puis c'est le silence. Claire s'assoit. Les mains savonneuses, madame Harvey apporte son sceau sur la table, près d'elle. Elle poursuit sa besogne, impassible. D'un souffle, Claire lui confie la trahison de Léo. Madame Harvey se lève, lui caresse les cheveux, va vider l'eau qui reste et sort de la cuisine.

Dans son berceau de bois, rien ne trouble le sommeil de Béatrice. Souvent, les femmes la gardent ici, dans la cuisine, avec elles. En la voyant se débattre sous ses paupières, Claire donne une poussée au berceau. La voilà repartie, sans plus de résistance. Claire se met à pleurer.

Le visage parfait de Béatrice, sa frimousse rose, la quiétude de sa respiration : Claire cherche très loin en elle des restes de cette insouciance. Il y a une puissance insoupçonnée dans certains événements anodins. Ils réussissent à déclencher un raz-de-marée. Tout à l'heure, lorsqu'il rentrera, lorsqu'elle aura retrouvé ses forces, Claire affrontera Léo.

Pour l'instant, dans le corridor, la voix cristalline de Marie-Madeleine, qui chantonne. Ce bonheur, si simple. Au bruit des sanglots discrets de Claire, Marie-Madeleine s'interrompt. Intimidée, inquiète peut-être, elle l'observe de l'embrasement de la porte. D'habitude, ce sont les petites filles comme elle qui

pleurent, pas les grandes. Il faut aller consoler Claire. Elle traverse la cuisine en courant et se jette dans les bras de la jeune fille.

Madame Harvey surprend ce tableau. Marie-Madeleine sur les genoux de Claire, à lui faire le plus gros câlin de l'univers. Don furtif, vite englouti par le quotidien. Parce qu'elle a appris à tout contenir, madame Harvey semble de marbre, mais elle est attendrie. On le perçoit à sa posture, plus détendue. Un lueur éclaire son visage, non pas de la lumière, juste un peu moins d'ombre. Dans ses bras, elle tient ses deux plus belles robes. L'une en taffetas de soie vert émeraude, avec l'immense col bateau brodé qui donne l'aspect d'une cape. Sur un jupon de voile, le bas de la robe reprend la broderie dorée avec harmonie. Madame Harvey l'a portée, il y a quelques mois, lors de la soirée de Noël organisée par le patron de son mari. Une tenue magnifique, complétée par un médaillon discret près du cou. L'autre robe, fluide et légère, à la dernière mode, est taillée dans un satin vieux rose. Claire s'approche pour toucher. Madame Harvey lui dit : « Viens, fille ».

Intriguée, Claire la suit en attrapant Béatrice, qui s'est éveillée. À leurs trousses, Marie-Madeleine évidemment, puis Florence et Angélique. Il se passe quelque chose de spécial. On se dirige tout droit vers la chambre de la mère, honneur rarissime, où les filles restent debout, solennelles. Madame Harvey dépose les robes sur la chaise près du miroir, s'installe sur le lit en invitant les petites, ravies. Elle regarde Claire avec fermeté : « Essaie-les ». Claire n'en revient pas, elle ne se fait pas prier plus longtemps. Le tablier lancé sur le sol, la robe vivement dégrafée, Claire se retrouve en jupon. Devant les rires de son public, elle en rajoute. Elle déploie mimiques et contorsions pour enfiler la première robe avec une précaution exagérée. Amusées, Florence et Angélique viennent l'aider. Elles boutonnent la robe avec délicatesse, saisissent les accessoires déposés sur la coiffeuse par madame Harvey, complètent la tenue. Claire, un brin théâtrale, observe la transformation dans le miroir.

Claire rayonne. Elle prend Florence par la taille pour une danse improvisée. Angélique attrape Marie-Madeleine en la faisant virevolter. Leurs chants, leur tapage, leurs cris de joie jaillissent, pure folie dans l'après-midi. Ce brouhaha risque d'alerter tout le quartier. Peu importe, les filles continuent de plus belle, sous la bienveillance tranquille de madame Harvey, qui berce Béatrice. D'un geste, elle encourage Claire à essayer l'autre robe. Et le manège recommence.

La robe rose s'accorde parfaitement à son teint clair, ses boucles brunes, son regard gris. C'est celle que Claire choisit. Madame Harvey se lève, vient ajuster une broche sur la poitrine, au creux de l'encolure. Elle se penche vers la jeune fille, murmure : « Samedi soir, tu iras danser. Tu seras la plus belle. » Émue, Claire serre sa patronne contre elle. D'un élan libre et léger, les petites les entourent pour une dernière ronde.

Demain, Claire cachera la robe rose à côté de ses bottines sous son lit. Quand la maisonnée sera endormie, elle les enfilerá. Comme à son habitude, elle sortira dans la nuit par la fenêtre, sans un bruit. Sa mère fera semblant de dormir, sa respiration accordée à celle des autres. Quand sa fille rentrera, beaucoup plus tard, elle lui soufflera : « T'es encore allée user tes bottes, ma Claire? »

Avec Léonie et Yolande, elle se rendra à la salle de danse. Là, des garçons leur prendront galamment la main. Le *violoneux* augmentera la cadence, tout le monde suivra le pas. Éblouissante dans la robe de madame Harvey, Claire dansera, dansera, dansera encore. Elle rira, s'amusera dans les bras de ses cavaliers. Les joues rosies, les yeux brillants, ses pieds quitteront le sol pour tournoyer jusqu'au bout de la nuit.

Quand Claire croisera le regard de Léo, dans les bras de son inconnue, il aura

du regret. Devant tant de lumière, il déplorera d'avoir laissé tomber Claire.

En fin d'après-midi, il y a quelques jours, Claire est repartie à la maison plus tôt que d'habitude. Elle avait la tête ailleurs, à cause de la pluie ou de ses malaises de femme. Elle a rangé son tablier derrière la porte, a pris sa veste, a lissé ses cheveux. Elle a descendu les marches de bois deux par deux. Gilles est apparu, en bas du perron, sur le chemin de terre, comme s'il l'attendait. Il lui a dit qu'il s'en allait chez son copain Paul, il l'a accompagnée. Claire était un peu gênée, Gilles a toujours l'air tellement sérieux.

Les deux mains dans les poches de son manteau noir, il était tout drôle. Il essayait de se détendre. Claire voyait bien qu'il voulait lui faire croire qu'il était calme. Ils ont marché tous les deux côte à côte. Dans la rue, les enfants rentraient de l'école. Claire observait Gilles du coin de l'oeil, il faisait probablement la même chose. Gilles s'est mis à faire la conversation. Il a demandé à la jeune fille si elle se plaisait chez les Harvey. Il a bien dit « chez les Harvey », comme s'il était un membre à part, détaché. Puis il a ajouté, de sa voix rauque, qu'elle semblait grave ces derniers temps, qu'elle riait moins que d'habitude. C'est vrai que Claire ne se sentait pas de très bonne humeur. À cause de Léopold. L'attention l'a touchée, elle n'aurait jamais cru, pourtant, que lui, Gilles-le-lointain, se préoccupe de ses états d'âme. Il cachait bien son jeu.

Ce n'est pas qu'il ne soit pas correct. Gilles a des manières, même si ses soeurs lui reprochent souvent d'être trop sec. Marcelle et Angélique, surtout, prennent plaisir à l'embêter. Claire les entend souvent le faire choquer : « Tu



devrais être plus doux, *comme Léo*. » La comparaison est facile, ça marche à tout coup.

Avec Claire, il a toujours été aimable. Même que, quand elle avait commencé à travailler chez les Harvey, elle avait senti à plusieurs occasions qu'il essayait de l'amadouer. Il venait lui parler, il était souvent dans les parages. Puis, elle ne sait plus trop comment, il est devenu rare, Léo prenait toute la place.

Gilles a senti qu'elle était fâchée contre son frère, ces deux-là ont vraiment du mal à s'accorder. Voilà sans doute pourquoi il a invité Claire à la danse, elle a été surprise. Quelles que soient ses raisons, elle a accepté avec joie. Il a souri, il a repris son souffle, il a conclu: « Je passerai chez toi à sept heures. »

De son côté, eh bien! Léo continue de fréquenter ses inconnues. Il n'y met pas tout son cœur, Claire le sait, il fait semblant. Ça le fatigue, il est cerné. Ce n'est pas qu'il soit franchement distrait. Il est bien là, il parle à sa façon à lui, les blagues de Raoul ou les commentaires rudes de Gilles le font réagir. Il est vaillant, comme il faut, mais on dirait qu'il cherche quelque chose. Quand il croise Claire chez les Harvey, il est prévenant. Léo n'est pas capable d'être méchant, c'est sa nature. Mais lui et Claire ne se parlent presque plus. Ils sont figés. L'autre matin, elle l'a surpris à la regarder. Léo s'est détourné, gêné. S'ils avaient été seuls dans la cuisine, elle lui aurait dit qu'elle était vraiment fâchée. À cause des « inconnues ». Il n'avait pas d'affaire à lui faire ça, dans le dos. Bon, il ne pouvait pas le lui faire devant elle non plus. Il n'avait qu'à ne pas le faire, c'est tout. Mais comme toute la famille tournait autour du déjeuner, elle n'a rien dit.

Au-dessus du divan, la vieille horloge sonne sept heures. Dans le trois pièces des Bilodeau, c'est la bataille. Claire a réussi à mettre Rose, Berthe et Eugène en pyjamas pendant que sa mère s'occupe de Luce. La jeune fille ramasse ses robes éparpillées, les enfants sautent d'un lit à l'autre. Si elle ne craignait pas

d'être décoiffée, elle irait les chatouiller. Elle entend cogner. Avec un grand « chuuut! », Claire ferme la porte de la chambre derrière elle. En traversant le salon à grandes enjambées, elle a l'impression que les murs vont lui tomber dessus.

Dans le noir, Gilles donne l'impression d'être encore plus sérieux, comme si c'était possible. Il fait attention à ce qu'il dit, il articule avec exagération. « Madame Bilodeau... vous allez bien? Oui, il fait froid ce soir. » En prenant son manteau, Claire tourne la tête. Elle voit sa mère qui va mettre les petits au lit. Ça lui fait mal. Elle sent le poids qu'elle porte sur son dos, encore plus lourd quand elle se penche, un poids qu'elle-même ne pourrait pas supporter. Instinctivement, Claire prend le bras de Gilles.

Dans la rue, les deux jeunes gens font la conversation. Ils passent devant la maison des Simard, puis devant celle des Letremble. Tout est tranquille. Sur le gravier tassé, leurs souliers prennent la poussière. De temps à autre, une auto passe, ils s'arrêtent pour la regarder. Gilles raconte à Claire qu'un de ses oncles en a une, lui a fait faire un tour l'été passé : « Une belle *machine*! Ça brasse, ça mène du train et ça sent l'diable, mais ça va vite! »

À la salle de danse, il y a déjà pas mal de monde. Claire voit Léonie avec son nouveau cavalier, il est beau garçon, tout endimanché. Elle est certaine que son amie pense la même chose de Gilles. Demain, après la messe, elles se feront leurs confidences. En attendant, Claire arrive à faire sourire Gilles, il a même les yeux pétillants.

*J'étais toute petite quand grand-maman m'a montré à faire des clins d'oeil. C'est un de mes plus vieux souvenir, je me le rappelle parce que j'y mettais beaucoup d'ardeur. À témoin, toutes ces photos de mes quatre ans où on se retrouve, grand-maman et moi, les yeux plissés. Ça donne de drôles de grimaces! On dirait qu'on a le même âge, toutes les deux. Moi, je suis très concentrée, on sent à quel point je me force.*

*Il y a cette série de photos avec une corde à danser, sur le gazon. En arrière-plan, un édifice en briques. J'ai une robe de tricot blanc avec une découpe bleu marin. Des bas blancs, des souliers vernis foncés. La robe est si courte qu'on voit la culotte, pas du tout assortie. Rose, avec un imprimé très voyant. Ce doit être mon père qui m'a habillée, ce matin-là. Dans les cheveux, un ruban de la même couleur que l'empiècement de la robe. Et surtout, le clin d'oeil. Toute la rondeur de la joue droite remontée dans un effort immense pour fermer la paupière. Les sourcils froncés, le nez croche, la bouche de biais. Une mimique splendide, pour chaque pose. Sur la dernière photo de cette série, heureuse, je tiens la main de grand-maman. Dans sa robe blanche fleurie de divers tons de bleu, elle resplendit, on le voit à sa façon de faire une oeillade .*

*Quelques années plus tard, le mariage de mon cousin Marc, l'aîné des garçons de Camilien. Quelqu'un nous prend une fois de plus dans la pose au clin d'oeil.*

Grand-maman est splendide, habillée de cette robe rose intense qui lui va si bien, avec un jabot jusqu'à la taille et un collier à plusieurs rangées. Tante Maryse lui a fait un chignon. Le secret de ses cheveux, je ne le connaîtrai que bien plus tard. C'est une postiche, un faux chignon tout argenté, haut, lisse. Elle le porte pour les rencontres en famille et les occasions spéciales, ce qui ajoute à son allure de vraie grand-maman. Moi, jeune adolescente, je suis encore là, bien serrée contre elle. Derrière, les autres s'amuse. Sur le côté, mon jeune frère voudrait peut-être se joindre à nous. Il nous observe, intrigué ou narquois. Pas très loin, tante Maryse, que je devine passer.

Pour chaque époque, un clin d'oeil. À la vie, au plaisir de jouer un tour. Une manière d'entrer en contact avec les autres. J'ai le souvenir un peu flou de me balader dans la rue avec grand-maman. Je gambade, haute comme trois pommes, elle me tient la main. On s'arrête à une lumière pour traverser. Moi, je distribue les mouvements de paupière à qui le veut bien, tout le long de la promenade. Les gens tournent la tête pour nous regarder, nous sourire. Je suis ravie. Et fière. Avec grand-maman, c'est comme si on passait notre temps à répandre du bonheur.

Quand je remets toutes ces photos dans leur vieille boîte, il y en a une qui s'échappe du lot. Je ne l'ai pas vue. Je la prends, la garde longtemps dans mes mains, sans pouvoir la regarder. Une photo de grand-maman avec nous trois, ma soeur, mon frère et moi. Chez elle, dans son fauteuil. Probablement une des dernières photos avant qu'elle n'entre à l'hôpital. Ma grand-mère est devenue minuscule. Son sourire semble fatigué. C'est insupportable.

Le temps est sale, il y a un vent pas possible, avril a toujours cet air souillon. Un matin, il fait un soleil chaud qui donne l'espoir des beaux jours et, le lendemain, il vente à écorner les boeufs. Devant la maison, aucun oiseau dans le saule rabougri. Il est tout écorché, le saule, pour lui aussi, l'hiver a été difficile. D'ailleurs, tout le monde l'a trouvé interminable. Mais pas Claire.

Pendant ces longs mois de froid, elle et Gilles sont allés danser. Plus besoin de cacher ses bottines sous son lit, de partir à la sauvette. Avec un cavalier convenable, une mère laisserait sortir sa grande fille la conscience tranquille. Tous les samedis, à la même heure, Gilles cognait à la porte des Bilodeau. Madame Bilodeau a fini par prendre l'habitude d'aller lui ouvrir. Elle l'accueillait, bavardait un peu avec lui. On ne savait pas trop ce qu'elle racontait. Lui, il ne parlait presque pas, mais l'air sévère du jeune homme la rassurait, on aurait dit.

Par la fenêtre, Claire voit les enfants rentrer de l'école. Des fillettes se racontent des secrets. Des garçons se chamaillent. D'autres, les mains dans les poches, brassent des cailloux ou jouent une partie de billes. Madame Simard, la voisine d'en face, surveille ses petits en balayant le perron. Elle déplace la poussière pour se donner l'impression d'être utile. Elle lève la tête, Claire lui envoie la main. Cette femme semble inquiète, à l'affût d'un malheur, comme si elle sentait dans ses entrailles toutes les catastrophes du monde. Madame Raymond, sa voisine de gauche, dit qu'elle a un don. Dans le quartier,

plusieurs vont la consulter, mine de rien, soi-disant pour aller prendre un thé. Tout le monde est au courant.

Ses visions, Claire n'en voudrait pas, avec la tête qu'a madame Raymond, surtout quand elle se concentre, le front plissé. Claire aime bien mieux voir les choses en face, en pleine lumière. Et si elle ne les voit pas, elle prend les grands moyens. Voilà pourquoi elle attend Florence, elle a hâte qu'elle rentre de l'école.

Claire a un plan, elle y pense depuis un bon moment. À cause de Gilles. Le vendredi, il va veiller on ne sait où. Pas toutes les semaines, mais souvent. Florence le surveille, elle écoute, mais elle n'a pas pu savoir grand-chose. Tout ce qu'elle a pu rapporter à Claire, c'est qu'il met son beau costume et qu'il s'en va, fier comme un coq. Évidemment, personne ne lui demande des comptes. Bon, monsieur Harvey, une fois, il y a un an... Gilles et son père avaient eu une de leurs fréquentes disputes. Gilles est sorti, son père est allé le chercher au billard, devant tout le monde. Son fils ne le lui a jamais pardonné.

Selon l'intuition de Claire, après deux vendredis de suite au billard avec ses frères, Gilles va aller faire le beau, ce soir. Alors elle va donner à Florence la mission de le suivre. Elle est débrouillarde, la petite. Elles inventeront une histoire, au cas où Gilles s'apercevrait de quelque chose. Que sa mère l'a envoyée faire une course chez une tante. Qu'elle s'est perdue, qu'elle l'a vu et a voulu le rattraper.

En regardant par la fenêtre, Claire fige son plan, perdue dans ses pensées. Justement, voilà les filles Harvey se tenant la main. Depuis sept ans qu'elle travaille dans la famille, elle les voit grandir avec tendresse. Marcelle, tête haute et trop sérieuse. Angélique, la douceur à fleur de peau. Florence, sa protégée. Marie-Madeleine, toujours prête à rendre service. Il ne reste que Béatrice, le bébé, la filleule de Claire, qui les rejoindra bientôt sur le chemin

de l'école. Un peu à part, chétif, le petit Edmond les suit, jamais très loin de ses soeurs. Avant de rentrer, elles s'arrêtent saluer madame Simard, qui doit sûrement leur demander, comme d'habitude, si elles ont vu ses enfants.

Lorsque les filles arrivent, Claire fait discrètement signe à Florence. À l'écart, les deux amies complotent, elles revoient le plan dans les moindres détails. Florence fait des signes de tête.

Claire n'a pas fermé l'oeil de la nuit. Heureusement, Florence arrive de bonne heure chez les Bilodeau le samedi matin, rouge, essoufflée. Claire la conduit dans la cuisine, envoie Rose et Grégoire jouer dehors. Madame Bilodeau est déjà partie faire les courses avec Eugène et Berthe. En prenant son temps, Claire prépare des tartines, elle met du bois dans le poêle, elle fait bouillir de l'eau. Pour que leurs secrets ne s'envolent pas, elle tire les rideaux de dentelle jaunie, on ne sait jamais, avec tous ces voisins qui fouinent. Elles ont les yeux brillants, toutes les deux. Alors Florence se met à raconter, une vraie porte-gazette.

Quand il est rentré du travail hier soir, Gilles semblait pressé. Florence s'en est rendu compte en le voyant manger au bout de la table. Elle s'est dépêchée elle aussi, a aidé sa mère à desservir en lui chuchotant à l'oreille que Claire lui avait confié une mission. Madame Harvey lui a donné une petite tape dans le dos, on peut toujours compter sur elle. Comme prévu, il est sorti, sur son trente et un. Florence l'a surveillé par la fenêtre, invisible derrière le mur. Quand il a tourné le coin de la rue, elle est sortie à son tour. Il marchait vite. Par chance, il y avait pas mal de monde dehors, leur présence camouflait celle de Florence, elle restait près des murs. Comme ça, s'il se retournait, elle entrerait vite dans un portique! Le trajet a été assez long, une grosse demi-heure. Sans voir quoi que ce soit, Gilles a entraîné Florence jusque dans les coins les plus reculés du quartier. Juste avant d'arriver au 24, rue D'Adoncour, il a ralenti. Il a lissé ses cheveux, il a ajusté sa cravate. Puis il a sonné.

Florence s'est cachée dans le portique voisin. Elle a pu entendre presque tout. La fille, elle s'appelle Cécile. D'après Florence, avec une voix aussi aiguë, elle doit ressembler à une poule. Claire a compris ce que Florence voulait dire quand elle l'a imitée. « Oh, Giiiiiiiiiiiilles, comment allez-vousououous? »

Gilles est entré. Puis la porte s'est ouverte de nouveau. Florence n'a vu qu'un manteau turquoise avec des plumes à la dernière mode. Elle a compris qu'ils allaient aux vues. Pour ne pas se faire pincer, elle a décidé de revenir. De plus, il commençait à faire noir. En rentrant, elle a demandé à sa mère si elle connaissait une Cécile, au 24 rue D'Adoncour. Madame Harvey a réfléchi. Ce devait être la dernière des filles de la grand-tante Fernande.

Claire embrasse Florence. La petite reprend son souffle et avale sa tartine, pendant que Claire analyse la situation. Cette fille-là, ce n'est pas pour Gilles. Il faudra manoeuvrer.



Elle tire sur la tige de chaque fraise. Lentement, en allongeant le geste. Ou brusquement, d'un coup sec. Celles-là, elles sont grosses et juteuses. Trop mûres. Claire ferme la main, les écrase dans un élan de rage. Le jus chaud, sucré, coule sur son bras. Elle serre le poing plus fort encore. Madame Harvey n'a rien dit de l'après-midi. De temps en temps, on croit l'entendre turluter, le soleil la met presque de bonne humeur. Mais pas Claire, pas aujourd'hui. Quelques rayons ne vont pas réussir à dissiper sa colère, non. Une seule chose lui fait du bien : écrabouiller des fraises.

Le lavage aurait tout aussi bien fait l'affaire, au risque de déchirer une robe ou deux. Claire n'aurait surtout pas pu résister à l'envie de trouer un certain pantalon... De toute façon, le lavage a été remis à demain. Il faut s'occuper des fraises que les enfants ont ramassées hier. Les voisins ont fait une corvée. Claire a envoyé Eugène, Berthe et Rose, pour qu'ils aient des confitures, eux aussi. Surtout qu'ils y allaient en *machine*, celle du beau-frère de la mère Simard, tous entassés les uns sur les autres. Onze gros seaux de fraises sauvages, Claire en a l'odeur plein le nez. D'ailleurs, elle se dit qu'il vaut mieux qu'elle se dépêche. En brassant les confitures sur le feu, elle a l'impression de voir sa rage monter à gros bouillons, rouge et collante. Elle voudrait bien la mettre en pot. Pour la ranger bien loin au fond de la réserve. Elle n'en revient pas encore. Il a du front tout le tour d'la tête, le Gilles Harvey! S'il pense qu'elle va se laisser faire! Qu'elle va lui pardonner pareille offense!

Depuis qu'elle a découvert la-poule-à-Cécile, Claire a manoeuvré, avec Florence au poste d'observation et les conseils de Jeanne. Puis l'aide de Léo – il ne le sait sans doute pas –, qui lui tourne autour, avec son charme. Il s'est fatigué des inconnues sans intérêt, il faut croire. Il a invité Claire aux vues à quelques reprises. Ils ont surtout retrouvé leurs rires d'avant. Et même s'il essaie de le cacher, Gilles semble énervé.

Claire s'en est rendu compte un soir où Léo et elle s'amusaient dans la cuisine avec Florence, Angélique et Marie-Madeleine. Ils se chamaillaient, tous ensemble, ils riaient très fort. Gilles est entré au moment où Florence et Claire avaient attrapé Léo pour le chatouiller. Il se roulait par terre, avec les petites sur le dos. La tête qu'il avait, le Gilles! Il est sorti de la pièce avec des grands airs. Il était furieux, pas de doute. Une demi-heure plus tard, il a attrapé Claire alors qu'elle repartait chez elle, il voulait juste lui dire, froid comme un bloc de glace, qu'il ne pourrait pas l'amener danser le lendemain. Sur le coup, la jeune femme a été surprise. Elle n'a pas compris tout de suite d'où lui venait cette mauvaise humeur. Elle n'en a pas fait un drame. Les jours suivants, Gilles s'est radouci. Ils sont retournés danser. Mais de temps à autre, il se renfrognait de nouveau, bêtement. Par hasard, Léo était toujours dans les environs. En discutant avec Jeanne, Claire a vu qu'il était jaloux de Léopold!

Claire ne peut tout de même pas se mettre à boudier Léo pour la simple raison qu'il existe! Alors elle a fait comme si rien n'était. Bon... pas tout à fait. Disons qu'elle en profite pour attiser le feu, question de voir Gilles s'emporter un peu! Elle se dit qu'après tout, elle n'a pas à le ménager. Quand il aura fini de visiter les poulaillers, elle avisera. En attendant, elle l'a à l'oeil. Florence aussi d'ailleurs.

Le mercredi matin, il y a deux semaines, Gilles a croisé Claire alors qu'elle se rendait justement chez les Harvey. Il l'avait fait exprès, c'est sûr. Gilles ne part jamais travailler de si bonne heure. Le soleil était fort, il faisait une chaleur

insupportable depuis plusieurs jours. Dans sa petite robe bleue, Claire était déjà moite. Elle n'a pas vu tout de suite Gilles marcher vers elle. Distraite, amortie, elle observait la rue se réveiller tranquillement. Monsieur Raymond et ses fils, la boîte à lunch à la main, qui s'en allaient à l'usine. Madame Simard, en train de secouer ses tapis. Claire saluait tout le monde, elle était de bonne humeur.

Gilles l'a abordée d'un magnifique sourire : « Bon matin, Claire! » Lui aussi, il se sentait en pleine forme. Il l'a invitée au théâtre, des billets qu'il avait gagnés au travail. Elle était tellement contente, elle l'a embrassé sur la joue. Ce serait la première fois qu'elle irait voir une pièce de théâtre.

Claire repense au grand moment, samedi soir, il y a deux jours, ses dents grincent encore. Elle veut croire que Gilles n'avait pas tout prévu depuis le début, que c'était seulement une mauvaise idée, un geste impulsif. Cette mesquinerie à cause de Léo? De toute façon, elle ne voit pas ce qui aurait pu offusquer Gilles au point de le rendre aussi méchant.

Il est venu la chercher tôt, ils avaient décidé de marcher. Il faisait chaud et doux. Dans son costume gris, Gilles attirait les regards, les filles se retournaient sur son passage. Claire se disait qu'elle avait de la chance d'être à ses côtés. L'été sentait les fruits qui commencent à mûrir. Il s'étirait, comme le trajet qu'ils faisaient, lentement. Ils ont tourné sur la rue D'Adoncour, Claire ne s'en est pas rendu compte. Mais quand Gilles a ralenti, qu'il s'est arrêté devant le 24, Claire a blêmi. Elle a perçu un grand froid dans le dos. Gilles lui a dit, d'une drôle de voix : « Je voudrais saluer Cécile, Cécile Laprise, tu la connais? » Au moment où elle l'a vu frapper à la porte, elle s'est sentie ramollir. On aurait dit qu'elle sortait de son corps pour mieux le laisser s'affaïsser. Mais personne n'a ouvert. Claire est revenue à elle d'un coup sec : Gilles s'était retourné lentement pour la regarder dans les yeux. Il avait découvert leur plan, à elle et à Florence, il savait qu'il s'était fait suivre. Claire

a vu rouge, sa jalousie a explosé. Gilles, lui, crachait ses accusations avec des gros mots. Ils n'étaient pas prêts à faire la paix!

Les confitures sont terminées. Madame Harvey est contente. C'est du bon travail. Elle donne sa part à Claire, lui dit de rentrer chez elle même s'il est à peine trois heures. La jeune fille a un mal de tête épouvantable. Elle en profite, la maison est tranquille. Il n'y a que Jeanne qui prépare le souper dans la cuisine. Madame Bilodeau devrait rentrer bientôt, avec Berthe et Rose qui font des planchers avec elle durant l'été. Les petits sont dehors, dans la ruelle. Claire va s'étendre sur son lit.

Jeanne vient la chercher, elle allait s'endormir. Sa soeur lui dit doucement que quelqu'un veut la voir. Elle a un sourire taquin. Il n'y a personne dans le portique. En ouvrant la porte, Claire voit Gilles assis sur une marche. À côté de lui, il y a un paquet. Gilles se retourne, elle le regarde, un peu méfiante. « C'est pour toi. » La plus grosse boîte de chocolats qu'elle n'a jamais vue! Seize pouces par neuf! Elle a les larmes aux yeux.

Ces souvenirs-là s'accrochent aux jours de pluie. Ou d'automne. Je ne sais pas pourquoi. Je me vois encore, avec mes longues tresses blondes, à côté de grand-maman, les coudes bien appuyés sur le bord de la pantré. Je l'écoutais attentivement. On s'installait dans la cuisine, à la table immense : elle occupait presque tout l'espace et pouvait recevoir vingt personnes à manger au moins. Elle n'était pas en bois : la surface, blanche avec des taches argentées, était bordée d'une mince couche métallique, les six pattes étaient en métal. Dessus, une nappe de plastique.

J'aimais beaucoup la cuisine chez grand-maman, une pièce vaste et lumineuse, des plafonds hauts comme je n'en avais jamais vu. Les portes d'armoire aussi, elles montaient jusqu'au plafond. Aucune perte de rangement. Pour atteindre les plus hautes tablettes, il fallait une chaise. À tout moment, grand-maman ou tante Maryse se perchaient, pour prendre un verre ou un ingrédient rare. Du côté de cette série d'armoires, il y avait un trou, bien centré, pour la fenêtre et le comptoir, un long comptoir avec un lavabo profond.

Assise à la table, grand-maman m'apprenait tous ses secrets. Avec nos pièces de tissu, nos balles de laine ou nos retailles de papier, on bricolait. Grand-maman savait tout transformer. Elle connaissait des trucs étonnants. Tout pouvait être utilisé. Parfois, on se levait pour aller travailler à sa machine à coudre, de l'autre

côté de la table, face aux armoires, tout près de la cage aux perruches. Pour la couture, personne n'égalait grand-maman.

Mais le plus extraordinaire, c'était quand elle sortait sa boîte de boutons. Elle allait dans le salon de coiffure de tante Maryse, à côté de la cuisine. Là s'étendait également un mur complet de grandes armoires, même plus, des cavernes où l'on jouait à la cachette avec les cousins. Une odeur particulière s'en dégageait, une odeur un peu âcre, persistante, une odeur de découvertes, le parfum singulier de tous ces trésors empilés. Si je sentais cette odeur-là quelque part, aujourd'hui, je la reconnaîtrais immédiatement.

Je suivais grand-maman, je ne voulais rien manquer. La boîte de boutons, ronde et creuse, était rangée dans la première armoire en entrant, au centre. Grand-maman la prenait, revenait dans la cuisine, la déposait sur la table.

Il y avait là tous les boutons qu'elle avait ramassés depuis des décennies : des boutons de vieux vêtements jetés, décousus un à un, méticuleusement, attachés ensemble par un bout de ficelle, des dizaines de petits bracelets, multicolores, plats, bombés, à quatre ou deux trous, de toutes les grosseurs. Certains, scintillant sous la lumière, provenaient d'une robe de soirée, d'autres avaient sans aucun doute appartenu à des vêtements pour homme. Malgré leur allure terne, ils avaient tous une histoire à raconter.

Elle me laissait fouiller. Je sortais tous les boutons de la boîte. Je les étais sur la table. Je les faisais rouler sous mes doigts, avec douceur. Si le bracelet était assez grand, j'essayais de l'enfiler. Je mettais ceux qui brillaient, comme des broches de grande dame, d'autres s'alignaient sur la table comme de longs serpents magiques. Après un bon moment, je finissais par me concentrer sur mon ouvrage.

*Trouver les boutons parfaits pour finir mon chef-d'oeuvre. Toujours à regret, je remettais les autres dans leur boîte.*

En attendant Florence et Béatrice, Claire retouche le patron qu'elle a fabriqué dans du papier journal. Un dernier calcul, avec précision : une verge et demie de dentelle pour chaque robe. C'est serré, mais elle arrive toujours à faire des miracles. Il faut aussi du voile, du coton blanc, du fil, des boutons de perle. Peut-être une demi-verge de satin, si ce n'est pas trop cher. Pour le col, les poignets et des fleurs en appliqué. Oui, ça va être joli.

À côté d'elle, sa petite soeur Rose la regarde prendre les mesures en sautillant. Elle se voit déjà dans sa robe de communion! C'est bien qu'elle et Béatrice soient du même âge. En plus, elles sont de la même taille. Puisqu'elle insiste, Rose peut venir. Après tout, elle est concernée. Les petites ont promis de garder le secret.

Madame Bilodeau prépare des bols de thé et des tartines. Elle aussi, elle observe Claire. La jeune fille a les sourcils froncés. Dans sa tête, elle voit les robes cousues, terminées. Elle imagine Rose dans la sienne. C'est madame Bilodeau qui a appris à coudre à sa fille. Claire se souvient quand le père est arrivé avec une vieille machine à coudre, elle devait avoir six ans à peine. Personne ne sait où il l'avait trouvée. C'est bien la seule chose utile qu'il leur ait rapportée. La machine était un peu rouillée, mais elle fonctionne encore. Depuis, Claire s'occupe des vêtements, elle a toujours mille idées.

Dehors, il fait beau. Tous les enfants du quartier profitent de cette belle journée. Les plus vieux font une partie de balle. Les autres sont assis autour,



par terre. Ils encouragent leurs héros. Florence et Béatrice arrivent enfin. Rose enfille sa veste, Claire prend son sac. Le petit groupe se dépêche pour attraper le *tramway*, direction centre-ville. Claire voudrait rentrer avant le dîner. Durant le trajet, Florence raconte aux petites comment la cérémonie va se passer. Elle ajoute qu'elles ont beaucoup de chance : « Vous allez avoir les plus belles robes ! » Rose et Béatrice ont les yeux écarquillés. Claire ferme les siens avant qu'ils ne soient pleins d'eau. Elle voudrait oublier ce qu'elle a vu, se convaincre qu'elle a rêvé. Elle ne veut pas croire que Grégoire ait déjà ça dans le sang ! Seulement treize ans ! Ils sont tous damnés à cause du père.

Quand Grégoire est rentré hier soir, Claire l'a tout de suite senti. Ce poison-là, elle en connaît l'odeur, l'haleine qui pue. Elle était dans la cuisine à finir son patron, pour les robes. Il ne l'a pas vue. C'est certain, il était égaré, il riait tout bas en titubant. Elle, elle a eu tellement peur qu'elle ne s'est même pas levée. Elle est restée là, seule, seule au monde à voir la misère.

Elle a pris soin de ses frères et soeurs comme de ses propres enfants. Elle les a protégés, de toutes ses forces, contre le père. Grégoire, Rose, Berthe, Claire a aidé la sage-femme à les mettre au monde. Eugène, elle l'a défendu quand le père voulait s'en prendre à lui. Jeanne, elle est toujours derrière sa grande soeur. Elles sont soudées, personne ne va réussir à les faire mourir en dedans. Surtout pas lui, le père. Jeanne ne le laissera pas faire. Claire le tuera avant. Mais les autres, ils sont fragiles. Si Grégoire commence à prendre un coup, ça va mal finir. Il va se perdre.

Terminus. Claire rouvre les yeux. On descend. Rose et Béatrice suivent, excitées. Elles bavardent comme des pies, sans penser à reprendre leur souffle. Florence prend la main de Claire. Le sourire d'une amie, presque une femme maintenant. Elle sent les choses, Florence, elle sait reconnaître le mal. Son père à elle non plus, il n'est pas commode. Depuis le temps que Claire travaille chez les Harvey, elle en a vu, des choses ! De toute façon, elle ne l'a jamais

beaucoup aimé, le bonhomme Harvey. Même s'il ne laisse pas ses enfants avoir faim, son âme est sale.

Claire amène tout le monde directement chez son marchand de tissus préféré. Avec lui, on peut négocier. D'habitude, il a un bon choix d'étoffes, pas toujours à la dernière mode, mais c'est la façon dont on transforme le tissu qui compte. En entrant, les petites se taisent. Florence se met derrière. Claire voit tout de suite la dentelle qu'il leur faut. Elle trouve du voile, du coton, du satin. Elle demande du fil et des boutons. Reste le prix.

« Ça dépend combien vous en voulez, ma bonne dame... » Le marchand fronce les sourcils, fait semblant de réfléchir. Le *bargain* est commencé. Claire est bien déterminée à avoir un bon prix, elle n'a pas le choix. On discute, on s'affronte, on s'offusque. On finit par s'entendre. En sortant les dix piastres de son porte-monnaie, elle fait un clin d'oeil aux filles. Elles savent que c'est l'argent de Gilles. Il a demandé à Claire de faire la robe de première communion de Béatrice, leur filleule. Seulement, il ne savait pas que c'était un deux pour un!

Les filles sortent en silence du magasin. Puis elles se mettent à rire toutes les quatre : les affaires ont été bonnes! Si Claire est vaillante, elle devrait pouvoir finir les deux robes d'ici une dizaine de jours. Leur première communion aura lieu dans trois semaines. Elles ont le temps.

Il n'est pas encore onze heures. Elles peuvent flâner un peu. Dans les vitrines, des robes d'été de toutes les couleurs! Rose aimerait celle avec le col bateau, Béatrice la rose avec la grande jupe à plis. Florence, toujours discrète, préfère la jaune, avec des pois blancs, elle lui irait bien, la couleur ferait ressortir son teint foncé, ses yeux noirs et vifs. Claire, c'est la bleue, sa couleur fétiche. Elle s'approche de la vitre pour prendre note des détails, étudie la manche et

l'originalité des pinces à la poitrine. Elle trouvera bien quelques verges de coton pour s'en faire une pareille.

En passant devant un café, Claire sort les douze cents qu'il lui reste. Les filles commandent une crème glacée au chocolat. Bras dessus, bras dessous, elles marchent jusqu'au banc le plus proche, s'assoient pour bavarder en savourant leur gâterie. Claire ne veut plus penser ni au père, ni au bonhomme Harvey, ni aux dangers qui guettent Grégoire.

Deux nuits sans dormir. Impossible de fermer l'œil. Il s'agit du reste de sa vie! Il faut qu'elle soit certaine. Même si elle n'a pas vraiment de doute, Claire s'oblige à y réfléchir. Avec toute sa tête.

Mercredi soir, Gilles l'a demandée en mariage. Après le souper, il est venu la chercher. « Juste pour une promenade », a-t-il dit. Une belle soirée de début d'été, chaude et douce. Un peu fatiguée, Claire s'est laissée tenter. Gilles semblait fébrile. Son pas était un peu plus rapide que d'habitude, ses gestes, légèrement saccadés. Il l'a menée du côté de la rivière Saint-François. Sur le pont, les amoureux admiraient le coucher de soleil. En arrière-fond, le chant des crapauds. Ils ont traversé le sentier des noisetiers, ont cueilli quelques fruits. Gilles a voulu continuer plus loin, jusqu'à la clairière, après le chemin des grands chênes. Il lui tenait la main serrée, comme s'il avait peur qu'elle ne s'échappe. Il faisait la conversation, la voix rauque et basse. Gilles n'avait jamais eu tant à dire. Venant de lui, c'était étourdissant!

Claire fixe le mur blanc. Elle revoit la scène en détails, prête à la revivre mille fois. Gilles qui s'arrête. Le silence, aussi dense que la nuit qui approche. Ses yeux de velours noirs qui brillent. Et elle qui attend, retient son souffle. Celui de Gilles qui augmente. Nerveux lorsqu'enfin, il lui remet un étui de satin émeraude et demande, solennel : « Claire, voudrais-tu m'épouser? » Son cœur bat aussi vite que dans la clairière.

Et Léopold. Assis sur le balcon, il a regardés revenir Gilles et Claire, heureux dans leur auréole de poussière. Perdu dans la fumée de sa cigarette, il a remarqué le sourire soudé des deux amoureux.

Léopold. La folie, la légèreté de Léopold. La complicité naturelle qui les lie, lui et Claire. Le plaisir qu'elle doit bien s'avouer, lorsqu'il la regarde avec ses yeux de miel, le plaisir d'être en sa compagnie. Et la tension entre les deux frères.

Claire ne sait pas si Léopold a appris la nouvelle. Elle n'en a parlé qu'à sa mère. L'excitation lui donne des ailes! Mais la jeune fiancée préfère savourer son bonheur discrètement. Et prendre le temps de renoncer à Léopold, peut-être.

Madame Bilodeau a regardé la main de sa fille, désormais ornée d'une pierre. L'a prise dans ses bras, émue. Rassurée. Sa fille fait le bon choix. Léopold, il est adorable, c'est ce qui l'aurait inquiétée. Beau garçon, chanteur de pommes. Madame Bilodeau connaît ce danger-là, jusqu'au fond des tripes. Claire ne commettra pas la même erreur qu'elle, Dieu merci!

Sa mère n'a jamais commenté ses relations. Une phrase, qu'une seule. Sur Gilles, la première fois qu'il était venue la chercher pour danser : « C'est un homme comme il faut ». Claire s'en souvient très bien. Par contre, sur Léopold, rien. Elle a compris les conseils de sa mère à mots couverts. Madame Bilodeau affectionne Léo, Claire le sait. On ne peut que tomber sous son charme, le problème est là. Quand il vient à la maison, toujours une gentillesse pour la vieille femme. Elle sourit, se laisse séduire comme les autres. Malgré tout, Claire ressent une réserve, subtile, sans pouvoir l'expliquer. Avec Léo, sa mère se tient sur ses gardes, elle ne s'en rend même pas compte, Claire en est convaincue.

Gilles, madame Bilodeau se dépêche chaque fois d'aller lui ouvrir, elle lui fait la conversation à n'en plus finir. Elle ose même le toucher! La main, l'épaule. Elle l'appelle parfois « mon garçon ». Sa propre mère, madame Harvey, n'est pas aussi familière avec le jeune homme.

Claire aime sincèrement Léopold. Il la regarde comme une femme, la femme entière et débordante qu'elle est au fond d'elle-même, qu'elle retient parfois. Ils rient, peuvent faire les cent coups. Complices dans les joies simples, Claire apprécie l'humeur de son alter ego, toujours égale. Il l'a mise à l'aise tout de suite. Il y a quelque chose chez Léopold qui échappe au clan Harvey. Il n'a jamais les sourcils froncés ou le regard sombre. Claire ne sait pas où il cache ses soucis, c'est son secret. En plus, il ose la nonchalance, sa manière de provoquer la vie.

Ensemble, Claire et Léopold sont magiciens, ils entraînent tout dans leur sillage. Claire se rappelle la fête qu'ils ont organisée pour les enfants du quartier. La jeune fille avait eu cette idée, ils étaient allés rencontrer le curé Bélanger, lui avaient expliqué leur projet, un grand pique-nique dans le champ derrière la voie ferrée. Chacun a apporté un petit quelque chose, des sandwiches, des biscuits, des tartes, du lait. Le marchand du coin, sollicité, a accepté d'offrir des friandises, en récompense aux gagnants des jeux organisés. Claire et Léo ont distribué les victuailles. Une vraie fête. Le curé Bélanger a terminé la journée par un sermon sur la fraternité.

Avec Léopold, tout semble facile. Mais il y a quelque chose en lui qu'elle n'a jamais saisi. Quand il a fréquenté d'autres filles, alors qu'ils s'amusaient tant ensemble, Claire n'a pas compris. Blessée, elle a pris ses distances. Le jeune homme gardait pourtant son charme habituel, Claire ne parvenait pas à avoir de la rancune.

Contrairement à Léopold, Gilles réussit à faire sortir Claire de ses gonds. Il lui tient tête, sans penser à s'esquiver. Avec effronterie, pourrait-on dire, il reste là, solide et droit, ce qui rassure Claire. Leurs disputes la mettent en colère, la chagrinent, mais ne l'inquiètent jamais. Elle connaît sa générosité, son respect, son sens des responsabilités. Elle l'a observé pendant des années avec madame Harvey, avec ses sœurs. Avec le bonhomme Harvey aussi, malgré les conflits profonds que Gilles cache sous son air bourru. Son regard sévère n'impressionne pas la jeune femme, ça lui donne du mystère. Et Claire a appris à le dérider.

Pas toujours facile de faire rire Gilles. Claire sait qu'elle réussit quand le regard noir et autoritaire tourne au brun foncé. La démarche de Gilles devient à peine plus souple, ses hanches bougent autrement, ses jambes le portent avec moins de raideur. Tout son corps accepte un instant de trêve.

Le soleil brille de tous ses feux, mais pas un seul clignement d'oeil chez Claire. Elle regarde son bonheur bien en face. Pas question d'en rater une fraction de seconde. Tout ça leur appartient. À elle et à Gilles.

Claire relève discrètement le bas de sa robe pêche. Une de ses créations les plus réussies. Elle se sentait inspirée en la confectionnant, c'est sûr. Dans le velours de soie, fin et soyeux, Claire a taillé une jupe évasée, sur le biais. Le corsage, ajusté, se drape avec délicatesse autour de la taille fine de la mariée. Les manches, droites et simples, se terminent par une pointe de dentelle. Et le chapeau! Toute l'élégance d'une large bordure souple, en velours pêche également, qui lui donne un air de grande dame.

Claire croyait que ce jour-là n'arriverait jamais. Pendant des mois, après son travail de la journée, elle a cousu, brodé, tricoté. Une pièce après l'autre, elle a minutieusement rempli un grand coffre de cèdre de son trousseau. Chaque drap, chaque pièce de lingerie, chaque infime morceau est initialé d'un fil de soie doré. Elle a choisi cette couleur, celle de sa pierre de naissance, la topaze. Madame Simard, la voisine voyante, lui a dit que la topaze signifiait la fidélité et la fertilité. Pour une fois, elle a bien voulu l'écouter. Ça lui porterait chance.

À côté d'elle, son frère Eugène ne cache pas son émotion. Il chuchote quelques mots à l'oreille de Claire, lui prend le bras, fier de la conduire jusqu'à l'autel. Le père ne s'est pas pointé. Personne ne veut savoir s'il a été prévenu



du mariage de sa fille aînée. Claire avait si peur qu'il vienne! Il aurait semé la pagaille. Encore une fois, il aurait apporté la honte avec lui.

La parenté, les amis, tous attendent, là, dans l'église débordante de lumière. On peut entendre le chuchotement de toutes ces voix mêlées, enthousiastes, ravis de la beauté du jour, du bonheur des jeunes amoureux. Seul Gilles, debout devant l'autel, reste muet, le corps figé dans un complet de laine noire. Il a l'air minuscule dans le décor grandiose du sanctuaire, entièrement absorbé par la gravité du moment. On ne sait pas trop s'il s'applique à rester calme ou si la douceur de vivre l'a envahi pour de bon. En s'approchant, on pourrait voir une perle de sueur sur sa tempe gauche.

Dehors, Claire respire, puis fait un signe à Eugène. Ils montent solennellement les marches du perron. Par les portes grandes ouvertes, les invités du fond les voient arriver, donnent des coups de coude pour que les autres se taisent. En un instant, tous les regards se tournent vers la jeune mariée, un murmure se répand. Claire les éblouit.

Dans l'allée, la mariée lève les pieds avec lenteur, elle a l'impression qu'elle n'arrivera pas à les reposer sur le sol. Elle s'accroche fermement à son bouquet, comme si ça pouvait l'aider à revenir sur terre. Droit devant elle, Gilles lui sourit. Elle ne voit que lui, elle ne peut s'en détacher, elle n'avait jamais perçu à quel point il est bel homme. Pourtant, elle a souvent remarqué le regard des femmes sur son passage. Aujourd'hui, avec son veston sombre et ses souliers vernis, avec sa chemise blanche empesée et ses cheveux lissés, on le dirait irréel. Une force émane de lui, parvient jusqu'à elle, elle la sent sur sa peau, elle en a des frissons.

Les yeux de madame Bilodeau se brouille lorsque sa fille passe près d'elle. Qu'elle est belle! Comment a-t-elle pu grandir si vite? D'où tient-elle cette volonté de vivre? Madame Bilodeau regrette un instant tout ce qu'elle n'a pas

su faire pour la protéger. Elle se rassure, cet homme-là saura prendre soin de sa Claire. Elle jette un coup d'oeil à Léopold, de l'autre côté de l'allée, trop silencieux. La vieille dame a toujours su qu'il aimait sa fille, mais les choses sont bien ainsi.

La cérémonie passe vite, Claire voudrait en conserver chaque moment dans sa mémoire. Elle entend les Évangiles, le sermon du curé Bélanger, mais seule la présence de Gilles capte son attention, leurs corps aimantés l'un par l'autre, les promesses qu'ils se font devant le bon Dieu. Ces anneaux bénis l'attestent désormais.

En bas, dans le sous-sol de l'église, les violoneux s'installent pour la fête. Dans le bruit, les rires, la musique, les nouveaux mariés descendent, suivis par la foule. On vient les embrasser, on leur fait mille vœux. Dans son oreille, Claire parvient à entendre le souhait de sa cousine Solange : « ... Pis j'te souhaite tout le bonheur du monde avec ton Gilles! »

*Son Gilles...* Là, à côté d'elle. Tous les deux, au bout de la table d'honneur, unis pour le meilleur et pour le pire. Elle prend la main de son époux sous la table, grande et chaude. Claire sent la respiration de Gilles par leurs doigts noués, leurs genoux se frôlent à travers leurs beaux vêtements. Leur pouls augmente, ils continuent de faire la conversation, un peu distraits. Claire et Gilles flottent. Ils ne peuvent s'empêcher de sourire. Ils écoutent les bonnes paroles des oncles, des tantes, des cousins. Le curé Bélanger vient les saluer, il leur rappelle une dernière fois leurs devoirs d'époux. Les nouveaux mariés sourient encore davantage.

Jeanne traîne au fond de la salle avec son fiancé. Eugène, Berthe, Rose et Grégoire discutent non loin d'eux. Grégoire a quelque chose de triste dans les yeux, il se cache derrière ses blagues, un verre à la main, encore prêt à noyer ses soucis. Rose s'approche de lui, elle comprend. Les deux plus jeunes sont

affectés davantage que les autres par le départ de Claire. Même si elle et Gilles habiteront juste à côté, la maison va être vide. Ils perdent leur deuxième mère.

Claire les voit. Leur envoie un baiser du bout des doigts. En tournant la tête, elle aperçoit Léopold. Toute la soirée, il a cherché son regard. Quand il l'a vue entrer dans l'église, il s'est appuyé sur le banc de bois. Il aurait voulu disparaître. Fragile comme une poignée de riz sur le seuil de l'église. Pauvre sot, il a espéré jusqu'au dernier instant!

Léopold a préféré venir seul. Bien sûr, une femme à son bras aurait sauvé les apparences. Il n'a pas eu la force de jouer le gentleman attentionné auprès d'une demoiselle sans intérêt. Sa soeur Florence l'accompagne. Florence se sent déchirée entre la joie de son grand frère Gilles et de Claire, sa complice, sa confidente, et la souffrance de Léo, si sensible sous son air taquin. La cérémonie a beaucoup touché Florence, elle n'a pas pu s'empêcher de pleurer. Claire est désormais une soeur.

Les mariés s'embrassent devant la foule attendrie. Avant de partir pour leur voyage de noces, Claire lance son bouquet. Toutes les demoiselles se regroupent en tendant les bras très haut. C'est Florence qui l'attrape. Lorsqu'elle sera seule avec Léo, elle lui donnera une fleur.

*Boucherie Économique. C'était le nom du commerce de mes oncles, Camilien et Gaston. Ils avaient tout construit de leurs propres mains. Les fondations avaient été coulées juste à côté de la maison d'oncle Gaston, sur le vaste domaine des Harvey. Une bâtisse rectangulaire en petites lattes de bois avec un toit plat. Dans les grandes fenêtres s'affichaient les spéciaux de la semaine : « Jambon, 59 cents la livre. Cretons français de chez nous, 39 cents. » Au centre, une large entrée avec un escalier de béton.*

*On y allait le matin, tout de suite après le déjeuner. Grand-maman enfilait sa veste blanche sur sa robe de coton rose. Tante Maryse me coiffait, passait ensuite son grand peigne dans ses cheveux bouclés, mettait un soupçon de rouge à lèvres. Puis on sortait, toutes les trois, moi entre elles.*

*On coupait à travers l'allée de gravier qui menait chez oncle Gaston. On contournait sa maison pour prendre la route, quelques pas seulement. On ne pouvait traverser directement par le terrain de mon oncle, une grande haie séparait sa maison et la boucherie. Puis on arrivait sur le stationnement du commerce.*

*En entrant dans la boucherie, grand-maman allait saluer ses fils : « Bonjour, mon homme ». Dans ces deux mots-là, toute la tendresse du monde, tout l'amour*

d'une mère. Je me souviens qu'elle appelait mon père comme ça, et mon frère aussi. Puis elle leur donnait son petit paquet : du sucre à la crème qu'ils déposaient à côté de la caisse pour les clients. Oncle Gaston m'en offrait, toujours en me taquinant. Camilien, parti à l'arrière, revenait avec un quartier de viande fraîche et saignante. Très fier, il en coupait un morceau de choix pour sa mère et sa soeur.

Pendant que je savourais ma bouchée de sucre, les adultes discutaient. Les clients qui entraient se joignaient à la conversation, échangeaient les derniers potins. On demandait sa viande. Camilien, Gaston ou un de leurs fils l'emballait. La caisse sonnait. On se disait « À la prochaine ». Parfois, oncle Gaston m'amenait derrière. Il me montrait comment couper les pièces de boeuf dégoulinantes, avec de gros couteaux. Tante Maryse venait nous rejoindre, me prenait par l'épaule.

On finissait par repartir. Souvent, grand-maman profitait du restant de la matinée pour aller visiter son plus jeune frère. On l'appelait Ninine, allez savoir pourquoi. Je n'en revenais pas qu'on puisse porter un nom pareil. J'ai mis longtemps à comprendre que ce n'était qu'un surnom : son vrai nom, c'était Grégoire. Il habitait en face de la boucherie. Grand-maman et moi, on disait au revoir à tante Maryse, elle retournait à la maison, puis on traversait la rue.

C'était une maison sombre et minuscule, enfouie sous les arbres. On aurait dit que le soleil ne réussissait pas à parvenir jusque-là. On montait deux ou trois marches pour pénétrer dans un portique humide. Le chien se mettait à japper dès qu'on arrivait près de la porte. Un chien minuscule, laid. La femme de Ninine l'avait toujours dans ses bras en venant nous ouvrir.

*Je garde un souvenir vague de ces visites-là. Certains éléments, pourtant, sont très clairs. Je n'aimais pas le chien jappeux. Il y avait une animosité entre la femme de Ninine et grand-maman, un rien qui me mettait mal à l'aise. À l'évidence, quelque chose en cette femme rabougrie déplaisait à grand-maman. Je répondais à cette intuition. Mais l'important, c'est qu'il y avait Ninine. Sa soeur l'adorait. Il était petit, agile, taquin. Et généreux, très généreux. C'était une qualité fondamentale pour le clan Bilodeau-Harvey.*

*Si elles étaient fréquentes, les visites chez Ninine n'étaient pas très longues. Le plus souvent, on restait debout. On pouvait parfois s'asseoir. Tout se passait dans la cuisine. Le temps de s'assurer que tout allait bien pour son jeune frère, et grand-maman me reprenait la main, on sortait. On traversait la rue à nouveau, on envoyait la main du côté de la boucherie. Puis on rentrait dîner.*

Le pas de Claire s'enfonce dans le chemin enneigé. Elle est si frêle dans son vieux manteau de laine. Son corps, si lourd. La main dans la poche, elle sert son maigre porte-monnaie, elle devra faire des miracles avec le peu qu'il contient. Encore une fois.

À la maison, Gilles s'occupe à réparer une vieille table et des chaises brisées que le curé Bélanger leur a dénichées. Le curé leur apporte à l'occasion de ces trouvailles. Le mois dernier, Gilles a tiré quelques sous des objets rafistolés. Il a le sentiment d'être utile. Ces temps-ci, les journaliers n'ont pas grand-chose à faire sur les chantiers de construction. Gilles supporte mal de ne pas avoir de travail. Il n'est pas le seul, mais ça le met en rogne.

Ce matin, il s'est mis en colère. Pour un rien. Contre Claire qui n'avait pas fait les choses à sa façon. Claire n'a jamais aimé qu'on lui dise quoi faire. Quant à Gilles, jamais question d'admettre un tort. Claire a décidé d'aller prendre l'air. Contrariée, elle comprend tout de même l'inquiétude de son mari, elle aussi en a assez de cette misère.

À côté de Claire, un petit garçon fouette l'air de février, il chasse de vilains bandits avec une branche gelée. Camilien, l'aîné, tout frisé. Il a la stature et le teint de Gilles, son père, et ses cheveux à elle. Il aime la neige, il l'a attendue pendant des semaines. Claire lui a expliqué que les feuilles devaient changer de couleur, puis tomber des arbres, pour qu'ils soient tout nus, tout nus. Alors l'automne serait fini. L'hiver pourrait arriver. Camilien tire la langue pour

avaler quelques flocons blancs. Claire le regarde avec tendresse. Il ne semble pas avoir froid. Elle lui a mis tout ce qu'elle trouvait de chaud.

Le petit Gaston, le second fils de Claire et Gilles, fait la sieste à la maison. Sa grand-mère veille sur lui. Madame Bilodeau, Rose et Grégoire se sont installés chez Claire et Gilles quelque temps après le mariage. Tout naturellement. La crise est difficile : avec un seul logement, on s'entraide, on vit mieux. En haut, au deuxième, il y a les Harvey, ceux qui ne sont pas encore mariés.

La mère de Claire aime Gilles comme un fils. Il traite bien sa fille, c'est tout ce qui compte à ses yeux. Quant à Gilles, il a bien accueilli la famille de Claire. Il a toujours apprécié madame Bilodeau. Elle est vaillante, généreuse, discrète. Il l'a prise sous son aile. Plus question qu'elle souffre de la sauvagerie de son mari. Ni elle, ni Claire, ni les autres. Gilles s'enorgueillit d'être un chef de famille fort et responsable. Son ivrogne de beau-père doit le sentir. On ne l'a pas revu depuis des siècles.

La dernière fois, c'était quelques semaines après le mariage. Saoul, à ne plus tenir debout, une vraie pitié. Il est arrivé à l'heure du souper en hurlant comme un fou. Il réclamait des excuses publiques. On ne lui avait pas demandé la main de sa fille. Tout le voisinage a mis la tête dehors. Qu'est-ce qui causait un pareil vacarme? Reconnaisant la voix de son père, Claire a blêmi. Gilles a vu ses yeux d'acier, il a presque eu peur d'elle. Alors il s'est levé de table. Il est allé régler son compte au beau-père. Sa femme n'aurait plus jamais à l'affronter toute seule. Cette nuit-là, Claire a beaucoup pleuré. La rage la submergeait. Enfin, elle pouvait s'appuyer sur quelqu'un : Gilles, bourru, sévère, mais solide.

Claire ferme de nouveau les mains sur son porte-monnaie. Dedans, il y a toute l'aide de Secours-Direct. Sans ce soutien du gouvernement, ils n'auraient rien. Quatre dollars par semaine en coupons : deux dollars pour la viande, deux



dollars pour l'épicerie. Ils appellent ça la Grande Crise. Pour Claire, ça signifie continuer à organiser le quotidien avec pas grand-chose. Elle se débrouille, il faut beaucoup d'imagination pour répartir chaque cent, obtenir tout ce qu'on peut avec le moins possible.

Bon, on ne vit pas gras. Parfois, elle entend son estomac qui réclame et elle se sent fatiguée, alors elle se concentre très fort sur autre chose, elle essaie de ne plus l'écouter. L'important, c'est que les petits mangent à leur faim. Mais elle a encore maigri. Dans sa condition, ce n'est pas normal. Voilà pourquoi le médecin croyait qu'elle avait la tuberculose. Son diagnostic l'a insultée! Elle avait donc l'air malade? Claire, elle, savait qu'elle attendait un autre enfant, une femme sait ces choses-là. Malgré les temps maigres, Claire et Gilles se sont réjouis. Leurs petits les rendent heureux. Mais aujourd'hui, Claire se demande comment ils arriveront à les nourrir. Est-ce qu'elle ne pourrait pas avoir droit à quelque répit? Est-ce que la vie, c'est vraiment de toujours s'inquiéter du prochain repas?

Pour faire plaisir à Camilien, Claire se met à chanter, le cœur un peu gros. Le garçon aime turluter avec sa maman. Sa voix douce l'enveloppe. Ensemble, ils inventent des chansons. Ils disent n'importe quoi, ils rient. Comme ça, ils peuvent avancer jusqu'au bout de la rue. Puis ils tournent à gauche, le marchand est juste au coin, dans la bâtisse de briques brunes.

Beaucoup de monde attend déjà. On vient avant que l'étalage ne se vide, chacun avec ses coupons, à la queue leu leu. Claire cesse de chantonner. Camilien se tait, prend la main de sa maman. Dans le blanc de février, l'humeur grise de tous ces gens donne froid. Il n'y a de place que pour le silence.

Hier encore, on est venu couper le *meter* chez les Raymond, les nouveaux voisins de Claire et Gilles. Pas d'argent, pas de lumière, c'est la règle des

grosses compagnies. Pas de place pour les sentiments. Claire a vu les deux hommes en costume bleu. Ils cachaient leur honte dans leurs habits de travail démesurés. Ils font ce qu'ils peuvent pour gagner leur vie, même aux dépens des autres. La pauvre madame Raymond, entourée de toute sa marmaille, a baissé la tête. Plus tard dans la soirée, Claire lui a apporté quelques bouts de chandelle. Les deux femmes se sont enlacées, sans rien dire.

Dans la file, chez le marchand, on ne dit pas grand-chose. On se salue d'un haussement de sourcils, le regard vague. Chacun est préoccupé à calculer : obtenir le plus possible avec ses coupons. Arrivée à son tour, Claire prend le temps de s'informer de monsieur Deschênes. Inconsciemment, tout le monde lui en veut de vivre dans son épicerie. Elle sort sa liste, fait sa commande. Beaucoup de patates, des navets, quelques carottes. De la viande, coeurs de poulet, foie de boeuf et des carcasses pour la soupe. Elle donne ses précieux coupons, prend ses sacs.

Camilien veut aider sa maman. Claire lui remet le paquet le plus léger. Il reprend sa marche dans la neige, fier de sa charge. À travers les yeux de ses enfants, Claire voit autrement. Faire craquer la neige, fouetter l'air, inventer des chansons, être là. Prendre de bon coeur ce que la vie veut bien donner. Être forte pour eux. C'est ce qu'elle se répète dans ses moments de découragement, pour tenir le coup.

Avant d'ouvrir la porte du logis, Camilien se tourne vers sa maman, il lui fait un sourire grand comme une demi-lune. Claire tourne la poignée, elle enlève le manteau de son fils, en profite pour le serrer très fort contre elle. Elle se sent bien.

Il y a toujours beaucoup de monde, dans le logis de Claire et Gilles. Madame Bilodeau, les frères de Claire, Grégoire et Eugène, parfois une de ses soeurs, des oncles, des cousines, de la parenté mal prise. Et leurs six enfants. C'est un va-et-vient constant, un mouvement qui s'accroche à eux. Pourtant, Claire ne s'y est jamais sentie à l'étroit, elle se débrouille bien avec tout ce monde. Mais depuis que le bonhomme Harvey loge ici, elle manque d'air. Dans son dos, on l'appelle Ti-Noir. À cause de son arrière-grand-mère, une Sauvagesse. Ça coule dans ses veines, on le voit par son teint. Claire n'a jamais eu de scrupules à utiliser ce surnom, elle n'a pas d'estime pour son beau-père.

Quand elle est arrivée chez les Harvey, Claire lui a laissé la chance de se faire valoir. De se montrer un homme respectable, même si les ragots n'étaient pas en sa faveur. Elle ne s'y fie jamais, de toute façon. Les rumeurs vont toujours bon train. Un homme bourru, peut-être, mais au moins, il nourrissait sa famille. Personne n'avait faim. Le loyer était payé.

Un soir qu'elle rentrait chez elle après sa besogne, elle est retournée chez les Harvey, elle avait oublié son tricot. Dans la cuisine, elle a bavardé un peu avec madame Harvey. Ça sentait bon le ragoût. Angélique, Marie-Madeleine et Béatrice aidaient leur mère. Claire a proposé d'aller chercher les patates qui manquaient, dans la cave, en passant prendre son ouvrage dans le salon.

C'est bizarre, les idées qui vous traversent l'esprit. En descendant l'escalier humide, Claire a pensé à Florence. Elle devenait une jeune femme. Toujours

aussi dévouée, mais trop sérieuse. Dans les dernières marches de l'escalier, Claire a grelotté. Elle s'est frottée les bras avec vigueur pour se réchauffer. Juste avant d'arriver en bas, en mettant le pied sur le sol, Claire s'est demandé pourquoi Florence n'était pas dans la cuisine à préparer le repas avec sa mère et ses soeurs. Puis, levant la tête pour sortir de ses pensées, Claire les a vus, dans un coin de la cave noire, à côté du caveau à patates. Le bonhomme Harvey penché sur sa fille Florence, blanche et muette.

Le regard de Florence, un regard de honte venue du fond de l'âme. Claire connaissait trop cette douleur-là pour ne pas l'écouter, pour ne pas la respecter. Sans bouger, Claire a affronté le bonhomme Harvey. Avec la même force, plus grande sans doute, que celle qui lui permettait de défendre sa mère, ses soeurs et ses frères contre son propre père. Elle a ordonné à Ti-Noir de sortir, il n'a même pas imaginé rouspéter. Claire s'est ensuite approchée de Florence. Elle l'a prise dans ses bras, lui a caressé les cheveux. Elles ont pleuré, dans le secret de la cave. Sans ce hasard, Florence n'aurait jamais rien dit. Elle n'*avait* jamais rien dit. Claire ne lui a posé aucune question. En se relevant, elle a seulement laissé tomber: « Maintenant, c'est fini. Je suis là. »

Des crampes au fond de l'estomac, après tant d'années. Cette scène la secoue à chaque fois, à la vue de Ti-Noir. Dire qu'il est ici, assis dans *son* salon, dans *sa* maison. Hébergé à la demande de Gilles. Il a insisté, alors elle a fini par accepter. Madame Harvey avait mis son mari dehors, ses enfants l'avaient appuyée. Leur mère en avait assez enduré.

Au début, Ti-Noir s'était réfugié chez sa fille Florence et son mari. Claire ne pouvait y croire! Florence, comme Gilles, avait puisé en elle-même ses ressources ultimes. Après quelques semaines, ses réserves s'étaient épuisées. Alors le bonhomme a cogné à la porte de Léopold, son fils préféré. Ça ne faisait pas l'affaire de la femme de Léo, mais il est resté là un bon bout de temps.

Claire n'a pas su les détails. Une chose est certaine, la pagaille a pris. Le bonhomme Harvey a quitté la maison de Léopold, ses quelques affaires dans un vieux sac brun. Ses possibilités d'hébergement diminuaient. Il y avait bien Raoul, exilé à Montréal mais Ti-Noir n'avait jamais été aventurier. Quant à Edmond, le cadet, on n'imaginait pas qu'il puisse recueillir son père. On racontait, en se signant de la croix, que le jeune homme appréciait un peu trop la compagnie des garçons. Edmond et Ti-Noir se seraient entretués, pas de doute. Les autres filles, Angélique, Marie-Madeleine et Béatrice, habitaient avec leur mère, dans le logement au-dessus de chez Claire et Gilles.

Claire ne comprend pourquoi Gilles a accueilli son père. Plus que quiconque, il avait souffert à cause de lui. Son père, un père par accident, pire, par obligation, un père qui lui en avait toujours voulu d'exister. Dans tous ses gestes, dans tous ses contacts avec lui, Gilles n'avait jamais démontré d'affection envers son père, à peine le respect que le bon Dieu demande aux enfants. Claire sait bien qu'au fond de lui-même, Gilles le hait, comme elle méprise son père à elle. Mais pas pour le renier, pas jusque-là. Il lui ouvre sa demeure, il le fait comme on porte sa croix.

Gilles étouffe, Claire le sait. Il ne dira rien. Alors Claire prend sur elle, se contient, essaie de ne pas se disputer avec le vieux. Ses moindres gestes l'irritent, la mettent hors d'elle. Au moins, ici, il n'ose pas la violence. Gilles l'a bien averti avant qu'il ne s'installe. Claire lui parle le moins possible, elle ne contrôle plus le ton de sa voix.

Cet après-midi, dans leur salon, dans leur fauteuil, Ti-Noir s'est assoupi. Comme s'il n'y avait rien à faire! Claire le regarde, sans rien dire, elle essaie de rester calme. Son beau-père lui a promis qu'il réparerait la marche brisée, dans l'escalier d'en arrière, mais il ne bouge pas. Claire avance, décidée à le secouer. Et elle voit la bouteille qui dépasse sous son bras. Il ouvre un oeil, il

ne dort même pas. Et cette haleine! C'en est trop, Claire s'énerve. Le bonhomme Harvey baragouine une insulte. Elle crie, elle s'emporte. Elle voudrait le lancer par la fenêtre, lui crache sa haine au visage. Ti-Noir lève la main. Le silence tombe. Claire lui ordonne de sortir de chez elle.

*La véranda, on ne pouvait y aller que durant les beaux jours. L'hiver, elle servait de débarras. Les grandes ouvertures qui remplaçaient les murs étaient comme en plastique. C'était un genre de matériau indéfinissable, pas très solide. La brise d'été faisait onduler ces fenêtres étranges. Aujourd'hui, je me dis qu'on devait bien pouvoir les ouvrir d'une quelconque façon. Je ne me rappelle plus, il ne me reste que ce vent doux qui arrivait jusqu'à nous.*

*Moi, je m'asseyais à côté de grand-maman, dans les vieux fauteuils moelleux en tissu fleuri. De grosses fleurs un peu criardes, fuchsia, rouges, jaunes. Des fauteuils débordant de couleurs, comme l'été. On regardait dehors. En face, au bout du grand chemin, il y avait le dépanneur, un genre de frontière à l'intersection du domaine des Harvey, de la rue Amiral et de la route récemment ouverte qui traversait la forêt. Quelques années plus tard, dans ce passage magnifique où papa m'emmenait cueillir des noisettes, des maisons se construiraient. Grand-maman allait dans la cuisine chercher son gros pot de verre plein de monnaie, elle me donnait cinq cents en me faisant un clin d'oeil. Je devais avoir environ six ans, je me sentais millionnaire en marchant. Je revenais du magasin avec des bonbons ou du chocolat que j'avais mis un temps fou à choisir dans l'étalage.*

À côté du dépanneur, de l'autre côté de la rue, il y avait une maisonnette construite par grand-papa. C'est là qu'habitait tante Florence, sa soeur. Parfois, on lui envoyait la main. Elle réussissait à nous voir à travers les arbres. Ça faisait un peu loin parce que le terrain était grand. Dans mes souvenirs, en fait, c'était immense avec tous ces érables que mon père lui-même avait contribué à planter.

Quand tante Maryse était en congé, elle venait s'asseoir avec nous. Elle fumait une cigarette en prenant un café. Elle et grand-maman parlaient de l'actualité. Moi, entre elles, j'écoutais distraitemment avec mon ouvrage. J'avais toujours un projet en cours. Je me souviens spécialement de ce tablier blanc, très chic, que j'avais taillé, cousu et brodé. Grand-maman m'avait appris. C'était une fée, elle pouvait tout transformer.

Plus tard, tante Maryse a quitté son travail pour s'occuper de grand-maman. Durant la sieste de celle-ci, je m'asseyais à côté de ma tante sur le fauteuil fleuri. Elle aussi me racontait ses souvenirs. Les souvenirs de grand-maman, elle les connaissait bien. On était souvent interrompues. On entendait d'abord les bruits de pas dans l'escalier de métal. Puis une tête apparaissait à travers la moustiquaire de la porte. C'était habituellement oncle Gaston, qui vivait à côté, ou oncle Camilien, qui vivait au-dessus. Ils venaient dire bonjour.

Grand-maman se réveillait enfin. Avec ce sourire espiègle qui me fait encore du bien aujourd'hui, elle venait reprendre sa place pendant que tante Maryse allait s'agiter dans la cuisine. Et moi, je continuais d'écouter grand-maman me raconter son histoire. Elle me parlait tout bas, d'une voix douce, enjouée. Ses mots ne couvraient même pas le bruissement du vent dans les feuilles des grands érables. Ses récits prenaient ainsi tout leur mystère. Grand-maman avait un don pour raconter ses souvenirs en me faisant rire. J'adorais voir pétiller ses yeux.



*J'étais une petite fille avec sa grand-maman sur la véranda, une petite fille qui ne savait pas encore que les souvenirs de sa grand-mère étaient aussi les siens.*

Florence sert une tasse de thé à Claire, puis retourne au comptoir, le pas lourd. Elle apporte quelques galettes sur la table, ses cheveux sont moins bien coiffés que d'habitude, une robe noire se balance sur son corps amaigri. Son inquiétude transparaît davantage que son chagrin. Florence ressent de la tristesse, Claire le sait. Mais il y a surtout son souci de l'avenir, le sien et celui de son fils Antoine. La jeune veuve a toutes les raisons de s'inquiéter. Les préoccupations normales de la vie se décuplent. Il faut apprendre à se débrouiller seule, à accomplir les tâches de son mari. À éduquer son fils. Claire jette un oeil sur sa petite dernière, Maryse, qui commencera bientôt l'école. Elle se demande si, comme femme, c'est plus simple d'élever une fille.

Florence finit par s'asseoir. Claire lui prend la main. Sa belle-soeur pleure, enfin. Il y a neuf semaines que son mari, Roger, est mort. Florence retient tout en elle, elle s'interdit la moindre faiblesse. Ce moyen de défense ancré jusqu'au fond d'elle-même, elle le contrôle, on dirait, avec chacun de ses muscles. Il lui a servi bien avant cette épreuve-là. Mais, dans la cuisine chaude, seule avec Claire, Florence n'a plus aucune résistance.

Florence parle. Elle se souvient de sa rencontre avec son mari. Elle arrive à rire en se rappelant la manière dont il l'a abordée. Lorsque Roger a sonné à leur porte, sa mère a répondu. Madame Harvey ne s'est pas laissé impressionner devant ce vendeur ambulant. Ses soeurs et elle, pourtant, s'étiraient le cou pour apercevoir les robes, la vaisselle, les boutons, les remèdes, les rouges à lèvres débordant de l'immense coffre. Devant Florence,

Roger a interrompu sa tirade, lui a souri, puis il a osé passer son bras par-dessus l'épaule de madame Harvey, solide et froide comme un mur de pierres, pour saisir la main de la jeune fille : « Mademoiselle, ce rouge à lèvres illuminerait votre teint ! Venez donc essayer ! » Il est reparti après lui avoir offert le bâton de rouge. La jeune Florence a été séduite.

Sous ce cadeau anodin, il y avait un grand désir de contrôle. En quelques semaines à peine, il s'est infiltré chez les Harvey, a mis la main sur Florence et l'a épousée. Claire avait vu cet homme-là arriver dans les parages avec un mauvais pressentiment. Madame Harvey aussi, à en croire le regard malveillant qu'elle jetait parfois du côté de son futur gendre. Mais Florence n'avait écouté personne.

Cet après-midi, devant sa tasse de thé, elle ose avouer à Claire l'inavouable. Roger ne lui manque pas. La jeune veuve avoue même, d'un souffle à peine audible, que, enfin, elle ne se sent plus surveillée. Elle a le cœur sec, elle est rongée par la culpabilité. Pour le reste, pour le quotidien à assurer, pour son fils Antoine, elle se meurt d'inquiétude. Comment arrivera-t-elle à l'élever, seule, sans soutien ? Claire rassure Florence, elle et Gilles vont l'aider. Florence dispose de quelques ressources, le petit montant des assurances. Presque rien, peut-être assez pour construire une maison modeste. Gilles et les garçons l'aideront.

Le défunt, pour dire vrai, personne ne le regrette. Ni sa belle-mère, madame Harvey, ni les soeurs de Florence, Marie-Madeleine et Béatrice, qui logeaient chez le couple. Roger exigeait une pension élevée. Et puis, paraît-il, il contrôlait même la nourriture. Même le voisinage le trouvait radin. Il reste pourtant le petit Antoine, avec son chagrin et ses six ans, un âge où il faut encore un père. Mais Claire pense que dans certains cas, il vaut mieux ne pas avoir de père qu'un père comme Roger ou un père comme elle a eu, elle.

Claire elle-même ne garde pas un souvenir très affectueux de son beau-frère. En fait, elle retient des épisodes qui lui font grincer des dents, comme celui du fusil de chasse. Roger a été si mesquin quand Gilles, à bout de ressources, lui a demandé un peu d'argent! On était dans la famille, il pouvait faire confiance à Gilles, il lui remettrait chaque cent! Il avait accepté de prêter quelques sous à son beau-frère à condition que Gilles lui laisse son fusil de chasse en garantie. L'objet auquel Gilles tenait plus que tout! La chasse, son unique loisir, en pleine saison, par-dessus le marché! Mais avec Roger, tout se monnayait.

À maintes reprises, Florence s'est retrouvée coincée entre l'avarice de son mari et l'hostilité des siens. Elle tentait, tant bien que mal, d'éviter les brouilles, une tâche accablante pour une femme qui supporte mal la discorde.

Claire se lève, va serrer Florence dans ses bras. Les deux femmes accueillent ce moment d'intimité en silence, dans la douceur de l'après-midi qui s'achève. Les enfants vont bientôt rentrer de l'école. Le mouvement reprendra. Claire invite Florence et Antoine à venir manger à la maison. Gilles sera content de voir sa soeur. Et puis, c'est rassurant de savoir que leur situation financière le leur permet de nouveau.

C'est toujours la même chose. À chaque fois que Léo se trouve dans les alentours, Claire se demande si elle seule perçoit le malaise. Quelque chose de très subtil flotte dans l'air, mais elle le sent. Gilles évite les occasions de rencontrer son frère Léopold, sans que ça paraisse trop. Dès que Léo pose son regard sur elle, Claire, Gilles devient tendu, on le voit derrière la nuque. Pourtant, Léo est rangé maintenant. Il a butiné longtemps, puis il a fini par épouser cette femme, Céline. Mais il y a des sentiments que rien ne peut dissoudre.

Gilles essaie de nouer sa cravate, nerveux jusqu'au bout des doigts. Claire s'approche de lui, fait le noeud, ajuste le col. Elle sourit à son mari, passe sa main dans les cheveux drus, replace les mèches rebelles. Voilà, Gilles est parfait. Elle lui conseille d'aller prévenir les enfants. Elle va finir de se préparer, les retrouvera dans cinq minutes.

Cette année, le repas de Pâques se donne chez Léo et Céline. Toute la famille y sera après la messe. Gilles est de mauvaise humeur depuis le début de la semaine. Claire aurait voulu lui faire comprendre qu'on ne peut pas éviter tous les gens qui nous agacent. La Céline, elle, elle s'en passerait bien. En plaçant ses boucles d'oreilles, Claire se dit que c'est bête de se mettre dans un état pareil. Elle sera toujours fidèle à Gilles, quoi qu'il arrive, quoi qu'il advienne. Par-delà la mort. Et puis, bon Dieu, Léo est marié depuis presque huit ans!

Claire repense aux noces de Léo. Un souvenir lourd, un samedi plein de brouillard et de mauvais présages. Deux corbeaux criaient dans un arbre, un chat noir lui était passé entre les jambes, le fermoir de sa robe s'était brisé. Elle avait dû en mettre une autre.

C'est chez Florence que devait avoir lieu la réception. Claire a laissé les enfants à sa mère pour s'y rendre tôt. La veille, Gilles avait donné un coup de main à son beau-frère Roger, le mari de Florence, pour déplacer les meubles. Des tables de fortune accaparaient l'espace entier. Dessus, de belles nappes brodées à la main. Les enfants avaient ramené d'immenses bouquets de fleurs, cueillies dans les champs derrière la rivière. De la cuisine, mille odeurs qui creusaient l'appétit. Florence prenait à cœur son rôle d'hôtesse, elle avait planifié de longue date les préparatifs. Claire voyait bien sa manière, généreuse et discrète, de raccorder la famille. D'accueillir la femme de Léo.

En fait, la Céline n'impressionnait personne. Ou peut-être que Claire exagérait les choses, peut-être qu'elle se laissait berner par sa vision à elle. Mais cette femme-là, Claire n'était pas sûre du tout qu'elle soit assez bien pour Léo. C'était une belle fille, il fallait lui donner ça. Délicate, avec de grands yeux verts. Elle savait d'ailleurs battre des cils à merveille. Quand elle voulait quelque chose, tout se passait dans sa façon de manier le regard. Apparemment, son jeu fascinait Léopold.

Le jour du mariage, Céline est passée chez Florence quelques heures avant la cérémonie. Pour mettre la main à la pâte, aurait-on pu supposer, il y avait tant à faire. En fait, elle est venue se faire rembourser des frais encourus pour la réception. Elle avait sa tête de la grande dame indignée.

Claire a remarqué, sans vraiment le voir, que quelque chose contrariait Florence. Souvent, on capte ce genre de détail sans en avoir conscience. Elle a continué à monter les tables, avec les autres. Puis, il y a eu des éclats de voix

dans la cuisine, Claire s'est précipitée, Florence s'essuyait les yeux avec son mouchoir. Céline était disparue. « Espèce de princesse d'eau de javel! », a dit Claire. Ce surnom lui allait comme un gant.

Florence, si réservée, a fait signe à Claire de laisser tomber. Le reste s'est déroulé sans débordements, ni colère, ni tristesse, ni joie, un rituel sans émotions. Beaucoup plus tard, dans la soirée, en finissant de ranger, Claire a demandé à Florence ce qui était arrivé. Des reproches, des histoires d'argent. Avec Céline, la vie tournait autour de l'argent. Mais même si Florence était blessée plus qu'elle ne l'avouait, elle lui pardonnerait. Pour son frère Léo.

Gilles tire Claire de ses souvenirs. Il cherche son tabac. Elle ajuste ses cheveux, met son collier. Trouve le tabac à son endroit habituel, sur la commode du salon. Claire rassemble les enfants: Camilien, Gaston, Huguette, Raymond, Ivanoé, Maryse. Qu'ils sont beaux dans leurs vêtements du dimanche!

L'homélie du curé Bélanger n'en finit plus. Les enfants se chamaillent, se tirent les cheveux, se pincent le bras. Leur père les foudroie du regard. Arrêt instantané. Ils se plongent dans la prière, les yeux fermés, le front plissé. Enfin, la cérémonie s'achève. Sur le perron de l'église, on se salue, on commente le temps doux.

En arrivant chez Léopold, Claire prend la main de son époux, tout ira bien. La maison de Léo est grande et spacieuse, il l'a construite lui-même, c'est un homme habile, vaillant. Il y a quelques années, il a ajouté une section sur le côté. Sa femme Céline tient un magasin pour augmenter leurs revenus. Pourtant, Léo a une bonne *job*, il travaille depuis des lustres à la *shop* de la rue Lesage, qui produit des poutres métalliques.

Mais Céline en veut plus. Il y a quatre ans, Claire s'en souvient comme hier, elle a aperçu sa belle-soeur au coin d'une rue de la basse-ville. Entourée de ses petits, elle racontait aux passants qu'elle avait été abandonnée par son mari et qu'elle avait des enfants à nourrir! Quelle honte! Claire, Florence et Jeanne avaient du mal à croire ce qu'elles voyaient. Pourtant, c'était bien elle, malgré son accoutrement débraillé, Céline, la femme de Léopold. *Elle mendiait!*

Malgré Florence et Jeanne qui essayaient de la retenir, Claire a traversé la rue comme une enragée pour rejoindre la mendicante. Elle s'est plantée devant Céline, l'a regardée droit dans les yeux. Claire a pris son porte-monnaie avec lenteur, l'a ouvert, a fait semblant de fouiller, l'a refermé. Puis, avec dédain, elle a dit : « J'ai rien à te donner, clocharde. » Claire a tourné les talons, laissant Céline s'enfoncer dans le sol.

Claire a mis des semaines à décolérer. D'ailleurs, elle n'en revenait toujours pas. Comment pouvait-on à ce point manquer de dignité? Quel exemple donnait-elle à ses enfants, la Céline? Malgré la misère qu'elle avait connue, jamais, au grand jamais, Claire ne se serait abaissée comme ça. Depuis le début, elle se méfiait de cette fille. Claire avait raison d'écouter son intuition.

Céline ouvre la porte. Derrière elle, son mari, Léopold. Les salutations, un ton un peu trop solennel. Léopold complimente Claire, elle est toujours ravissante! Gilles se raidit, Claire sourit, il le dit à ses soeurs aussi, n'est-ce pas? Les enfants, dans leur joie spontanée de se retrouver entre cousins, bousculent les grands, s'enfuient en courant dans le jardin tandis que les adultes passent au salon.

Claire va embrasser madame Harvey. Elle a beaucoup vieilli. Malgré son corps de plus en plus gris, de plus en plus frêle, il lui reste cette détermination au fond de l'oeil. Aller au bout de sa vie, parce qu'il le faut. De l'autre côté de la pièce, Florence, qui porte encore le deuil. Claire le lui a déjà dit, son veuvage



a assez duré, elle finira par rebuter ce prétendant qui lui tourne autour depuis des mois. Il est doux comme un agneau, Florence n'a rien à craindre.

Dans le cadre de la porte, Léopold regarde Claire. Claire cherche Gilles des yeux, il lui tourne le dos, en grande conversation avec son frère Raoul. Enjoué comme à l'habitude, Léo taquine trois de ses neveux qui préparent des coups pendables. Gilles et lui s'évitent, gardent une distance respectueuse. Ils n'ont rien à se dire. Gilles voudra partir dès que possible. Claire le devine. Tout se passe bien, pourtant. Il veut seulement quitter cette maison, comme si la présence de son frère le privait d'oxygène. Mais c'est la fête aujourd'hui, Claire a envie d'en profiter. Le clan Harvey est réuni, on a beau se fréquenter au quotidien, habiter les uns près des autres, il fait bon d'être là, ensemble.

Claire chuchote quelque chose à l'oreille de Florence. Sa complice sourit, se lève, quitte la pièce, revient avec le tourne-disques de Léo. Claire se fait aider : en deux temps, trois mouvements, la pièce est dégagée. Léo s'avance, met un quarante-cinq tours de Muriel Millard. Aux premières notes de « Tiguidou », Claire s'approche de Gilles, Léopold prend sa femme par la taille. Au centre du salon, d'autres couples les rejoignent. Les enfants, excités, n'attendaient que cela. Sa femme tout près de lui, Gilles se détend enfin.

*Grand-maman avait un don véritable pour la fête, une sorte d'énergie qui bouillonnait à son insu. Plus encore, elle savait créer la fête. Toute occasion était propice pour se déguiser et pour danser.*

*La maison de grand-maman durant le temps de Noël : de la parenté dans chaque pièce, le bruit des conversations, le rire qui rebondit sur les murs. Avec les cousins et les cousines, je joue à la cachette. Il n'y a plus d'écart de générations, les grands sont aussi turbulents que nous. On chante, on improvise des jeux, on fait les fous.*

*À côté du sapin multicolore, oncle Camilien et grand-maman sont élus roi et reine, on leur met la couronne. Quelqu'un sort son appareil photo, puis c'est le temps des danses carrées. La table et les chaises sont poussées près du mur. Grand-maman attendait ce moment, elle est la première au centre de la piste improvisée, elle passe d'un bras à l'autre, inépuisable, elle s'amuse.*

*Dans la famille, on raconte encore comment elle a préparé, des semaines à l'avance, son fameux costume de fée des glaces. Personne n'était au courant, sauf tante Maryse. Je l'imagine, les yeux brillants, confectionnant cette incroyable tenue. J'avais à peine cinq ans, mais je m'en souviens : le voile blanc, le tulle blanc, le satin blanc, une énorme baguette magique qui scintillait sous les lumières. Grand-maman était méconnaissable avec son étrange bonnet et ses*

*lunettes teintées gigantesques. Le large voile lui couvrait le bas du visage, on ne voyait qu'une partie de ses joues rosies par l'émotion. Mais elle ne disait mot, on n'entendait que son rire étouffé, c'était une fée des glaces muette. Elle prolongeait le plaisir, le mystère. Elle était arrivée directement du pôle Nord pour venir surprendre notre père Noël et son public rassemblés dans le sous-sol chez l'oncle Raymond. Nous étions tous sidérés, enfants comme adultes, émerveillés, plutôt. Elle avait ce talent-là, grand-maman.*

Un mal de tête qui résonne jusque dans les pieds, rien d'autre, juste ces coups qui martèlent son corps. Claire est assise au bord de son lit, seule. Dans les mains, les coupures de journaux lui tachent les doigts: « Drame à Sainte-Anne de la Pocatière », « L'alcool de bois cause deux décès », « Un mendiant prêt à tout pour boire un coup », « La mort dans d'atroces souffrances ». Claire ne peut pas bouger, paralysée devant cette histoire macabre qui lui appartient malgré elle. Pour sortir de sa torpeur, elle relit à voix haute le dernier paragraphe de l'un des articles :

Le docteur Lapointe, cononer du district, a tenu une enquête sur cette triste tragédie. Il appert que le mendiant Bilodeau était allé chez le docteur Pageau pour acheter de l'alcool à friction disant que son cheval avait été blessé. M. Pageau ne voulait pas lui en vendre. Alors, le malheureux est allé deux fois chez le docteur Thibodeau, médecin vétérinaire. Convaincu que le mendiant avait un cheval à soigner, celui-ci lui en a vendu. Le mendiant s'est toutefois servi de l'alcool à d'autres fins, avec le résultat que l'on sait.

Claire ressent une colère qui la désarçonne. Une haine sans pitié. Le visage fermé, elle imagine la mort lente et douloureuse du « mendiant Bilodeau ». L'agonie dans un coin d'une étable puante, la noirceur des yeux brûlés par l'alcool. La conscience, oh! elle le souhaite, d'avoir tout gâché, la terreur devant la mort qui vient. Son père aura empoisonné leur existence jusqu'à sa fin, par tous les moyens : la violence, la misère, la honte. Elle ne garde de lui que le goût âcre du vomi. Et un vide sans fond.

Tôt mardi matin, deux policiers ont frappé à la porte. Immédiatement, Claire a compris. Depuis des années, pourtant, on n'avait pas entendu parler du père. Mais en voyant les deux oiseaux de malheur, noirs et raides comme des corbeaux, elle a su qu'elle était enfin débarrassée de son père, une fois pour toutes. « Madame Bilodeau? », a demandé le plus grand. « Non », a répondu Claire. « Madame Harvey. » Un nom, le plus beau cadeau de mariage que Gilles ait offert à Claire, une renaissance, la dignité. Madame Bilodeau, c'était sa mère, pas elle. Même mort, son mari la suivait à jamais, comme une ombre sale.

Claire a laissé les policiers dans le portique. Elle est allée chercher sa mère, la *vraie* madame Bilodeau, dans la cuisine, elle est revenue en la soutenant. Son frère Grégoire, qu'on hébergeait pour le moment, les suivait. Les yeux au sol, la voix basse, un des policiers a déballé l'histoire. Madame Bilodeau a blêmi. Grégoire a posé quelques questions, la gorge sèche. Claire a senti la tête lui fendre. Les policiers, gênés, ont serré la main de sa mère. Grégoire les a reconduits. À l'autre bout de corridor, le reste de la famille avait entendu. Il n'y avait rien à dire, rien. C'était un silence, un lourd silence sans pleurs. Celui de la honte.

Gilles a pris les choses en main. Il a réglé les affaires avec la police, s'est occupé de rapatrier le corps. Puis il a organisé les funérailles, avec Grégoire, une cérémonie des plus modestes, à laquelle ni Claire ni sa mère n'ont assisté. Madame Bilodeau voyait en son absence la seule manière de renier cet époux qui ne lui laissait, en héritage, que des souvenirs douloureux.

Claire, elle, avait renié son père depuis longtemps. Elle n'avait rien à faire aux funérailles. Il était hors de question qu'elle aille le *saluer*, ce témoignage aurait été faux et ridicule. Elle s'est même disputée avec Gilles, l'a accusé d'en faire trop. Le mendiant Bilodeau ne méritait pas ce dernier hommage. Insulté de ne

pas être reconnu pour son geste généreux, Gilles a rétorqué. Le ton a monté. Claire a claqué la porte. Même mort, son père semait le mal.

Gilles est allé retrouver sa femme. Il comprenait sa rage. Tendrement, il l'a prise dans ses bras. Il voulait que Claire accepte de venir aux funérailles, non pas pour ce père qu'elle exécrait, mais pour elle. Pour qu'elle puisse le voir dans son cercueil, l'oublier pour de bon. Il n'a pas insisté. Il y avait dans les yeux de sa femme l'entêtement qu'il lui connaissait bien. Son regard gris avait tourné au noir, on n'y voyait plus rien. C'était un couloir sombre.

« Ça fait longtemps que je l'ai oublié! », a affirmé Claire d'un ton froid. Le vent d'été a caressé les feuilles du grand érable. Gilles ne l'avait jamais vue dans cet état. D'habitude, Claire aurait fini par s'abandonner. Elle se serait appuyée sur lui. Mais là, devant lui, droite et blême, il avait du mal à reconnaître sa femme.

L'enterrement a eu lieu sous un soleil de feu. Chez elle, seule avec sa mère, Claire entendait des restes de ragots flotter dans l'air. Madame Bilodeau, dans sa chaise berçante, préférait le cliquetis de ses broches à tricoter. Claire, installée dans le gros fauteuil, s'est mise à turluter. Elle voulait profiter de ce moment de calme dans la maison, mais dans le coeur humain, rien n'est si simple.

Le lendemain, le journal ferait un compte-rendu des funérailles de M. I. Bilodeau. « Un cortège nombreux a escorté la dépouille mortelle du défunt. » Parmi les personnes présentes, on ne trouverait ni le nom de sa veuve ni celui de sa fille aînée.

*J'adorais dormir chez grand-maman. Après le souper, il y avait tout un cérémonial. On se préparait pour la nuit, c'était douillet, ça sentait bon. J'étais comme une princesse, j'avais droit à de petites attentions hors de l'ordinaire. Le bain, par exemple. Tante Maryse prenait la grande bouteille bleue, rangée sous le lavabo, elle en versait un bouchon sous le robinet. L'eau se teintait, se mettait à mousser. Ma tante préparait les serviettes, sortait la poudre. Pas de la poudre pour bébé, de la poudre de madame, une boîte ronde, avec un tampon moelleux pour se parfumer. Je me rappelle ses gestes, dans la douceur et le calme. Elle éteignait les lumières, il faisait juste assez sombre. En sortant, elle me laissait son sourire, un sourire discret, bienveillant, un sourire qui lui ressemblait.*

*Elle retournait à ses occupations. Elle mettait la table pour le déjeuner du lendemain. Grand-maman, elle, tricotait dans le salon en chantonnant. Je me prélassais dans le bain, je prenais tout mon temps. Je regardais ma peau ratatiner comme une vieille pomme.*

*Une fois qu'on était toutes les trois en robe de chambre, on s'assoyait dans le salon pour écouter les programmes. Tante Maryse apportait une collation, un verre de lait, les biscuits du jour. Parfois, il y avait de la visite, oncle Gaston, oncle Camilien, quelqu'un de la famille qui venait dire bonne nuit. Puis on allait se coucher. Le meilleur était à venir.*

Je couchais avec grand-maman. La tête de son lit était appuyée sur le mur qui séparait sa chambre de celle de tante Maryse. Les draps étaient frais, il y avait une odeur d'antiphlogistine, j'aimais toutes ces odeurs mélangées. On fermait la porte mais la lumière du salon passait en-dessous. Par la fenêtre, un peu de vent, qui soulevait à peine les rideaux en voile. Grand-maman éteignait, puis on s'emmitouflait dans les couvertes, moi à sa droite. Dans le noir de la nuit qui commençait, grand-maman me révélait de grands secrets. Elle chuchotait, sous prétexte ne pas déranger tante Maryse, qui travaillait tôt le lendemain. Mais la vérité, c'était que ces histoires m'étaient destinées à moi toute seule, elles constituaient notre légende à nous.

Il y avait tant de malice dans les yeux de ma grand-mère! J'aurais voulu qu'elle quitte son vieux corps, qu'elle fasse les quatre cents coups avec moi. Quand on étouffait de rire, on avait le même âge. Je grimpais avec elle sur le toit du voisin pour l'aider à renverser une chaudière d'eau de lavage sur la chipie d'à côté. On se sauvait en rigolant.

Aujourd'hui, je me dis que grand-maman trafiquait peut-être ses histoires. Elle se laissait emporter par nos fous rires, elle en rajoutait un peu. Mais je n'en suis pas certaine, grand-maman était une championne pour jouer des tours.

Dans sa tête, il y avait toute sa jeunesse encore intacte. Une fois, pour l'Halloween, elle s'est déguisée, un déguisement bizarre, grotesque, monstrueux. Elle est allée chez oncle Camilien avec quelques enfants. Tante Ginette, sa femme, a ouvert la porte. En distribuant ses bonbons, elle observait la créature, elle n'arrivait pas à la reconnaître. Elle a fait venir Camilien, qui pouvait bien avoir envie de faire le clown à cet âge-là? Intrigués, presque choqués, ils ont regardé le monstre partir. Grand-maman a continué sa tournée en frappant aux portes du voisinage : chez oncle Gaston, chez tante Florence, chez oncle Ninine.



*Le lendemain, en passant dire bonjour, tout le monde a raconté l'histoire de cet enfant gigantesque ou de cet adulte attardé, on ne savait trop qui s'était déguisé. En roulant de l'oeil, tante Maryse regardait grand-maman, qui écoutait en souriant, des bonbons plein la bouche.*

*Dans le lit, on bavardait longtemps, grand-maman et moi, on essayait de faire le moins de bruit possible. Tante Maryse venait nous gronder, exaspérée. À chaque fois qu'elle refermait la porte, les sourcils froncés jusqu'à la racine des cheveux, on se remettait à chuchoter de plus belle. Mais on finissait par succomber au sommeil.*

Cinq gros verres de farine et de la graisse : voilà, c'est fait. Claire casse un oeuf dans le bol, ajoute une tasse d'eau bien froide, mélange les ingrédients avec délicatesse. Elle en détache un morceau qu'elle dépose sur la table enfarinée, essuie ses mains sur son tablier de coton. Puis, avec son vieux rouleau de bois, elle aplatit la pâte en faisant un grand cercle. À côté d'elle, Jeanne prépare les groseilles fraîchement cueillies. Il y a plusieurs tartes à cuire. C'est samedi, un beau samedi du mois d'août, avec un soleil chaud et sec. Demain, on pliera bagages, on fermera le chalet. On rentrera en ville. Mais aujourd'hui, ça grouille de monde.

Toute la maisonnée est déjà réveillée. Les enfants sont très excités. Claire leur donne mille petites tâches : aller chercher les oeufs, balayer le perron, préparer la table dehors, cueillir les groseilles, éplucher les blés d'Inde. Les plus vieux veillent sur les plus petits. Chacun donne son coup de main pour préparer la fête, une tradition depuis que Gilles et Claire louent ce chalet d'été. Quatre ans maintenant. Le dernier samedi avant le retour en ville, la parenté vient les rejoindre pour souligner la fin des vacances.

Près du poêle, Rose, concentrée, manie la cuillère de bois. Réussir du sucre à la crème exige du doigté. Rose est une experte, elle ne le rate jamais! Une fois qu'il a bouilli à point, avant de le verser dans un plat, elle le fait goûter à sa soeur. Claire y trempe son doigt, Jeanne et Rose l'imitent en riant.

Depuis le début, les soeurs de Claire s'installent pour l'été avec elle. Les cousins et cousines courent à travers les champs ou s'amuse<sup>n</sup>t près du lac. On les entend à peine, quelques petites chicanes ici et là. Une seule chose compte : ils s'en donnent à cœur joie.

Les filles, Huguette, Maryse et leurs cousines, adorent pique-niquer dans l'herbe. Le matin, elles préparent ensemble leur dîner, la cuisine est envahie par les femmes! Elles mettent avec précaution les quelques sandwiches dans un panier que Claire leur a déniché, puis elles s'en vont dans les champs, elles bavardent pendant des heures. Personne ne sait ce qu'elles peuvent bien se raconter.

Les plus jeunes inventent mille jeux. L'autre soir, les garçons sont revenus avec une chaudière de crapauds. Ils les ont laissés au milieu de la cuisine, sont allés se cacher pour observer le spectacle. Boueux, gluants, les crapauds se sont échappés en faisant de grands bonds, les filles hurlaient. Claire et Jeanne ont attrapé les garnements par le collet. Ils riaient moins en frottant le plancher.

Camilien et Gaston ont passé l'été à pêcher. Plusieurs soirs par semaine, on a eu du poisson au menu. Au début des vacances, les garçons ont retapé une vieille chaloupe abandonnée. Ils l'ont peinturée en vert, bien luisant. De temps en temps, ils amenaient les jeunes en balade sur l'eau, même Claire à l'occasion : « V'nez donc, môman! Mettez vot' chapeau, on va vous promener! » Ils étaient tout fiers, ses grands. C'était leur dernier été, ils en ont bien profité. L'année prochaine, ils devront commencer à travailler.

Claire garde volontiers son neveu Antoine au chalet. Cette année, Florence n'est pas venue aussi souvent que les autres étés. Elle a beaucoup à faire avec son mariage prévu en septembre. On se réjouit. Son « futur », Rodrigue Lamontagne, plaît à tout le monde. Discret, vaillant, persévérant surtout, il a

courtisé Florence pendant des mois. Elle en a mis du temps avant de quitter ses robes noires! Claire a été soulagée de la voir s'ouvrir enfin. Rodrigue n'est sûrement pas parfait, mais il a le coeur à la bonne place. Avec lui, Claire le sait, Florence verra bien que le mariage n'est pas nécessairement une croix.

En roulant les tartes, Claire se souvient des premiers temps chez les Harvey. La petite Florence la suivait pas à pas. Elle adorait donner un coup de main dans la cuisine. Claire lui a livré tous ses secrets, y compris celui des tartes aux groseilles! Ça fait des siècles, tout ça. Et dire que Florence ira en deuxièmes noces dans moins d'un mois! Claire lui souhaite le bonheur qu'elle a trouvé avec Gilles. Malgré les moments difficiles, la misère est derrière, pour de bon.

Gilles est arrivé très tôt ce matin, à l'aube, avec Florence, son fiancé et madame Bilodeau. Comme les autres étés, la mère de Claire prend soin de son gendre durant la semaine. Elle lui prépare ses repas, fait son lavage, reprise ses bas. Claire se demande souvent, le sourire aux lèvres, ce qu'ils peuvent bien se raconter durant ces longues heures en tête-à-tête, dans le logement déserté. Gilles n'est pas bavard de nature. Quand Claire est partie, en juin, avec Jeanne, Rose et les enfants, madame Bilodeau a embrassé ses trois filles : « Profitez du grand air ». Elle a refermé la porte sans rien ajouter, dévouée à sa tâche. Rien ne l'empêcherait de se démenier, enfin, elle pouvait s'occuper d'un homme qui en vaut la peine!

Dans l'entrée de terre battue, Gilles a stationné la voiture avec précaution. Sa voiture, il la frotte, elle reluit. Elle leur coûte cher, mais c'est son outil de travail, elle lui permet de rencontrer ses clients. Claire ne remerciera jamais assez le docteur Anctil. Grâce à ses informations et à ses bonnes paroles, Gilles a obtenu cet emploi de représentant pour une compagnie d'assurances. Il travaille fort, son Gilles, très fort. Certains soirs, il n'arrive pas à défroncer les sourcils. Ils ne vivent pas riches, mais ils connaissent une sécurité qui dépasse tout ce que Claire aurait pu imaginer. Par la fenêtre, elle a regardé son époux

sortir les valises. Toujours aussi séduisant, davantage, peut-être, avec ces quelques mèches grises. Vieillir lui va bien, il ne perd rien de sa solidité. Il a encore le regard sévère, mais on pourrait presque croire que parfois, à son insu, il s'abandonne. Il a trouvé son bonheur. Se sentant observé, Gilles a levé la tête, a regardé sa femme, à l'intérieur, tout sourire.

Attentionné, Gilles a tendu la main à sa belle-mère pour l'aider à descendre de la voiture. Celle-ci a appelé un de ses petits-fils pour qu'il vienne l'aider à sortir une grosse boîte de carton. Dedans, son célèbre gâteau à la cassonade. Elle a aussi apporté ses pains sandwiches trois couleurs qu'elle va préparer en pièce montée. Pour les enfants, elle a caché un gros sac de bonbons dénichés chez le marchand du coin. Elle est allée embrasser chacun de ses petits-enfants, en leur glissant un bonbon dans le creux de la main. En entrant dans la cuisine, elle a salué ses filles, s'est approprié un coin de table et s'est mise à la tâche.

Claire regarde sa mère aller. Elle trotte, énergique, fière de participer aux préparatifs. Claire note un brin de coquetterie, sur sa robe verte, un collier discret. On dirait qu'avec l'âge, elle s'épanouit. Elle a le dos voûté, mais moins de poids sur les épaules. Les femmes lèvent la tête. Dehors, le bruit des roues sur la garnotte. Voilà madame Harvey avec le reste de son clan. Raoul conduit le camion. À côté de lui, sa femme, ses quatre filles et Marcelle, sa soeur. Derrière, Angélique, Marie-Madeleine et Béatrice, avec maris et enfants. Ils ont beau être entassés comme des légumes après la récolte, il y a un vide. Il manque Edmond. D'habitude, il était assis entre ses soeurs qu'il adorait, pâlot mais toujours endimanché. La tuberculose a fini par l'emporter. Ses soeurs et sa mère, surtout, ont du mal à s'en remettre.

En faisant la bise à Claire, Béatrice lui glisse quelques mots à l'oreille. Léopold s'est désisté. Encore. À chaque fois, une excuse boiteuse. Claire a un pincement au coeur, elle ne s'habitue pas. Claire aurait voulu que Gilles et

Léopold se fréquentent davantage. Les rares fois où elle a tenté d'en parler à Gilles, il s'est renfrogné. Le terrain est définitivement condamné, pas seulement à cause de la complicité naturelle entre elle et Léopold. La rivalité vient de bien plus loin, de la naissance même de Gilles, de la haine de son père. Jamais Claire n'a souhaité que Léo ne sorte de sa vie de cette manière. Souvent, elle a désiré lui parler, mais elle n'a pas trouvé le bon moment ni les bons mots. Elle n'a pas réussi à clarifier la situation. Elle a choisi Gilles, Léo a épousé cette Céline. Chacun son chemin.

Madame Harvey vient embrasser Claire. Entre elle et sa belle-mère, une tendresse indéfinissable. Elle n'a jamais beaucoup parlé, madame Harvey, elle est encore plus silencieuse que son fils aîné. Pourtant, elle a toujours tout vu, tout compris. Son combat est inscrit dans le fond de ses yeux noirs, elle a tenu bon par amour pour ses enfants. En la regardant, Claire s'étonne de son entêtement. Malgré la maladie qui la ronge depuis quelques mois, elle se tient droite. Claire la serre dans ses bras, elle ressent presque l'émotion de la vieille femme.

Le soleil bien haut annonce maintenant le début de la fête. Les retardataires n'auront qu'à les rejoindre. Il manque encore Eugène et Grégoire, ils arriveront tout à l'heure avec femmes et enfants. Les hommes ont mis deux gros chaudrons sur le feu, un pour le bouilli, un autre pour les blés d'Inde. On apporte les tartes chaudes et les sandwiches sur la grande table à pique-nique. On va manger, on va rire. Tantôt, on va sortir les cartes. madame Harvey va encore se laisser emporter quand les enfants vont tricher.

L'année prochaine, si tout va bien, Claire et Gilles passeront leur premier été à Bélair. Avec l'aide d'Eugène et de Grégoire, Gilles a commencé les fondations du chalet. Un chalet rustique, peut-être, mais *leur* chalet. Il y aura toute la place qu'il faut! Gilles a vu grand, le terrain s'étend à perte de vue, il ne parle plus que de ce projet. Éventuellement, il veut y installer la famille à l'année. Il

dit que, pour les enfants, les plus jeunes, ce sera mieux. De l'espace et de l'air frais tous les jours! Claire, surtout, aura l'impression d'appartenir à une terre, à un lieu, l'impression, enfin, d'être chez elle. Même dans ses rêves les plus fous, elle n'aurait pas pu concevoir un bien-être pareil.

DE LA MORT À LA VIE



J'aimais ma grand-mère Clara. J'absorbais sa joie de vivre comme de la vitamine D en plein été. Jamais je n'aurais été la femme que je suis devenue si je ne l'avais pas si intimement côtoyée. J'écoutais avec avidité mes oncles et mes tantes parler de ses « folies » : de son goût de la fête, de ses déguisements, de sa gourmandise en tout. Je ne voulais rien manquer. Par ailleurs, je ne pouvais supporter qu'on la critique. Car, évidemment, elle n'avait aucun défaut...

Lorsqu'elle me racontait ses histoires d'enfance, je rêvais que nous avions le même âge : complice, je participais à ses aventures. Souvent, j'ai imaginé qu'elle était de mon époque. Quelle femme serait-elle devenue ? Comment se serait déployée son inépuisable vitalité ?

Lorsque grand-maman est morte, la douleur a dépassé tout ce que j'avais jusque-là ressenti. Comment avait-elle pu abdiquer, elle, l'incarnation même de la vie ? Comment avait-elle pu abandonner, m'abandonner ? Nous étions si proches et j'avais tant besoin de son inspiration ! Devant ce corps froid, rigide, étrangement maquillé, placé avec soin dans le cercueil au centre d'une pièce sans style, je lui ai fait la promesse d'écrire.

Écrire. Sur elle. Pour elle. Écrire ce qu'elle m'avait transmis. Pour qu'elle continue de vivre. Je n'avais que dix-sept ans. Devant la mort, devant ma grand-mère transformée, une chose pourtant pénétrait en moi : sa force de vie. Encore là, résistante, indestructible. Elle me l'avait communiquée avec tant de vigueur, sans le savoir peut-être, que je devais en faire quelque chose.

Elle a été, pour reprendre les mots de Francine Noël, « la femme de ma vie<sup>1</sup> ».

\*\*\*

Promettre à ma grand-mère d'écrire m'a permis de surmonter la douleur. C'était une manière de faire mon deuil. « Être en deuil, c'est être en souffrance, au double sens du mot, comme douleur et comme attente : le deuil est une souffrance qui attend sa conclusion.<sup>2</sup> » L'endeuillé travaille à se reconstruire, à retrouver une sérénité. Ce *travail du deuil*<sup>3</sup>, selon l'expression freudienne, se fait en diverses étapes : le refus et l'isolement, l'irritation, le marchandage, la dépression et l'acceptation.

Je n'ai pas fait exception à la règle. L'écriture m'a été d'un grand secours. Ce processus de réflexion et de retour sur la vie de ma grand-mère, autant que sur ma propre enfance, m'aura menée, à travers de multiples étapes que je ne comprenais souvent qu'après-coup, à me détacher de cette femme qui a eu tant d'influence sur moi. Le deuil autant que l'écriture auront été un long travail que je ne pouvais pas entièrement contrôler. Tenter de le faire aurait nui à toute progression. J'ai fini par accepter qu'il fallait cesser de lutter : écouter, avant tout, l'écriture ; me laisser guider.

\*\*\*

---

<sup>1</sup> Francine Noël, *La femme de ma vie*, Montréal, Leméac, 2005.

<sup>2</sup> Nicole Czechowski et Claudie Danziger, *Deuils : Vivre, c'est perdre*, coll. « Pluriel », Paris, Hachette Littératures, 2004, p. 20.

<sup>3</sup> Voir Sigmund Freud, « Deuil et mélancolie », chap. dans *Métapsychologie*, coll. « Idées », Paris, Gallimard, 1972, p. 147 à 174.

Est-ce que la mort pourrait permettre une transmission, par l'écriture ou par une autre forme d'art ? Un humain disparaît en laissant l'héritage de son esprit, de son histoire, de son âme à l'endeuillé, qui se met à créer pour vivre la douleur.

Pourrait-on dire, plutôt, que l'endeuillé peut s'appuyer sur la capacité d'introjecter l'héritage laissé à sa portée, pour donner un sens à son vécu, intégrer la richesse de l'être aimé, s'approprier son legs ? Abandonné à sa souffrance, l'endeuillé, dont le seul désir est de retrouver le disparu, plonge dans ses souvenirs, s'y accroche et les travestit, fusionne avec l'être décédé au risque de perdre sa subjectivité. L'endeuillé intériorise l'être aimé.

L'écriture du deuil m'a permis d'introjecter la morte et, par là, de bénéficier d'une transmission. Le deuil, cette traversée tumultueuse issue de la mort, peut mener à la vie, qui retrouve alors une énergie nouvelle.

\*\*\*

Dans une entrevue, le poète Gilles Vigneault parle du temps qui s'arrête lors d'une prestation, un moment de voyage où le spectateur sort de lui-même – oubliant ses tracas quotidiens – pour devenir, d'une certaine manière, quelqu'un d'autre : « Sur scène, on projette des ondes que les gens reçoivent et dont ils nous récompensent en nous renvoyant les leurs.<sup>4</sup> » Il s'agit d'un échange. Sur scène, entre un artiste et son public, la complicité est si forte qu'elle mène à une forme de communication partagée, au contact direct et spontané de ces deux identités présentes – l'artiste et le spectateur –, le temps d'une rencontre.

---

<sup>4</sup> Les propos de Gilles Vigneault sont tirés d'une entrevue accordée à Stéphan Bureau, dans le cadre de l'émission *Contact : L'encyclopédie de la création*, [www.contacttv.net](http://www.contacttv.net), consulté le 12 février 2008.

Y a-t-il vraiment échange entre un écrivain et son lecteur ? Habituellement, l'écrivain ne reçoit rien du lecteur, aucun commentaire, aucune « reconnaissance ». Le lecteur reste anonyme...

Entre une grand-mère et sa petite-fille qui recueille son œuvre, celle de sa vie, modeste, cultivée au quotidien, une œuvre qui sera transformée par celle qui la reçoit, il n'est pas question d'échange : la personne décédée n'en retire rien. Ma grand-mère n'a rien reçu pour ce qu'elle me transmettait. À mon tour, je veux porter plus loin, léguer à d'autres ce qu'elle m'a laissé. La transmission est un passage.

Il s'agit bien, ici, ce que je désire transmettre à l'autre, au lecteur. Cette attitude qui fonde mon écriture vient directement de cette aspiration, de cette nécessité : donner à mon tour le souffle de vie qui m'a inspirée, seule manière de rembourser ma dette envers ma grand-mère.

\*\*\*

J'ai entamé le long chemin du deuil par l'écriture de mon roman. Plus qu'un besoin, c'était une mission. Celle de « donner » au lecteur ce que ma grand-mère m'avait laissé de plus cher, ce qui, inscrit en moi, avait contribué à forger ce que j'étais. Ainsi, la transmission m'aiderait peut-être à accepter la perte : la mort ne serait pas vaine, ma grand-mère ne serait pas oubliée. J'ai transformé son absence en intériorisant sa présence. D'une certaine manière, je désirais que sa force de vie continue son œuvre.

Pourtant, arrive-t-on vraiment à accepter la perte ? On ne peut vivre sans l'apprentissage de la perte. C'est le lot de chaque être humain, dès la naissance : perdre la chaleur confortable de l'utérus maternel, perdre le sein, la suce, la couche, la doudou. Perdre, pour grandir, pour aller de

l'avant. Tout finit par nous être enlevé : « La mort ne nous prendra que ce que nous avons voulu posséder.<sup>5</sup> »

\*\*\*

Aujourd'hui, vingt ans plus tard, ma grand-mère, Clara, me manque encore. Ce projet d'écriture me replonge dans un flot de souvenirs. Je tente d'y mettre de l'ordre, de ranger chacun à sa place. Je me rends compte que j'ai oublié tant de choses, des détails, des événements ou des aspects de la personnalité de ma grand-mère. Ces horizons de la mémoire sont devenus flous, inaccessibles. Je n'ai que la certitude d'avoir oublié. Ne subsistent en moi que des parcelles effritées.

Mais est-ce si grave ? « L'oubli est nécessaire pour donner de l'épaisseur au temps, pour accéder au temps sensible. L'épreuve du deuil, de la perte, de la séparation d'avec soi est ce qui nous délivre de la reproduction à l'identique. Une mémoire qui se voudrait sans perte est une mémoire morte. Une mémoire vive exige l'oubli<sup>6</sup> », affirme Jean-Bertrand Pontalis.

Mais j'ai résisté longtemps à la perte, je voulais retrouver les souvenirs effacés par le temps. Je me rebellais contre l'oubli, contre ma mémoire qui – c'est ce que je croyais – se jouait de moi. Ce travail du deuil a franchi une étape cruciale lorsque, enfin, j'ai consenti à mettre Clara à distance, pour laisser émerger le personnage de Claire. Longtemps, la voix de Claire a sonné faux, car j'insistais pour lui donner celle de Clara. Je tentais de tout retenir, comme l'explique Pontalis, et je m'entêtais à reproduire l'identique. Tout devait se transformer pour se reconstruire : c'est ce qu'on appelle la nécessité du passage à la forme.

---

<sup>5</sup> André Comte-Sponville, « Vivre, c'est perdre », dans *Deuils : Vivre, c'est perdre*, p. 19.

<sup>6</sup> Jean-Bertrand Pontalis, *Fenêtres*, coll. Folio, Paris, Gallimard, 2000, p. 107.

\*\*\*

J'avance. La douleur s'atténue. Pourtant, je doute de plus en plus de réussir à accomplir mon deuil. J'aurais voulu rendre grand-maman vivante. Parfois, comme une enfant, je pleure, je suis en colère. Où est-elle ? Faites-la revenir !

Personne ne revient à la vie, quoi qu'on écrive, quels que soient les souvenirs qu'on tente de retenir, de raviver. On ne peut que faire une croix sur le deuil réussi. Néanmoins, je ressens le désir profond de regarder la mort en face, avec lucidité, en acceptant de cligner des yeux. L'affronter pour faire le deuil, afin de me donner la possibilité d'être en vie, de poursuivre ma vie.

Aujourd'hui, devant ces innombrables petits moments de l'enfance qui sont toujours en moi, aussi éparpillés et incomplets soient-ils, je réussis à sourire, émue et tranquille. Le chagrin ne déborde plus, ne m'accable plus autant même s'il est toujours présent. Bien qu'elle ne puisse ramener personne à la vie, l'écriture a participé, j'en suis convaincue, à ce processus d'acceptation, de marche vers l'apaisement.

\*\*\*

L'écriture me permet de côtoyer régulièrement ma grand-mère disparue, de revisiter mes souvenirs, d'en tirer ce que je désire en conserver. De les voir avec plus de lucidité, peut-être.

À travers ces émotions – chagrin, colère, solitude –, je divague parfois. De temps en temps, dans un lieu public, dans le métro ou en marchant dans la rue, je

retrouve grand-maman incarnée dans des corps étrangers qui semblent avoir emprunté son regard, ses cheveux, son sourire. J'ai alors l'impression complètement folle d'entendre son rire coquin, doux et contagieux à la fois, l'impression qu'elle existe encore. À chaque fois, il me vient le désir violent qu'elle réapparaisse pour qu'elle puisse constater ce que je deviens, qu'elle partage avec moi mes joies ou mes peines.

Les émotions se chevauchent. En poursuivant mon projet d'écriture, j'ai ressenti également la crainte et la honte de la trahir en l'observant de mon œil adulte ou en écrivant ses secrets. Mais heureusement, je connais aussi le bonheur immense, reconnaissant, de cette joie qui reste au fond de moi, grâce à elle.

\*\*\*

Mon roman prend sa source dans la mort. Je ne *peux* pas la nier. Je ne *veux* pas la nier même si elle m'effraie. La mort de ma grand-mère me conduit à accepter la mort en général, car elle se trouve partout. Devant soi, derrière soi. La nature meurt, se régénère au fil des saisons. Les hommes passent leur vie à craindre leur fin. Certains tiennent le coup, d'autres se terrent dans le déni.

Impossible de nier la mort. Pour éviter de se faire avaler par sa noirceur, il faut lui dire oui. Et poursuivre sa vie.

\*\*\*

Pour contrer la destruction qui risque d'annihiler la part d'humanité présente en chaque être, selon Paul Chamberland dans *Une Politique de la douleur*, il s'agirait de revenir aux sens, au bon sens (!), de cesser de feindre l'immortalité, d'accueillir la mort, de trouver une force « par le consentement à la faiblesse<sup>7</sup> », notre faiblesse étant notre condition de mortels. L'accepter devient notre plus grand pouvoir. Accueillir la mort, c'est accepter d'avoir mal ; accepter que chaque instant vécu soit au moment même perdu.

Accueillir la vie, c'est aussi accepter d'avoir mal. Car la vie, indissociable de la mort – de la perte – ne peut être ressentie pleinement sans souffrance. Une souffrance humanisante, sensible, agent de transformation. « Autant le deuil est du côté de la mort, comme événement, autant il est du côté de la vie, comme processus.<sup>8</sup> »

\*\*\*

Presque toujours, la mort hante l'artiste, d'une manière plus ou moins palpable. Beaucoup des écrivains et de philosophes du vingtième siècle, happés par les atrocités de l'Holocauste ou d'Hiroshima, ont plongé dans cette souffrance, ne trouvant en la vie que désespérance. On a accueilli sa noirceur avec complaisance. C'est du moins ce qu'en pense Nancy Huston dans son essai *Professeurs de désespoir*<sup>9</sup>, où elle ne trouve que douleur en revenant sur l'enfance d'une douzaine d'écrivains nihilistes, tels que Arthur Schopenhauer, Samuel Beckett, Emil Cioran, Thomas Bernhard, Milan Kundera, Elfriede Jelinek, Michel Houellebecq ou Sarah Kane. Sont-ils allés trop loin ?

---

<sup>7</sup> Paul Chamberland, *Une politique de la douleur*, coll. « Le soi et l'autre », Montréal, VLB Éditeur, 2004, p. 210.

<sup>8</sup> André Comte-Sponville, p. 28.

<sup>9</sup> Nancy Huston, *Professeurs de désespoir*, coll. « Babel », n° 715, Montréal, Leméac, 2004.



Dans le climat d'horreur du vingtième siècle, peut-on s'étonner ? Si certaines personnes, dotées d'une résilience peu commune, réussissent à surmonter l'atrocité, la majorité des êtres humains sombrent devant la barbarie. Mais ce que reproche avant tout Nancy Huston à ces écrivains, ce n'est pas tant leur cri, leur souffrance que leur philosophie du néant, acclamée par une époque morose : « Selon les nihilistes, étant donné que tous les agissements humains sont dérisoires et tous les espoirs voués à l'échec, on ferait mieux de se suicider tout de suite ; à défaut, on peut écrire.<sup>10</sup> » Les nihilistes sont incapables de percevoir quelque note d'espoir, mais s'agit-il, chez eux, de mélancolie ?

Les écrivains dont parle Nancy Huston ne refusent pas nécessairement la perte. Ils se butent à l'incompréhension de l'existence humaine. Le deuil d'un proche n'est pas comparable à des expériences aussi tragiques que celles des usines de la mort. Après les camps de concentration, après Auschwitz et Birkenaw, après le Rwanda, encore vif à notre mémoire, comment éviter le désespoir ?

Je ne comprends toujours pas le mécanisme de la résilience. Il y a les deuils habituels qui jalonnent l'existence. Il y a aussi ces deuils tout à fait hors norme causés par un acte de barbarie, dépassant ce qu'un humain peut en général supporter. Mais certains êtres n'arrivent pas à affronter une mort venue à son heure, sans violence, alors que d'autres réussissent à passer à travers les pires horreurs. Pourquoi certains parviennent-ils à traverser des épreuves inhumaines, et d'autres non ? Je ne peux pas me l'expliquer.

\*\*\*

Le repli sur soi enlève toute force de se relever : de faire son deuil. Proclamer le vide ne m'inspire pas même si j'accepte d'y plonger pour mieux

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 19.

m'y retrouver... Parce que, « [s]i on n'a pas le cœur de vivre, on ne saurait rien faire advenir de vivant, ni s'adresser à personne. Le déprimé, le mélancolique, ne peut qu'écrire narcissiquement sur lui-même, seul son malheur l'intéresse, tout le reste est mensonge<sup>11</sup> ». Sans renier la souffrance, la douleur, je me sens très près de ces propos de Monique LaRue.

Aucun écrivain ne peut éviter la mort, tous l'affrontent un jour ou l'autre. Seulement, comme le suggère si bien Monique LaRue, il importe de s'ouvrir, de sortir de soi. Ma grand-mère Clara, par exemple, a su se tourner vers les autres, partager leurs souffrances, leurs joies. Elle a traversé sa vie et son quotidien grâce à ce qu'elle a trouvé, en elle, d'humanité. C'est ce que j'ai voulu faire passer chez Claire.

\*\*\*

Dans son ouvrage *La mort et l'Occident de 1300 à nos jours*<sup>12</sup>, Michel Vovelle, statistiques à l'appui, démontre le progrès accompli pour faire reculer la mort au vingtième siècle. Devant notre victoire contre les maladies infectieuses, notre espérance de vie s'est considérablement allongée, à un point tel que le vieillissement de la population devient un enjeu majeur, un enjeu économique et social, certes, mais aussi la quête de l'éternelle jeunesse. De plus en plus, dans les médias, on vante la lutte contre le vieillissement, cet état de décrépitude lent et terrifiant.

À une époque dominée par cette inquiétude malade, la peur de la mort se concrétise par des angoisses ciblées : le cancer, les maladies dégénératives et autres épidémies menaçantes. De partout fusent les conseils, des plus sains aux plus fous, pour conserver santé et peau lisse. L'être humain fuit la

---

<sup>11</sup> Monique LaRue, *De fil en aiguille*, coll. « Papiers collés », Montréal, Boréal, 2007, p. 86.

<sup>12</sup> Michel Vovelle, *La mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, coll. « NRF », Paris, Gallimard, 1983.

mort, la nie dans tout ce qui la représente, grâce à des astuces qui devraient mener son corps à l'immortalité.

D'un autre côté, curieux paradoxe, les entreprises funéraires prospèrent, palliant, peut-être, le recul du sacré et des rituels entourant le décès. On vous vend la vôtre avant votre heure pour en garder le contrôle, ou l'illusion du contrôle : vous décidez vous-même du lieu – un terrain bien choisi qui vous convient –, de votre dernier appareil, selon vos goûts et votre budget, et finalement, d'une cérémonie qui vous « ressemble ». La religion et ses rituels ont été déclassés par les salons funéraires : les nouveaux gestionnaires de la mort vous relèvent généreusement de toute charge (sauf financière). Vous ne verrez rien, c'est promis !

On ne meurt plus dans l'intimité de son foyer, entouré des siens. On va mourir en cachette dans un lieu désigné, aseptisé. Les endeuillés ne se retrouvent plus à veiller le mort, réunis pendant plusieurs jours, solidaires dans la souffrance, dans le lieu même où la vie a repris place, où le défunt a participé au quotidien. C'était un rituel propice au deuil. Désormais, nous nous retrouvons dans un local propre et froid (un bouquet bien fleuri ne suffit pas à créer l'ambiance), guidé par une grille horaire déterminée, pour un dernier hommage. À la sauvette ? La vie reprend son cours et ses droits : plus personne, aujourd'hui, ne porte le deuil, plus personne ne se vêt de noir pendant de longs mois. Nous repoussons la mort, inquiets de la sentir nous effleurer.

Pour donner le change jusqu'au bout, pour nous faire croire que la mort ne l'emporte pas, que nous pouvons l'ignorer, les talents de la thanatologie visent « non seulement à préserver l'intégrité du corps, mais à lui donner par un maquillage approprié l'aspect de la vie<sup>13</sup> ». Le défunt embaumé et bien présenté, son dernier voyage arrangé dans le moindre détail sans que nous ayons eu à nous en charger, nous détournons le regard.

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 695.

\*\*\*

Malgré toute cette agitation, étrangeté – et Michel Vovelle l'observe dans des sondages qu'il a effectués –, il est difficile de parler de la mort, de l'aborder : autour d'elle, l'on crie ou l'on chuchote. Il s'agit d'étouffer la mort, qui devient tabou.

Si cette tendance est soutenue par l'effort médiatique, beaucoup d'écrivains approchent la mort de près dans leur travail littéraire, l'affrontent dans un face-à-face intime, courageux, déterminés à renverser l'image insistante de la jeunesse éternelle. Leur manière d'écrire la mort est souvent dépouillée, elle laisse place à la subjectivité, elle cherche à dire le monde, le réel, le quotidien, là précisément où se côtoient la vie et la mort, sans illusion.

Toute l'œuvre de Denise Desautels porte sur la mort, thème qui lui vient d'une image obsédante, celle de la disparition de son père, décédé alors qu'elle avait cinq ans. Sa mère, de nature mélancolique, ne réussit pas à faire le deuil : elle se complaît dans l'absence de son mari, emprisonnant la fillette dans les fils de la mort.

C'est par la création que Denise Desautels réussira à se déprendre de l'héritage maternel ; l'écriture permettra à la poète de se reconstruire à partir du vide laissé par le décès de son père et des autres décès qu'apporte inévitablement la vie. Pour y parvenir, Denise Desautels emploie tout particulièrement un procédé littéraire, la répétition, manière de déjouer l'emprise maternelle dont elle a souffert dans l'enfance. En martelant les mots, les expressions, l'auteure vise à conjurer la mort, à la vider de ses forces néfastes.

Dans ce désir, chez Denise Desautels, de s'accrocher à la reprise inlassable des mots et des formules, je retrouve mon désir de montrer la répétition des gestes quotidiens chez Claire, ceux qui lui permettent d'appivoiser ses tourments, ceux qui me permettent à moi de faire le deuil.

\*\*\*

De Claire à moi, de moi aux lecteurs éventuels : une chaîne, une ouverture à l'autre, que je retrouve également chez Denise Desautels. Celle-ci en effet cite d'autres écrivaines, elle collabore aussi avec des artistes visuels, ce qui l'aide à sortir d'elle-même, de sa mélancolie : elle brise la relation fusionnelle avec sa mère. L'écriture met fin au mouvement centripète de la désolation.

\*\*\*

France Paradis, auteure de *Fêtes et rituels*<sup>14</sup>, explique que nos sociétés ont perdu leurs cérémoniaux, de sorte que le deuil est beaucoup plus difficile à traverser. Par les rituels, qui « incarnent les marqueurs de la vie », il s'agit de « retrouver le plaisir de partager ensemble cette immense condition humaine faite de passages et de transformations<sup>15</sup> ».

Ce manque peut-il être remplacé par les rituels de l'écriture ? N'en est-il pas ainsi pour certains écrivains ? L'écriture, la création, procède en effet par rituels : une manière de s'asseoir, de disposer ses effets personnels autour de soi, de régler les bruits ambiants avant de laisser place aux mots. Ces procédés semblent favoriser la venue à l'écriture qui, elle, facilite le travail du deuil.

---

<sup>14</sup> France Paradis, *Fêtes et rituels : Célébrer les passages de la vie*, Saint-Lambert, Éditions Enfants Québec, 2008.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.8.

\*\*\*

Monique LaRue, dans une réflexion intitulée « De la plume au *palm*<sup>16</sup> », se remémore ses premiers rituels d'écriture, du temps où l'encre et la plume étaient les seuls outils possibles. L'écran, le clavier, le *palm*, ont bouleversé le rapport physique à l'écriture. Plus encore, « les réalités technologiques influencent la langue, l'écriture, et donc la littérature<sup>17</sup> », affirme-t-elle.

Est-ce que le changement de rituels, provoqué par la technologie, modifie le rapport à l'écriture ? Est-ce que, bien qu'elle passe désormais « de la plume au *palm* », elle soutient toujours le passage au deuil ? Appartenant maintenant au cyberspace, dématérialisée, la capacité de l'écriture à affronter la mort est-elle la même ?

\*\*\*

Les questions que je me pose reviennent dans l'art actuel. La dernière œuvre de Denys Arcand, *L'âge des ténèbres*, montre la déshumanisation de la mort à l'extrême. Conscient de l'absurdité de sa vie tournée vers la consommation, Jean-Marc Leblanc, le protagoniste du film, imagine sa propre mort. Il devine aisément sa femme, agente d'immeubles obnubilée par le travail et le désir de performance, son cellulaire en main, distraite pendant la cérémonie funèbre par des appels beaucoup plus importants que la dépouille de son mari exposée devant elle. Quant à sa fille, il l'imagine aussi peu émue par le décès de son père, écoutant nonchalamment son baladeur. Jean-Marc Leblanc découvre les êtres auxquels il devrait être le

---

<sup>16</sup> Monique LaRue, p. 95-103.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 101.

plus intimement lié indifférents à sa disparition. Par ces personnages, Denys Arcand illustre le déni qu'entretient notre civilisation avec la mort.

Dans ce film, on trouve également plusieurs scènes où Jean-Marc visite sa vieille mère, muette et absente, dans un hospice froid, désincarné, un véritable débarras. Niée à l'extrême, dénigrée, on approche la mort avec dédain. Comme l'écrit avec justesse Michel Vovelle, « [l]a mort hospitalière est mort solitaire, que le paravent disposé dans la salle comme pour masquer dérisoirement l'agonie en cours matérialise symboliquement, remplacé de plus en plus par la chambre d'isolement du moribond<sup>18</sup> ».

\*\*\*

Il semble aujourd'hui plus difficile que jamais de transformer la perte en un geste créateur alors que nous la fuyons avec acharnement. De peur de trop nous en approcher, nous refusons de vieillir. Le souhait commun : disparaître rapidement, quitter ce monde sans avoir vu venir la mort, sans nous en rendre compte. Nous fuyons jusqu'à la fin, en proie à une profonde et angoissante solitude.

Dans un magnifique passage du *Deuil du soleil*, Madeleine Gagnon dit regretter ces temps anciens où les musiciens et les poètes composaient en paix leurs éloges funèbres, parcourant « plus heureux cette vie en chantant, avec et malgré la mort dedans<sup>19</sup> ». Ils osaient accueillir la mort dans leur vie, lui offrir, même, une œuvre. Aujourd'hui, conclut l'écrivaine, la mort est tabou, cachée, muette. La mort habite un désert en chacun de nous : « Quasi-absence de rituels signifiants, avant, pendant et après la mort. (...) Très peu d'humains de nos jours peuvent et savent parler de la mort. Ou écouter celle qui se dit.<sup>20</sup> »

---

<sup>18</sup> Michel Vovelle, p. 706.

<sup>19</sup> Madeleine Gagnon, *Le deuil du soleil*, Montréal, VLB Éditeur, 1998, p. 148.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 150.

La mort à l'œuvre trouve de moins en moins de témoins pour l'observer, l'approcher, la transformer. Devant cette peur, ce désintérêt, l'art demeure, pour nous permettre de l'apprivoiser. Pour qu'on ne l'oublie pas.

\*\*\*

Dès les premiers mots de *Soleil noir*<sup>21</sup>, Julia Kristeva définit la mélancolie, « ce gouffre de tristesse, douleur incommunicable qui nous absorbe parfois, et souvent durablement, jusqu'à nous faire perdre le goût de toute parole, de tout acte, le goût même de la vie<sup>22</sup> ». La mélancolie, étrange complaisance dans la tristesse, est une blessure incurable.

Dans le deuil et la mélancolie, le sujet réagit à la perte par des symptômes similaires : une dépression profonde et douloureuse, un désintérêt marqué pour le monde extérieur, une singulière paralysie de l'être. Mais la mélancolie provoque un désespoir infini, alors que le deuil trouve une résolution, aussi précaire, aussi imparfaite soit-elle.

Entre le deuil et la mélancolie, la nuance est infime et gigantesque à la fois : si l'on réussit à traverser la douleur, à la reconnaître, c'est-à-dire à l'admettre sans la nier, sans la laisser tout engloutir, on revient vers la vie. Mais pourquoi certains plongent-ils dans le désespoir sans parvenir à en émerger alors que d'autres reviennent vivants du vide dévorant ? Pour ces victorieux de la mort, qui semblent porter leur existence à bout de bras, le triomphe n'est-il qu'une illusion ?

---

<sup>21</sup> Julia Kristeva, *Soleil noir : Dépression et mélancolie*, coll. « Folio/Essais », n° 123, Paris, Gallimard, 1987.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 13.



\*\*\*

Sur le site de Radio-Canada, un article du 7 mai 2008 se penche sur les cerveaux de personnes s'étant enlevé la vie. Les auteurs, des chercheurs de l'Université McGill, « pensent que les mauvais traitements subis pendant l'enfance auraient un impact sur la manière dont certains gènes s'expriment dans la région du cerveau responsable de l'humeur et du stress<sup>23</sup> ». Bref, une enfance difficile engendrerait des réactions biochimiques en cascade, modifiant du même coup l'ADN.

Ainsi, même si un être marqué par une enfance malheureuse, troublée, voire violente démontrait la volonté de surpasser ces terribles pertes (et dans ces cas, elles se sont probablement multipliées !), il serait handicapé par la biologie même. Le défi serait immense.

Cet article me conduit à une autre réflexion : la tendance à la mélancolie pourrait-elle s'expliquer cliniquement, pourrait-elle être soit innée, soit inscrite dans les cellules à la suite de l'enfance, ce qui expliquerait l'incapacité, chez certaines personnes, de faire le deuil, de surmonter le tourment provoqué par la perte d'un être cher ?

On naîtrait donc avec plus ou moins de sérotonine, neurotransmetteur chargé de la circulation du bonheur dans le cerveau, une particularité physique comme les yeux bleus ou un physique sportif. Cette particularité déterminerait le travail du deuil, il définirait l'aptitude d'un individu à affronter les nombreuses pertes sur sa route.

\*\*\*

---

<sup>23</sup> « Tendances suicidaires : des traces dans le cerveau » : <http://www.radio-canada.ca/nouvelles/Science-Sante/2008/05/07/002-suicide-cerveau.shtml>, consulté le 7 mai 2008.

À observer les états d'âme autour de moi, je me demande si l'être humain ne penche pas tout naturellement vers la mélancolie. Malgré des conditions de vie enviables dans une société d'abondance – et même de surabondance –, nombreux sont les individus tourmentés, insatisfaits.

Dans un texte intitulé « Mélancolie, roman et référendum<sup>24</sup> », Monique LaRue observe la difficulté de vivre, de parler et d'écrire en français en Amérique du Nord, une épreuve fatigante. Bien que le contexte de sa réflexion soit tout autre que le mien, je me sens vivement interpellée lorsque l'écrivaine demande : « Et si vivre était le contraire de ce que nous sommes profondément ?<sup>25</sup> ». La justesse de son interrogation me frappe et rejoint mon propre questionnement : et si la mélancolie était un état normal, si vivre était contre nature ?

L'individu serait en lutte perpétuelle contre soi, contre ses pulsions, contre les autres, contre le danger d'être avalé par la mort. Est-ce que le deuil, trop difficile à traverser, impossible à sceller entièrement, exigerait un effort si grand que spontanément la majorité abandonne ?

J'ai voulu quant à moi écrire la vie. Mais comment écrire la vie sans me piéger dans un roman des « bons sentiments » ? Comment écrire la vie sans renier le désespoir et la souffrance ? Comment ne pas plonger dans le déni et le refoulement ? Comment décrire la force de vie sans être naïve ? Voilà des questions qui se posent à moi encore et encore.

\*\*\*

Quand on analyse les rouages de la politique actuelle, quand on sait les menaces qui pèsent sur la planète, tout peut sembler perdu d'avance et il

---

<sup>24</sup> Monique LaRue, p. 82-93.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 92.

est difficile de continuer à croire en l'être humain. Comment vivre, comment écrire ? Monique LaRue affirme : « Celui qui ose écrire est le fruit de la société dans laquelle il vit et il contribue à former cette société. Il agit dans un processus de transformation sociale.<sup>26</sup> »

Pourrait-on espérer qu'en cherchant « l'effet de vie » par l'écriture, celle-ci participerait à contrer non seulement la mélancolie, mais aussi l'humeur morose, le désabusement qui teinte notre époque ? Qu'écrire la vie, et la mort dans l'optique du deuil, permettrait de résister au désespoir et au cynisme qui nous guettent ? Car si l'on ne doit pas confondre le cynisme ambiant avec la mélancolie, l'un et l'autre ne peuvent-ils pas s'alimenter, s'entretenir ?

\*\*\*

La création serait-elle fondée sur la mort ? Peut-être que oui. Le décès de ma grand-mère est à l'origine de l'écriture de mon projet. Cette mort, vécue dans la douleur, j'ai essayé de l'intégrer, de l'accepter, afin d'accueillir la vie à nouveau, de ne pas rester suspendue dans le vide de son absence.

De toutes mes forces, je refuse la mélancolie. De toutes mes forces, je me place du côté du deuil.

\*\*\*

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 70.

Je ne suis pas dupe. Ma grand-mère Clara, tout comme Claire, l'héroïne de mon roman, a connu des souffrances. Laisser transparaître cette douleur, trouver la voix qui saurait la dire, a exigé un travail délicat. Mon travail d'écriture a été un long processus fait d'hésitations, de tâtonnements. Au départ, obnubilée par ma grand-mère Clara, voulant la présenter intacte, comme dans mes souvenirs, je n'arrivais pas à donner forme à Claire, mon personnage. Je résistais, éprouvais un sentiment de trahison. Puis, m'abandonnant à l'écriture, j'ai laissé surgir Claire.

Claire coud, fait le ménage, elle cuisine, danse, affronte les hommes qui les menacent, elle ou sa famille. Mais elle réfléchit peu à ses sentiments. Et c'est ce regard-là, ce regard qui la « définit » dans ses activités quotidiennes, qui permet de la révéler. Ainsi, pour transmettre cette vitalité qui habite Claire, j'ai placé le personnage dans l'action. Claire n'est pas un personnage d'introspection : creuser, analyser, cerner les états d'âme serait certainement insoutenable pour elle, qui préfère s'accrocher à tout ce qui tisse et colore sa vie simple, à la limite de la banalité.

J'ai choisi de relater les événements, les faits anodins de la vie, de décrire plutôt que d'expliquer. Ce faisant, j'ai pratiqué ce que Patrick St-Amand appelle une *écriture de surface*, une écriture qui montre plutôt qu'elle n'approfondit la psychologie des personnages. Mais l'écriture de surface n'est pas une écriture superficielle: « Le pourtour de ce que le texte cherche à porter – silhouette de ce qui est véritablement dit – contient en lui-même l'essence du texte.<sup>27</sup> »

Étrangement, l'écriture de surface m'a permis de conserver indemne ce qui m'était si cher en Clara. Comme le dit si bien Patrick St-Amand, cette esthétique particulière « ne fait qu'effleurer son sujet (...), [e]lle décrit les contours de ce qu'elle ne peut pas nommer<sup>28</sup> ». La douleur de Clara était innommable : tenter de la rendre aurait fait sombrer le roman dans le

---

<sup>27</sup> Patrick St-Amand, « Dire la surface », dans *L'atelier de l'écrivain I*, sous la direction du groupe Interligne, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, Université du Québec à Montréal, n° 11, 2004, p. 60.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 59.

misérabilisme. L'écriture de surface reconnaît que, parfois, l'allusion ou le silence sont plus efficaces que l'introspection.

\*\*\*

Mon objectif n'était pas d'écrire un texte *heureux*. Je n'avais pas pour projet de convertir les lecteurs à une source mystique de joie intérieure, seulement de transmettre le désir de vivre d'une femme. Vie et bonheur ne doivent pas être confondus. Vivre, c'est avoir la volonté du quotidien, c'est accepter la souffrance comme la joie. Affronter la mort. Faire des deuils. Tomber, se relever, espérer. Croire.

Claire porte en elle une force, sorte de lumière qui lui permet de continuer à avancer. Voilà ce que m'a transmis ma grand-mère Clara. Malgré les douleurs de l'enfance, malgré la honte, la violence, la misère, Claire croit en la vie. La souffrance ne l'a pas rendue désabusée, elle ne se laisse pas engloutir par le vide. Dans les choses simples, dans la tendresse et l'amitié, elle goûte l'instant présent. Ses échanges avec les autres, avec les femmes surtout (sa mère, Mme Harvey, Florence, Jeanne), l'aident à poursuivre son chemin. Pour continuer à avancer, pour composer avec les mille deuils imposés par le destin, elle s'ancre dans la réalité. Accrochée au quotidien, elle répond à la vie.

\*\*\*

Nancy Huston soutient que « l'art en tant que tel, et peut-être surtout dans la littérature, est un refus du monde tel qu'il est, l'expression d'un manque

ou d'un mal-être<sup>29</sup> ». Si l'écriture de Patrick St-Amand a peu en commun avec celle de Nancy Huston, le jeune romancier m'interpelle avec force lorsqu'il dit sa motivation à écrire, qui est sa raison d'exister : « J'écris parce que je suis vivant, parce que d'autres n'ont pas survécu. (...) J'écris parce que me taire, c'est mourir.<sup>30</sup> »

Ainsi, écrire pour vivre. Un écrivain ne pourrait-il pas être un humain qui porte en lui le désir de combattre la mort ? Son contrat : partager sa capacité à ressentir, à s'émouvoir devant la douleur, devant la beauté, devant la vie, devant la mort. Et par là, présenter, transmettre sa vision du monde. Parce que « la vie est digne d'intérêt<sup>31</sup> ».

Le mélancolique, lui, n'entend pas cet appel.

\*\*\*

Chaque jour, même le plus banal, la vie nous pousse vers notre propre fin. Mettre des enfants au monde, devenir parents concrétise ce chemin vers l'irréversible. Poussés par la nouvelle génération qui apparaît, les parents avancent vers la mort.

Chaque décès autour de nous nous conduit à mourir un peu. À mourir un peu plus. Le deuil des autres nous impose un regard brutal et saisissant sur notre propre condition. Est-ce la raison de l'aveuglement auquel nous assistons dans la société, qui refuse de voir la réalité en face, alors que d'autres peuples acceptent leur disparition et celle des leurs, disparition qu'ils célèbrent même ?

---

<sup>29</sup> André Comte-Sponville, p. 20.

<sup>30</sup> Patrick St-Amand, p. 62.

<sup>31</sup> Nancy Huston, p. 45.

Regarder la mort à l'œuvre oblige à s'accepter mortel : c'est « l'accès à l'humanité véritable<sup>32</sup> ». C'est la condition humaine, quoiqu'elle soit difficile à accepter. Il est possible de regarder la mort en face.

\*\*\*

Un film de Darren Aronofsky, *The Fountain*, raconte l'histoire d'un homme, interprété par le même acteur, imaginé à trois époques différentes : au seizième siècle, c'est un guerrier, il est un scientifique à l'époque actuelle et, au vingt-sixième siècle, un explorateur. L'homme s'acharne à sauver la femme qu'il aime et qui va mourir. Les trois histoires parallèles du difficile combat de cet homme convergent vers la quête de la paix face à la mort, et donc face à la vie.

Une scène du film rapporte une légende maya où un homme, le Père Originel, aurait sacrifié sa vie pour qu'un arbre surgisse de son ventre et crée l'humanité. Izzi, la femme du scientifique, condamnée à court terme par le cancer, raconte cette histoire à son mari aveuglé par la douleur et conclut ainsi : la mort est un acte de création.

Parmi toutes les autres, j'ai retenu cette courte scène. Obsédés par la jeunesse éternelle, nous oublions que la mort est une part essentielle de la vie. Dans une société qui la renie, qui la repousse de toutes ses forces, comment la mort pourrait-elle devenir créatrice ?

\*\*\*

---

<sup>32</sup> André Comte-Sponville, p. 21.

La mort comme acte de création. Une autre scène, persistante, s'est imposée. Elle est tirée d'un documentaire qui date d'une douzaine d'années et que j'avais vu lors d'un voyage à Hawaïi. Un documentaire sur la force destructrice des volcans. Après une éruption, plus rien. Le vide gris, poussiéreux, enfumé. Et je revois, tout aussi clairement qu'à ce moment-là, l'image de cette fragile pousse verte, entêtée à faire renaître la vie. Il ne me reste que ces quelques secondes où le commentateur s'est tu devant la puissance de cette petite tige frêle affrontant le désert. La vie fracassant le néant.

\*\*\*

« La Mort avec la vie dedans<sup>33</sup> », écrit Madeleine Gagnon dans *Le deuil du soleil*, la mort avec la vie dedans à travers tout ce que l'autre laisse comme trace en nous. Car chaque deuil grave le corps à sa manière par un travail qui évolue à son rythme propre. La seule façon de retrouver la vie, c'est de respecter la mort qui œuvre et qui porte en elle quelque chose d'autre : une lumière, un espoir, un héritage.

La vie contenue dans la disparition de ma grand-mère. Les restes de vie laissés, échappés, oubliés par le corps qui s'est décomposé. Inaperçus, imperceptibles : « La mort est un brasier éteint. Il en reste des cendres. Des traces<sup>34</sup> », dit encore Madeleine Gagnon.

\*\*\*

---

<sup>33</sup> Madeleine Gagnon, p. 84.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 64.



Le temps est l'allié inconscient de la mort. Il infiltre le corps et absorbe son essence vitale jusqu'à l'en vider. Le corps vieillit. La mort approche, tourne autour du corps comme un vautour. Elle est déjà à l'œuvre dans le corps vivant.

Ceux qui font fi de leur propre mortalité se trompent en croyant avoir tout compris, explique Paul Chamberland : « Certains – beaucoup ? – font comme s'ils étaient immortels. Par "amour de la vie". Ceux qui ne l'oublient pas – l'inévitable [la souffrance, la mort] – sont à leurs yeux des pleutres (des "faibles").<sup>35</sup> » Pourtant, aimer la vie implique justement de la voir telle qu'elle est : liée à la souffrance et à la mort.

Aimer la vie *implique* de savoir faire le deuil de soi, ce deuil ultime que chaque être doit affronter. Voilà la conclusion à laquelle arrive Madeleine Gagnon dans *Le Deuil du soleil*.

\*\*\*

La société, je l'ai dit, est tournée vers l'éternelle jeunesse. Elles pullulent, ces émissions de transformations extrêmes, avec la promesse de remettre à neuf votre enveloppe extérieure. On s'y jette à corps perdu, dans l'espoir d'une vie meilleure. Une motivation sous-terrainne – la quête de jouvence – pousse à traquer les rides, dans un refus intégral de vieillir, et donc de mourir.

À la télévision, justement, il y a cette femme de soixante-dix ans passés, les cheveux blonds qui s'allongent jusqu'aux hanches. Elle en est à sa énième

---

<sup>35</sup> Paul Chamberland, p. 178.

chirurgie plastique. Son visage ne s'accorde plus avec le reste de son corps, elle est devenue une étrange Barbie ratatinée.

Le déni de la mort, ancré jusqu'au ridicule ? « Dans le monde de l'image et de la technique, on apprend à vivre à l'extérieur de soi, sous le regard des autres.<sup>36</sup> » Le corps devient un gage de succès et de réussite. Vivant dans le regard des autres, l'individu perd son âme.

L'écriture permet de se libérer du regard de l'autre, de reconquérir son propre regard, de « se retrouver face à soi-même, dépouillé des mensonges, des mises à distance que nous nous construisons pour ne pas avoir peur<sup>37</sup> », dit magnifiquement Patrick St-Amand.

L'écriture permet d'accéder à la mémoire du corps, à cette histoire personnelle inscrite dans la chair ; elle permet d'affronter la mort. L'écriture ouvre à la vie, comme le laisse si bien entendre Madeleine Gagnon dans *Le deuil du soleil*, alors que l'auteure explique le lien qui se tisse entre la vie et la mort par l'écriture même : « L'écriture de la mort (et des morts) ne serait-elle pas l'ultime preuve vivante que rien ni personne ne meurt tout à fait ? Puisque mourir, c'est tout, si on ne meurt pas tout à fait, cela voudrait dire qu'on ne meurt jamais ?<sup>38</sup> » Je voudrais y croire même si c'est une illusion.

\*\*\*

Dans un corps vide, l'écriture de la mémoire est impossible. Et pourtant, l'écriture de la mémoire m'apparaît salvatrice : entre le désespoir des nihilistes et le déni absolu de la mort, il y a une voie qui offre la lucidité du deuil. C'est par cette écriture de la mémoire que se poursuit mon travail et

---

<sup>36</sup> Monique LaRue, p. 109.

<sup>37</sup> Patrick St-Amand, p. 56.

<sup>38</sup> Madeleine Gagnon, p. 114.

je veux offrir à ma grand-mère les mots magnifiques de Madeleine Gagnon :  
« Sans cesse je me dis que toi, maintenant mémoire, rien que mémoire et  
toute mémoire, toi, mémoire, tu vis.<sup>39</sup> »

Je veux écouter la mémoire, accueillir la mort.

\*\*\*

Robert Lepage et Éric-Emmanuel Schmitt, dans des entrevues à l'émission *Contact*<sup>40</sup>, animée par Stéphan Bureau, confient leur rapport au corps douloureux, difficile. Pour Lepage, l'alopecie, dont il se voit affecté dès l'âge de cinq ans, le stigmatisera profondément. Sur lui, aucune pilosité. À une époque – les années 1970 – où la chevelure abondante, autant pour les garçons que pour les filles, est une condition *sine qua non* de la popularité, le gamin qui doit porter une perruque est ostracisé.

Pour Schmitt, il s'agit d'un malaise à habiter son propre corps, un sentiment d'incongruité devant ce corps massif et trapu où loge un esprit vif et aiguisé. L'auteur et philosophe ne comprend pas la contradiction. Il ne parvient pas à s'approprier ce corps, à l'intégrer.

Est-ce que ce malaise n'aurait pas favorisé la création ? Le deuil de la beauté – le deuil du corps parfait qui correspond aux critères imposés – aurait-il inspiré une démarche originale et féconde chez ces artistes ? Peut-on affirmer que l'art permet d'apprivoiser le corps, de l'habiter ?

\*\*\*

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>40</sup> [www.contacttv.net](http://www.contacttv.net), consulté le 7 décembre 2008.

La femme incarne le lien à la vie dans son corps même. Par ma mère, je porte en moi le passé. Par ma fille, je touche à l'avenir. Unies de mère en fille, nous traversons le temps. En moi, en mon corps, j'ai été deux. Pendant neuf mois de fusion, j'ai porté l'autre. Puis l'homme-médecin a guidé mes mains sur la tête minuscule et, dans un dernier élan, j'ai accueilli l'enfant en ce monde. Instant d'absolu.

Julia Kristeva croit que les femmes, puisqu'elles ont cette possibilité d'expérimenter la naissance, possèdent une force de re-naissance : il y a « une vitalité de la pensée féminine qui consiste à ne pas se décourager devant l'épreuve et à miser sur le recommencement<sup>41</sup> ». Car les femmes traversent le temps autrement : « Cette capacité d'accompagner la renaissance rend peut-être la femme moins fascinée par le temps comme un temps de la mort mais ouverte au temps comme un temps de la renaissance.<sup>42</sup> »

Claire porte en elle cette perception, un élan de vie, qui définit sa relation avec la mort, qu'elle accepte même si elle est révoltante. Et comme elle, parce que je suis révoltée, j'ai le désir insatiable de vivre, de lutter. Porteuse de la mémoire de ma grand-mère, je prends place dans la lignée des femmes de ma famille.

\*\*\*

Dans son ouvrage *L'écriture-femme*, Béatrice Didier<sup>43</sup> rejoint Kristeva. Elle montre comment les femmes ressentent le temps et la vie différemment des

<sup>41</sup> Les propos de Julia Kristeva sont tirés d'une entrevue accordée à Stéphan Bureau, dans le cadre de l'émission *Contact : L'encyclopédie de la création*: [www.contacttv.net](http://www.contacttv.net), consulté le 15 novembre 2007.

<sup>42</sup> *Ibid.*

<sup>43</sup> Béatrice Didier, *L'écriture-femme*, Paris, Presses universitaires de France, 1991.

hommes, ce qui s'inscrit aussi dans leur écriture : « (...) les romancières aiment à suggérer la vie dans ce qu'elle a de plus quotidien.<sup>44</sup> » Elles font souvent le récit de la vie domestique: les tâches répétées, les objets oubliés mais bien à leur place, les gestes à la limite de l'automatisme. Et pourtant, il ne s'agit pas pour elles de décrire les besognes les plus banales, mais de faire sentir le rapport des femmes au quotidien, au temps qui passe.

Car, selon Béatrice Didier, le temps des femmes n'est pas défini par une suite d'événements frénétiques, de sorte que l'écriture féminine tend vers l'essentiel du vécu : la naissance, la croissance des enfants, la mort et la succession des générations. Et si, tout comme l'homme, la femme possède une force vitale, « son œuvre crie le scandale de la mort [qu'elle ressent peut-être autrement que l'homme] précisément parce qu'elle est porteuse de vie, longuement porteuse de l'enfant en gestation, et qu'elle ne peut accepter que tout son effort et toute sa peine aboutissent toujours et sans espoir à la mort<sup>45</sup> ».

Mon roman a cette dimension, sans que je l'aie cherché intentionnellement. En m'y arrêtant, je remarque que mon écriture évoque en effet ce « temps où il ne se passe rien<sup>46</sup> ». Mais en répétant sans cesse ses tâches journalières, Claire manifeste son désir de vivre, elle lutte.

\*\*\*

Je me retrouve dans l'univers intime des écrivaines qui abordent leur façon de ressentir tant la vie que la mort, avec émotion, douleur, tendresse, amour, espoir. Je me sens interpellée par les « reporters de l'intérieur », pour reprendre l'expression de Chantal Chawaf, par cette vision qui « fouille l'insondable, (...) enregistre à la source les moindres tremblements du

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 248.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 229.

corps, les pulsions, les désirs, les peurs<sup>47</sup> », par cet espace qui trace l'évolution des relations humaines dans une quête d'harmonie, laissant aux femmes la chance de faire connaître leurs besoins, leurs désirs. Cette écriture est à l'écoute du corps qui, dans notre société le réduisant à la sexualité, porte pourtant un imaginaire vaste, fertile.

Plus encore, Chantal Chawaf soutient que la parole – l'écriture – apporte le réconfort permettant, sinon d'accepter, du moins de surpasser la souffrance et la perte : « Si on entendait mieux le corps, si la sensibilité avait les mots qui lui permettent de se traduire, est-ce que tout le monde n'y gagnerait pas en accédant à des relations vivantes ?<sup>48</sup> »

Claire, je l'ai dit, s'exprime par des gestes. Cette parole du corps a dû trouver place dans une langue montrant, décryptant les affects, les émotions. Dans le roman, les phrases sont courtes, rythmées, parfois hachurées, capables de rendre la respiration du personnage, respiration s'ajustant à ses perceptions, à ses sens.

L'écriture des femmes a laissé des traces dans ma propre écriture. Cette mémoire littéraire s'ajoute, se mêle à la mémoire de ma grand-mère : elle marque mon cheminement.

\*\*\*

Si le féminisme des années soixante-dix s'est fait revendicateur, au début des années quatre-vingt, la tendance de l'écriture des femmes a été marquée par ce que Lori Saint-Martin nomme le « métaféminisme<sup>49</sup> ». Celle-ci a créé ce terme pour définir un courant qui a mené l'écriture ailleurs : les

<sup>47</sup> Chantal Chawaf, « Reporter de l'intérieur », dans *La passion au féminin*, sous la dir. de Claudine Bertrand et Josée Bonneville, Montréal, XYZ, 1994, p. 57.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>49</sup> Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme et la nouvelle prose féminine au Québec », dans *Voix et images*, vol. XVIII, n° 1 (n° 52, automne 92), p. 78-88.

textes métaféministes, axés sur l'expérience personnelle, proposent une vision moins militante. De plus, ils sont plus accessibles, ils font place à « une littérature plus intimiste et plus lisible<sup>50</sup> ».

Les œuvres de l'intime me rejoignent davantage que l'écriture militante des années soixante-dix. Dans la lignée du métaféminisme, mon écriture est aussi le fruit d'une transmission littéraire. Je suis une écrivaine de la nouvelle génération, reconnaissante de son héritage. Par la théorie du féminisme et, surtout, par les œuvres d'écrivaines, la vie – ou leur vision de la vie – m'a été révélée. J'accepte ce legs des femmes qui m'ont précédée. Il s'ajoute à celui de ma grand-mère.

\*\*\*

Dans une réunion de travail, les propos misogynes d'un vieux médecin, qui proclame sans subtilité une place de second rang pour les femmes, me dérangent. Il se croit spirituel. Ses confrères, autour de la table, l'écoutent plus ou moins distraitemment. Aucun ne le désapprouve ouvertement.

À ce moment précis, je prends conscience de la vitalité du féminisme que je porte en moi : cette mémoire que je croyais perdue me revient, refait surface instinctivement. Jusque-là, j'avais presque été agacée par le discours insistant des féministes de la génération qui m'a précédée, de celles qui se sont battues sans relâche pour nos droits. Je croyais qu'il était temps de passer à autre chose. Mais il y a encore tant à faire.

\*\*\*

---

<sup>50</sup> Lori Saint-Martin, p. 79.

La maternité a transformé mon écriture : elle l'a morcelée. En fait, ma vie entière s'est trouvée fragmentée par les nécessités familiales journalières. Le quotidien est devenu l'ancrage de toutes les tâches à accomplir, quelles qu'elles soient. Plus question de m'asseoir tranquillement pendant des heures pour écrire. Mon temps est sans cesse interrompu, restreint ; il est précieux, calculé.

L'arrivée – désirée – de mes enfants m'a donc menée à un autre rapport au temps qui, en influençant mon processus d'écriture, a aussi eu une influence sur la forme de mon roman : il en résulte des chapitres très courts, comme chez Monique LaRue dans *La cohorte fictive*<sup>51</sup>, alors que la narratrice écrit durant les siestes de son bébé.

Mais ma vie a aussi inspiré des scènes de mon roman : la maternité attire l'attention sur le petit, sur ses mille gestes insignifiants et répétés mais d'une importance capitale dans la vie d'une femme et dans celle de son enfant. Absorbée par ces tâches maintenant facilitées par la technologie moderne, je n'oublie pourtant pas que je peux écrire, alors que c'était une activité inimaginable pour Clara, étouffée qu'elle était par le quotidien.

\*\*\*

Je n'arrive pas à entrer dans l'univers de certaines écrivaines, plus choquant, désillusionné, d'une violence qui n'éveille pas l'émotion en moi. On y trouve une révolte, souvent une hargne, qui va à l'encontre de tout souffle d'espoir. Comme si, d'une certaine manière, on refusait le combat pour la vie. On abdique. Il n'y a plus rien à faire, plus rien à sauver. Les textes de Suzanne Myre, malgré leur qualité, me font cet effet-là.

---

<sup>51</sup> Monique LaRue, *La cohorte fictive*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1986.



C'est aussi ce que laisse croire Muriel Barbery, dans les cent premières pages de son roman, *L'élégance du hérisson*<sup>52</sup>. On y rencontre Renée, concierge repoussante de cinquante-quatre ans qui se cache sous un air grincheux et imbécile pour qu'aucun des riches prétentieux habitant l'immeuble ne puisse démasquer sa culture et son intelligence. Quelques portes plus haut habite Paloma, une adolescente révoltée par la frivolité des membres de sa famille et qui élabore avec minutie sa mort prochaine.

Barbery présente une vie vide, à laquelle rien ne permet de s'accrocher. Le désabusement semble total. Pourtant, cette illusion habile de la romancière mène tranquillement les personnages à la rébellion et au désir de vivre. L'écrivaine leur fait découvrir cette expérience magnifique, les menant subtilement à l'essentiel. Pas à pas, en respectant le temps qu'il leur faut, Renée et Paloma s'approprient tout en prenant goût à la vie à travers mille faits anodins : pour la concierge, les soins donnés à Tolstoï, son chat ; les précieux moments de lecture dans le fauteuil où elle s'installe ; les gestes répétés chaque jour – arroser les plantes, ramasser le courrier – ou la visite hebdomadaire de sa seule amie, une bonne portugaise.

Muriel Barbery tisse son texte autour de petites choses, de détails du quotidien, de moments négligeables perçus au hasard des événements, tout comme ce que j'ai moi-même tenté de le faire. Et plusieurs fois j'ai relu, émue, ce passage du roman où l'adolescente suicidaire perçoit, écoute, absorbe la vie lorsqu'un bouton de rose s'effeuille sur le comptoir dans le soleil d'après-midi : « C'est la configuration éphémère des choses au moment où on en voit en même temps la beauté et la mort. (...) C'est peut-être ça, être vivant : traquer des instants qui meurent.<sup>53</sup> » Avec d'autant plus de force que je partage entièrement la quête des personnages, l'auteure m'a transmis une grande vérité, une définition possible de la vie. Cette scène, – une fleur se flétrit sous nos yeux – rompt le fil de la continuité et transforme un instant banal en une révélation essentielle.

---

<sup>52</sup> Muriel Barbery, *L'élégance du hérisson*, Paris, Éditions Gallimard, 2006.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 298.

\*\*\*

Les écrivaines qui m'influencent sont celles qui touchent à l'essentiel, des femmes qui intuitivement cherchent et accueillent l'existence à travers les petites choses qui se superposent, jour après jour. C'est d'ailleurs la vision dont témoigne Chantal Chawaf. Tout m'apparaît soudainement limpide lorsqu'elle s'exprime ainsi : « On sait qu'on veut plus de vie, beaucoup plus de vie. C'est une recherche de la tendresse, de l'amour. On va vers l'amour sans illusions, en se disant qu'on doit travailler avec de la mort, de la haine, avec toute la férocité humaine.<sup>54</sup> »

Écrire la vie ne signifie pas ignorer la haine ni nier la mort, mais affronter le côté noir de l'existence. Il n'y a là rien de simpliste. Il s'agit plutôt de faire ressentir la tension entre la vie et la mort, tension qui manifeste la douleur et se laisse sentir dans tous les aspects du texte : dans le contenu, la syntaxe, le rythme.

Lorsque, petite fille déjà fragilisée par la violence de son père, Claire le reconnaît ivre mort sur le perron de l'église devant tous ses compagnons de classe, le supplice de la honte lui fait perdre la tête : cherchant refuge dans un fossé, nauséuse, elle arrache en délirant les boutons de perle de sa plus belle robe. C'est justement là, à travers certains épisodes douloureux, que la tension chez Claire atteint son paroxysme.

\*\*\*

---

<sup>54</sup> Chantal Chawaf, p. 61-62.

L'écriture, soutient Chantal Chawaf, c'est « de la vie verbalisée<sup>55</sup> ». Pour surmonter la douleur, l'individu doit briser les barrières mentales qui l'emprisonnent, sortir de lui-même, trouver un lien avec l'autre, avec le monde. Ce cheminement est nécessaire à l'écriture.

Je cherche à aller en ce sens, à explorer le quotidien avec sa souffrance, sa solitude, ses pertes et ses joies. Comme le dit si bien le poète Hugues Corriveau, je cherche à « apprendre à vivre<sup>56</sup> ».

\*\*\*

Nier la mort, fermer les yeux sur l'infailibilité de son œuvre, c'est oublier les fondements de la condition humaine, la transmission de la vie et le lien aux autres. Dans une société soumise à la performance, les individus refusent toute faiblesse et toute dépendance à l'autre ; les liens sociaux s'effritent, se désagrègent.

Sortir de son enfermement, retrouver sa sensibilité, se réapproprier son humanité est la seule voie d'espérance, selon Paul Chamberland, qui, dans son essai *Une politique de la douleur*, décrit l'homme contemporain comme aveugle, n'étant déjà plus qu'à moitié humain, véritable « autiste social<sup>57</sup> ».

Nous naissons et nous mourons. Le vieillissement n'est pas une maladie. Consentir à la faiblesse conduit à une force véritable. Voilà comment contrer la déshumanisation, affirme Paul Chamberland.

\*\*\*

---

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>56</sup> Hugues Corriveau, *Apprendre à vivre*, Montréal, Les Herbes rouges, 1988.

<sup>57</sup> Paul Chamberland, p. 49.

Certains écrivains ont l'ambition de réaliser un grand projet. Ma réalité est tout autre : je présente ici la première partie d'un roman modeste, que je veux achever dans l'avenir. L'écriture a impliqué pour moi le deuil de l'Objet merveilleux. Je retrouve dans mon processus le renoncement nécessaire au projet nostalgique dont parle Louise Lachapelle dans son essai « Écriture et aveuglement<sup>58</sup> ». L'écriture doit s'ouvrir à l'autre, ce qui n'est possible que par la sortie de soi, par un lien à l'autre, le lecteur : « Si le texte est nécessaire, ce n'est pas en tant que forme du don, mais plutôt dans la mesure où il correspond parfois à un mode de passage aux autres de ce *mouvement vers* qui traverse l'écriture<sup>59</sup> », soutient Louise Lachapelle. Par ce que ce mouvement implique de déchirement et de transformation, de perte et d'acceptation, ne peut-on pas parler de *mouvement vers* la vie ?

\*\*\*

« La vie l'emporte, la joie l'emporte, et c'est ce qui distingue le deuil de la mélancolie<sup>60</sup> », affirme André Comte-Sponville dans « Vivre, c'est perdre ». La mort et la souffrance hantent toute vie sans qu'il soit possible de s'en affranchir, tout comme il est illusoire, en bout de ligne, de parvenir entièrement au deuil. Un millier de douleurs, à peine explicables ou franchement insupportables, éprouvent notre résistance à la vie. Nous nous accrochons, parfois, en doutant. Je m'accroche, en pensant à ces mots : « "La vie est une victoire qui dure". Au fond, ce que je crois avoir compris et qui me paraît essentiel de ce que le deuil et la vie (la vie, donc le deuil)

---

<sup>58</sup> Louise Lachapelle, « Écriture et aveuglement », dans *Dans l'écriture*, sous la direction de Collectif de l'Atelier, Montréal, XYZ, 1994, p. 75-113.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p.106.

<sup>60</sup> André Comte-Sponville, p. 25.

peuvent nous apprendre, c'est que (...) vivre c'est perdre, puisqu'on ne peut posséder ni garder – et que c'est vaincre, puisque vivre suffit.<sup>61</sup> »

C'est par une écriture de la mémoire que je choisis de résister : résister à la mélancolie, résister à ce siècle de désespoir et d'illusions, résister au déni. Par la mémoire, je résiste au non-dit, à l'oubli de notre histoire, de nos origines. Par la mémoire, je transmets ma part d'expérience, celle aussi de la lignée de femmes qui est la mienne, un apprentissage durement acquis. Je transmets ma vision du monde.

\*\*\*

Madeleine Gagnon raconte que, dans un rêve, elle a retrouvé sa mère, aussi frêle qu'elle l'était avant de trépasser. Alors elle l'a prise dans ses bras, l'a bercée, l'allégeant de ses souffrances.

« Dans les pensées floues du rêve, entre sommeil et réveil, je sus que le deuil m'avait conduite dans une autre contrée. Là, tu n'étais ni mourante ni morte. Là, j'étais passée de fille à mère. Là, je t'avais donné naissance. Et je pourrais assister à ton éveil, à ta croissance. Te regarder grandir en moi, dans mes rêves et dans ma vie inqualifiable, sur l'autre versant de la mort où, encore et encore, je pourrais t'entendre et encore te parler.<sup>62</sup> »

Un peu de la même manière, dans un lieu qui s'est créé de lui-même pour laisser place à la métamorphose, Claire est née de Clara. Et moi, Claudine, par l'écriture du roman, je redonne vie à ma grand-mère, je lui donne naissance, de nouveau. Je peux caresser l'illusion qu'elle est là, encore.

---

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>62</sup> Madeleine Gagnon, p. 131-132.

\*\*\*

Comme le rêve, le deuil construit à partir des restes de nouveaux personnages, de nouveaux lieux, de nouvelles scènes. L'objet perdu nous échappe, glisse dans l'inconscient, hors de notre portée, se désagrège et nous revient autrement. Il s'agit d'une transformation continue, soutenue par l'impossibilité même de mettre fin au deuil... En effet, le temps passe, estompe les souvenirs, les visages aimés. Rien n'est immuable. Chaque seconde, aussi insaisissable soit-elle, transforme la réalité et nous transforme. L'objet perdu, « on ne le retrouve jamais, car il est inévitablement transformé<sup>63</sup> ».

D'après Pontalis, ce phénomène de reconstruction, de transformation, s'effectue en grande partie par le rêve. Combien de fois le rêve nous entraîne-t-il vers l'être disparu ? Combien de fois ai-je rêvé de ma grand-mère – encore aujourd'hui, après toutes ces années –, une grand-maman étrange, méconnaissable mais dont je savais que c'était bien elle ?

Mais on retrouve aussi ce phénomène dans l'écriture. Clara n'est-elle pas devenue Claire dans mon roman ? Pontalis pousse plus loin l'analogie : « Écrire, c'est aussi rêver, c'est aussi être en deuil, se rêver (et rêver le monde pour les plus grands), être animé d'un désir fou de possession des choses par le langage et faire à chaque page, parfois à chaque mot, l'épreuve que ce n'est jamais ça !<sup>64</sup> »

Écrire est bel et bien un deuil. Et le deuil lui-même, parfois, un acte de création.

\*\*\*

---

<sup>63</sup> Nicolas Lévesque, *Le deuil impossible nécessaire : Essai sur la perte, la trace et la culture*, coll. « Nouveaux Essais Spirale », Québec, Éditions Nota bene, 2005, p. 91.

<sup>64</sup> Jean-Bertrand Pontalis, *L'amour des commencements*, Paris, Gallimard, « Folio », 1986, p. 213.

Peut-on jamais achever un deuil ? Comment croire qu'un être tant aimé puisse être remplacé, comme le suggère Freud, alors que justement, l'être aimé l'était pour son unicité ? Voici ce qu'affirme Nicolas Lévesque : « Il est impensable de réduire le long et mystérieux travail du deuil au réinvestissement pur et simple d'un autre objet.<sup>65</sup> »

Alors, comment s'en sortir, comment éviter la mélancolie ? Comment remplacer une grand-mère tant aimée ? En se rattachant à d'autres femmes, peut-être, ces écrivaines, mères symboliques d'un autre âge qui ne peuvent évidemment pas remplacer Clara, mais peuvent compenser la douleur de sa perte. Créer un lien à l'autre, un lien d'écriture et de complicité. Et en écrivant, en écrivant la perte, la souffrance, le manque, pour dévoiler tout ce qu'ils portent de vie.

\*\*\*

Pourtant, l'écriture ne résout rien. Le deuil parfait est impossible, soutient Nicolas Lévesque dans *Le deuil impossible nécessaire*. Après avoir tenté de cerner la vie en approchant la mort de près, après ce long parcours d'écriture, je demeure face à l'incompréhensible, face à l'inconsolable, convaincue de la nécessité de continuer, jusqu'au bout de mon souffle, avec la volonté de traquer la mort avec la vie dedans. Mon prochain projet d'écriture, car j'y pense déjà, affrontera la même obsession, dans un combat sans détour : la mort à l'état brut.

---

<sup>65</sup> Nicolas Lévesque, p. 82.

« Écrire. Parler de la mort. [...] Cela me ressemble. Écrire la mort. Avant toute chose. (...) La démasquer en la nommant : la mort.<sup>66</sup> » Je ne saurais mieux exprimer mon désir d'affronter la mort que par ces propos de Denise Desautels.

\*\*\*

Ma démarche a exigé du temps, beaucoup de temps : une longue période de deuil, le deuil des faits tels qu'ils semblaient avoir été, le deuil de mon l'histoire personnelle, le deuil de ma grand-mère telle que je m'en souviens. J'ai dû prendre le temps que la transformation s'opère. Une transformation qui, d'ailleurs, se poursuit.

Il est clair que mon roman n'entre pas dans la logique marchande. Selon les exigences actuelles de ce qu'on appelle *l'industrie du livre*, prendre son temps n'est pas permis et l'écrivain est enterré « sous la quantité de livres engendrés par l'emballlement d'une machine éditoriale dominée par la logique de la marchandise, contaminée par l'épidémie du faux et la civilisation du spectaculaire<sup>67</sup> ». Dans une société où les auteurs sont bousculés pour que leurs œuvres paraissent rapidement, c'est le temps accordé à l'écriture qui est remis en cause, le temps essentiel pour intégrer la vie, pour écouter les mots.

\*\*\*

---

<sup>66</sup> Denise Desautels, *La promeneuse et l'oiseau* suivi de *Journal de la promeneuse*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1980, p. 84.

<sup>67</sup> Monique LaRue, p. 77.



L'on voudrait tout retenir : la jeunesse, le bonheur, l'être aimé. L'être humain ne supporte pas la perte : plus celle-ci fait souffrir, plus il résiste. Il crie à l'injustice, hurle de douleur, s'enferme dans la souffrance. Et lorsqu'il est sûr de s'être libéré, d'avoir amorti le choc et guéri les blessures, le chagrin qu'il croyait disparu remonte, le mettant face à son incroyable fragilité : « L'inconscient apparaît (...) comme une sorte de caverne hantée ou de cimetière habité par des spectres.<sup>68</sup> »

Quant à moi, j'aurai mis presque vingt ans à écrire ce roman, à déambuler autour du tombeau de ma grand-mère. Il s'agit d'un long cheminement dans l'acceptation de la perte : un temps nécessaire au recul. Il aura permis de trouver quelques réponses. Des réponses qui ne sont pas définitives, des réponses qui mènent à de nouvelles questions. Car, finalement, est-ce qu'un deuil prépare aux autres deuils, ceux à venir, inévitables ?

\*\*\*

---

<sup>68</sup> Nicolas Lévesque, p. 33.

## BIBLIOGRAPHIE

### **Théorie littéraire et écriture**

AUSTIN, John Langshaw. *Quand dire, c'est faire*. Trad. de l'anglais par Gilles Lane. Paris : Seuil, 1970.

BAKHTINE, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*. Trad. du russe par Davia Olivier. Préf. de Michel Aucouturier. Paris : Gallimard, 1978.

\_\_\_\_\_. *Esthétique de la création verbale*. Trad. Du russe par Alfreda Aucouturier. Préf. de Tzyetan Todorov. Paris : Gallimard/NRF, 1984.

BARTHES, Roland. *Oeuvres complètes : Livres, textes, entretiens 1977-1980*. Tome V. Paris : Seuil, 2002.

BORGES, Jorge Luis. *L'art de poésie*. Trad. de l'anglais par André Zavriew. Préf. d'Hector Bianciotti. Coll. « Arcades ». Paris : Gallimard, 2002.

BUTOR, Michel. *Essais sur le roman*. Paris : Gallimard, 1992.

CALVINO, Italo. *Leçons américaines : Aide-mémoire pour le prochain millénaire*. Trad. de l'italien par Yves Hersant. Coll. « Du monde entier ». Paris : Gallimard, 1989.

DILLARD, Annie. *En vivant, en écrivant*. Trad. de l'anglais par Brice Matthieussent. Coll. « Fictives ». Paris : Christian Bourgeois Éditeur, 1996.

\_\_\_\_\_. *Pèlerinage à Tinker Creek*. Trad. de l'anglais par Pierre Gault. Préf. de Brice Matthieussent. Coll. « Fictives ». Paris : Christian Bourgeois Éditeur, 1990.

DURAS, Marguerite. *La vie matérielle*. Paris : P. O. L., 1987.

\_\_\_\_\_. *Écrire*. Coll. « Folio », n° 2754. Paris : Gallimard, 1993.

ERNAUX, Annie. *L'écriture comme un couteau : Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*. Paris : Stock, 2003.

GAGNON, Madeleine. *Écrire : Mémoires d'enfance*. Québec : Éditions Trois-Pistoles, 2001.

\_\_\_\_\_. *Toute écriture est amour : Autobiographie 2*. Textes réunis par Jeanne Maranda et Maïr Verthuy. Montréal : VLB Éditeur, 1989.

GENETTE, Gérard. *Figures III*. Coll. « Poétique ». Paris : Seuil, 1972.

HUSTON, Nancy. *Désirs et réalités*. Coll. « Babel », n° 498. Montréal : Leméac, 1995.

JACOBSON, Roman. *Essais de linguistique générale*. Paris : Minuit, 1963.

JOUBE, Vincent. *L'effet-personnage dans le roman*. Paris : Presses universitaires de France, 1992.

KUNDERA, Milan. *L'art du roman*. Paris : Gallimard, 1986.

COLLECTIF DE L'ATELIER. *Dans l'écriture*. Série « Travaux de l'atelier ». Montréal : XYZ, 1994.

\_\_\_\_\_. *Le travail de la forme*. Série « Travaux de l'atelier ». Montréal : XYZ, 1995.

LA RUE, Monique. *De fil en aiguille*. Coll. « Papiers collés ». Montréal : Boréal, 2007.

LE GROUPE INTERLIGNE. *L'atelier de l'écrivain I*. N° 11. Montréal : Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, Université du Québec à Montréal, 2004.

MAJOR, André. *Le sourire d'Anton ou l'adieu au roman*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 2001.

PENNAC, Daniel. *Comme un roman*. Coll. « Folio », n° 2724. Paris : Gallimard, 1992.

SALLENAVE, Danièle. *Les épreuves de l'art*. Arles : Acte Sud, 1988.

\_\_\_\_\_. *Le don des morts : Sur la littérature*. Paris : Gallimard, 1991.

TODOROV, Tzvetan. *Éloge du quotidien : Essai sur la peinture hollandaise du XVII<sup>e</sup> siècle*. Coll. « Points », n° 349. Paris : Éditions du Seuil, 1997.

## Écriture au féminin

BERTRAND, Claudine, et Josée BONNEVILLE (dir.publ.). *La passion au féminin*. Montréal : XYZ Éditeur, 1994.

CHAWAF, Chantal. « Reporter de l'intérieur », dans *La passion au féminin*, sous la dir. de Claudine Bertrand et Josée Bonneville. Montréal : XYZ Éditeur, 1994, p. 57-66.

\_\_\_\_\_. *Le corps et le verbe : La langue en sens inverse*. Coll. « Les Essais ». Paris : Presses de la Renaissance, 1992.

\_\_\_\_\_. « Une écriture du féminin ». *Trois*, vol. 4, n° 2 (hiver 1989), p. 3-11.

DESAUTELS, Denise (dir. publ.). « Féminisme et création : Colloque des écrivains du 17 octobre 1998 ». *Trois*, vol. 15, n° 1-2-3 (octobre 1999), p. 5-115.

DIDIER, Béatrice. *L'écriture-femme*. Paris : Presses universitaires de France, 1991.

GARCIA, Irma. *Promenade femmilière : Recherches sur l'écriture féminine*. Tomes 1 et 2. Paris : Des Femmes, 1981.

HUSTON, Nancy. *Journal de la création*. Coll. « Babel », no 470. Paris : Seuil, 1990.

JACOB, Suzanne. *La bulle d'encre*. Coll. « Boréal compact ». Montréal : Boréal, 2001.

LEJEUNE, Claire. *L'atelier*. Préf. de France Théoret. Nouvelle éd. rev., corr. et augm. Coll. « Typo », n° 70. Montréal : L'Hexagone, 1992.

SAINT-MARTIN, Lori. *Le nom de la mère : Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*. Coll. « Essais critiques ». Québec: Nota bene, 1999.

\_\_\_\_\_. *Contre-Voix : Essais de critique au féminin*. Québec: Nuit blanche, 1997.

\_\_\_\_\_. « Le métaféminisme et la nouvelle prose féminine au Québec », *Voix et Images*. Vol. XVIII, n° 1 (automne 1992), p. 78-88.

THÉORET, France. *Journal pour mémoire*. Montréal: L'Hexagone, 1993.

\_\_\_\_\_. *Entre raison et déraison*. Montréal: Les Herbes rouges, 1987.

### **Mort, deuil et mélancolie**

CHAMBERLAND, Paul. *Une politique de la douleur*. Coll. « Le soi et l'autre ». Montréal : VLB Éditeur, 2004.

CHANEL MALENFANT, Paul. « Écrire comme mourir : tombeau des mots », *Voix et Images*, n° 77 (hiver 2001), p. 247-263.

CZECHOWSKI, Nicole, et Claudie DANZIGER. *Deuils : Vivre, c'est perdre*. Coll. « Pluriel ». Paris : Hachette Littératures, 2004.

FREUD, Sigmund. « Deuil et mélancolie ». Trad. de l'allemand par Jean Laplanche et J.-B. Pontalis. Chap. dans *Métapsychologie*, p. 147-174. Coll. « Idées ». Paris : Gallimard, 1972.

GAGNON, Madeleine. *Le deuil du soleil*. Montréal : VLB Éditeur, 1998.

HASSOUN, Jacques. *La cruauté mélancolique*. Coll. « Psychanalyse ». Paris : Aubier, 1995.

HUSTON, Nancy. *Professeurs de désespoir*. Coll. « Babel », n° 715. Montréal : Leméac, 2004.

KRISTEVA, Julia. *Les nouvelles maladies de l'âme*. Paris : Fayard, 1993.

\_\_\_\_\_. *Soleil noir : Dépression et mélancolie*. Coll. « Folio/Essais », n° 123. Paris : Gallimard, 1987.

LÉVESQUE, Nicolas. *Le deuil impossible nécessaire: Essai sur la perte, la trace et la culture*. Coll. « Nouveaux Essais Spirale ». Québec: Nota Bene, 2005.

PARADIS, France. *Fêtes et rituels: Célébrer les passages de la vie*. Saint-Lambert : Éditions Enfants Québec, 2008.

PONTALIS, Jean-Bertrand. *Fenêtres*. Coll. « Folio », n° 3642. Paris : Gallimard, 2000.

\_\_\_\_\_. *L'amour des commencements*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 1986.

VOVELLE, Michel. *La mort et l'Occident de 1300 à nos jours*. Paris : Gallimard/NRF, 1983.

### Œuvres de création

AUDE. *Quelqu'un*. Coll. « Romanichels ». Montréal : XYZ, 2002.

\_\_\_\_\_. *L'homme au complet*. Coll. « Romanichels ». Montréal : XYZ, 1999.

\_\_\_\_\_. *L'enfant migrateur*. Coll. « Romanichels de poche ». Montréal : XYZ, 1998.

\_\_\_\_\_. *Cet imperceptible mouvement*. Coll. « Romanichels de poche ». Montréal : XYZ, 1997.

\_\_\_\_\_. *La chaise au fond de l'œil*. Coll. « Romanichels de poche ». Montréal : XYZ, 1997.

AUSTER, Paul. *L'invention de la solitude*. Trad. de l'américain par Christine Le Bœuf. Coll. « Le livre de poche », n° 13503. Arles : Actes Sud, 1988.

BARBERY, Muriel. *L'élégance du hérisson*. Paris : Gallimard, 2006.

BOBIN, Christian. *Souveraineté du vide et Lettres d'or*. Coll. « Folio », n° 2680. Paris : Gallimard, 1995.

\_\_\_\_\_. *L'inespérée*. Coll. « Folio », n° 2819. Paris : Gallimard, 1994.

\_\_\_\_\_. *Le Très-Bas*. Coll. « Folio », n° 2681. Paris : Gallimard, 1992.

\_\_\_\_\_. *La part manquante*. Coll. « Folio », n° 2554. Paris : Gallimard, 1989.

BOUCHARD, Louise. *Entre les mondes*. Montréal : Les Herbes Rouges, 2007.

CORRIVEAU, Hugues. *Apprendre à vivre*. Montréal : Les Herbes Rouges, 1988.

DAVIAU, Diane-Monique. *Ma mère et Gainsbourg*. Québec : L'instant même, 1999.

DESAUTELS, Denise. *Pendant la mort*. Coll. « Mains libres ». Montréal : Québec Amérique, 2002.

\_\_\_\_\_. *Ce fauve, le Bonheur*. Montréal : L'Hexagone, 1998.

\_\_\_\_\_. *La promeneuse et l'oiseau* suivi de *Journal de la promeneuse*. Saint-Lambert : Éditions du Noroît, 1980.

DUPRÉ, Louise. *La Memoria*. Coll. « Romanichels de poche ». Montréal : XYZ, 1996.

ERNAUX, Annie. *La honte*. Coll. « Folio », n° 3154. Paris : Gallimard, 1997.

\_\_\_\_\_. *La place*. Coll. « Folio plus », n° 25. Paris : Gallimard, 1983.

FRENETTE, Christiane. *La nuit entière*. Montréal : Boréal, 2000.

\_\_\_\_\_. *La terre ferme*. Montréal : Boréal, 1997.

LA RUE, Monique. *La cohorte fictive*. Montréal : Les Herbes Rouges, 1986.

MONETTE, Hélène. *Unless*. Montréal : Boréal, 1995.

MYRE, Suzanne. *Humains aigres-doux*. Montréal : Marchand de feuilles, 2004.

NOEL, Francine. *La femme de ma vie*. Montréal : Leméac, 2005.

RÉGIMBALD, Diane. *Des cendres des corps*. Montréal : Éditions du Noroît, 2007.